// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock&folk

DEEP PURPLE
DERNIER ROUND ?

JUAN THOMPSON
MON PÈRE CE GONZO

SLEAFORD MODS
LE BAL DES LADS

TRUST / WAMPAS
LE DÉBAT (PRÉSIDENTIEL)

ARIELLE DOMBASLE & NICOLAS KER
LEURS DISQUES À EUX

PASCAL COMELADE
SPOON
THE ORWELLS
SURFER BLOOD

●●●

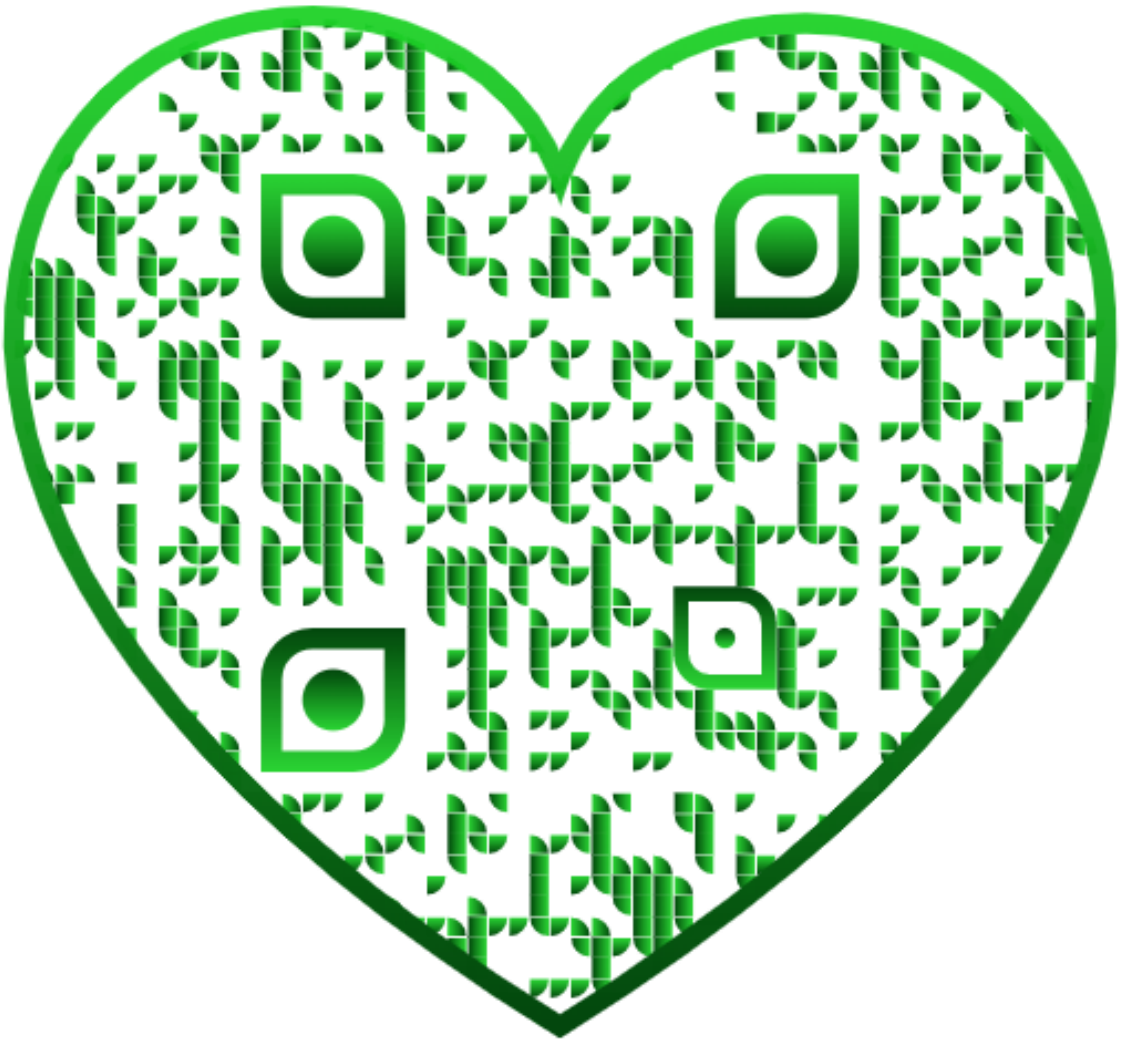
CHUCK BERRY
1926-2017

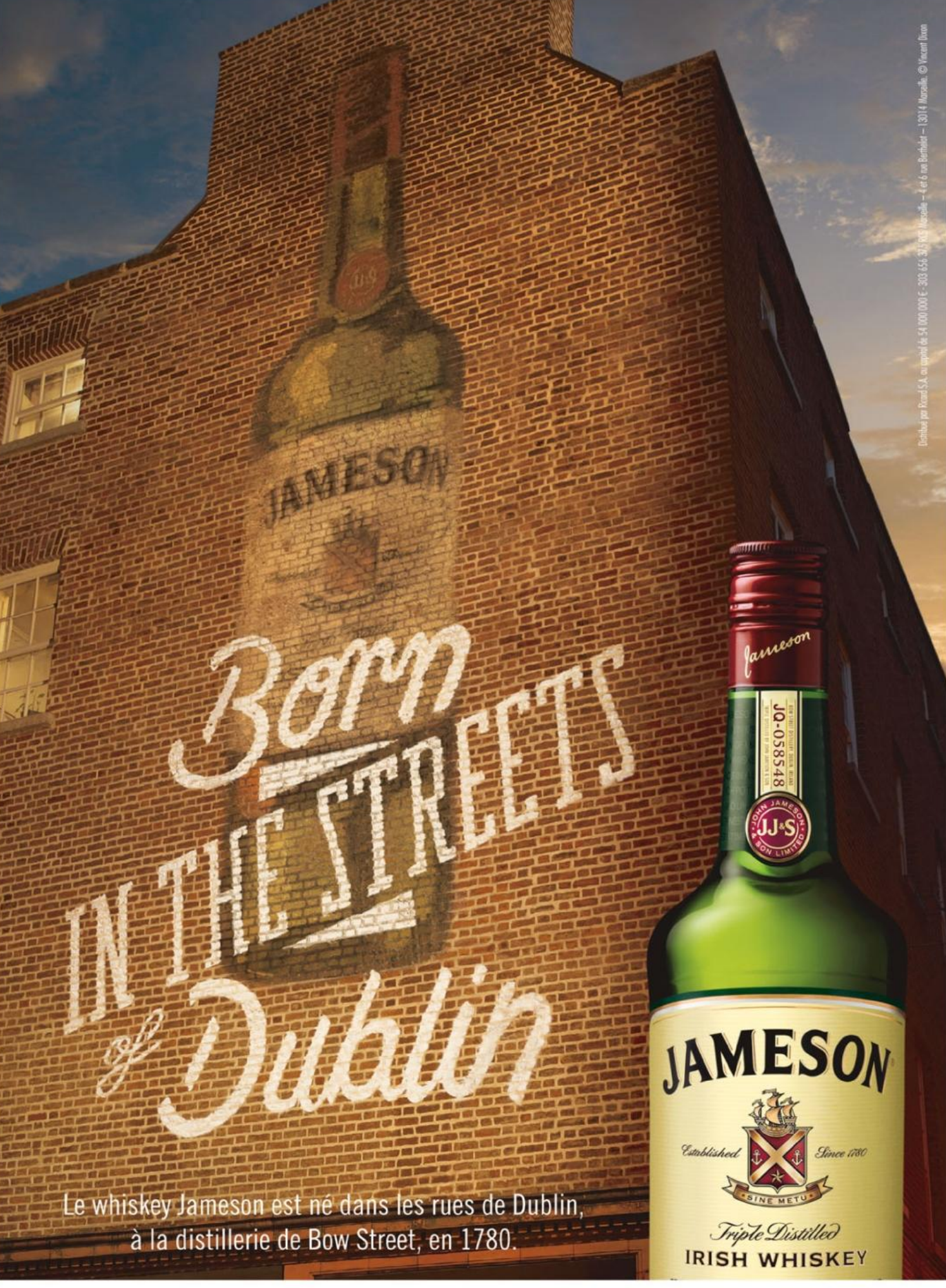
LES KINKS SONT-ILS LE MEILLEUR GROUPE DE TOUS LES TEMPS ?

RAY DAVIES

INTERVIEW EXCLUSIVE

MAI 2017 / N°597 / 6,40 €/ MENSUEL BEL 7 €/ SUISSE 11,30 CHF / LUX 7 €/ PORTUGAL CONT 7,30 €/ CAN 11,10 $ CAN
TUN 17,30 €/ DOM 7,30 €/ N CAL (S) 980 XPF/ POL (S) 1080 XPF/ ESPAGNE 7,30 €/ ILE MAURICE 7,30 €
L 19766 - 597 H - F: 6,40 € - RD





Distribué par Rémy S.A., au capital de 54 000 000 € - 303 656 387 RCS Marseille – 4 et 6 rue Berthelot – 13014 Marseille. © Vincent Dixon

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

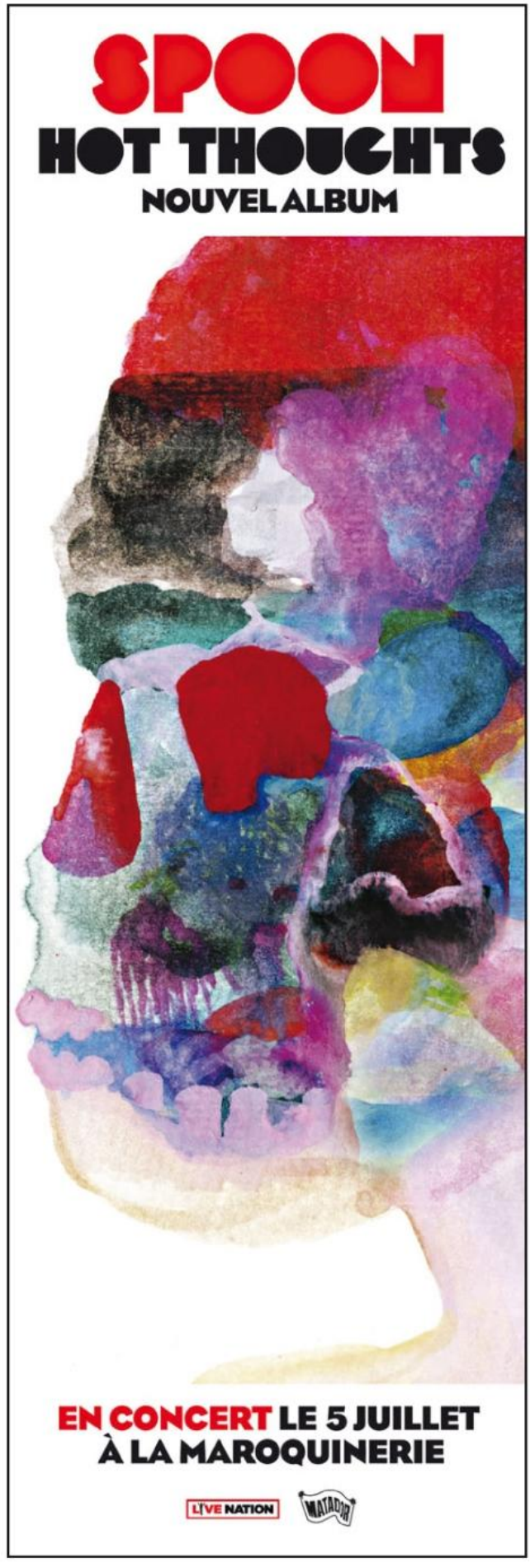
Edito

Le show-business des moches

Je vous dois ici la vérité.
Phil Collins avec ou sans Genesis a été six fois en couverture de Rock&Folk. Les Kinks, une seule. En 2009.
On sait le journal porté sur les choses stoniennes, stoogiennes. On sait le journal ami de messieurs Page et Plant, Kilmister, Young, Bowie et l'autre Young aussi, de messieurs Gallagher, White et Doherty mais enfin... les Kinks !
En 1999, quand on demandait à Arno si il était Stones ou Beatles, il répondait Kinks. Oui, et si les Kinks étaient le meilleur groupe de tous les temps ? Le spectre parfait. Du hard rock jusqu'à la plus délicate des mélodies. La plus merveilleuse. Le même grand écart que les Beatles. Celui qui irait de "Revolution" à "Norwegian Wood" ou à "Hey Jude". Pour caricaturer.
Et avec de la fanfare parfois aussi.
Ray Davies, donc. Cette gueule mélange aristo prolo… un peu prognathe, les dents du bonheur... Problème de physique, comme Pete Townshend. Lui, c'était le nez... Gueule de gouape comme seuls les Anglais en produisaient encore. Même si le look shetland crème et bottines était parfait, c'était Dave, le frère honni, le plus beau. Ray, c'était un physique déjà dépassé, terminé pour la seconde partie du 20ème siècle qui avait choisi Mick Jagger ou David Bowie. Cette part d'androgynie qui manque à Ray Davies. Et encore bien davantage à Pete Townshend.
Mais Ray Davies est vivant. Il sort un nouveau disque.
On aborde ici, indirectement, l'art de vieillir dans notre musique. *"Grand sourire de vieil amant et allure cassée"* comme le décrivait déjà François Ducray à la fin des années 70.
Enfin Ray, ce beau prénom, comme un trait de lumière. Perçant et lumineux, forcément. Réécouter les Kinks répond à ce qui ressemble à une injustice...
Oui, et si les Kinks étaient le meilleur groupe de tous les temps ? Un peu passé à côté du truc pour des questions de posture distante, d'insolence et de physique aussi. Le rock est dans tout ça.
Et Ray au milieu.

Sinon, il faudra voter. Dans le rock pas de primaires.
Pas de président. Un roi, oui. Un prince, oui. Un duc et même un dieu mais pas de président. Bernie Bonvoisin et Didier Wampas, auteurs respectifs d' "Antisocial" et "Chirac En Prison", pas dupes et acérés, opposent leur vision à l'occasion d'une rencontre animée et moins policée que le débat de TF1.
Il faudra voter, donc. Nous irons. Légers. Sifflotant un air de Chuck Berry et gardant à l'esprit cette saillie qu'on attribue à Jay Leno : *"La politique, c'est le show-business des moches"*.
Nous avons cette fois encore l'embarras du choix…
Une question de physique toujours, donc.

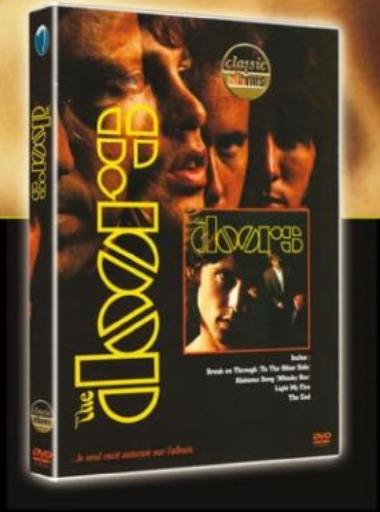
VINCENT TANNIERES



THE doors

Célèbrent le 50e anniversaire de leur premier album avec un coffret Deluxe 3CD + 1LP édition limitée numérotée

Sortie le 31 mars



DVD CLASSIC ALBUM

LE SEUL RÉCIT AUTORISÉ SUR L'ALBUM !

Pour les 50 ans du 1er album THE DOORS", Eagle Vision réédite le film consacré à ce disque culte. La création et l'enregistrement de cet album révolutionnaire sont racontés par les membres du groupe grâce à des entretiens, démonstrations musicales, archives vidéo rares et extraits de concerts...

DISPONIBLE EN DVD DÈS LE 31 MARS 2017

UNIVERSAL MUSIC GROUP · eagle vision · THE GOOD SOUND · rock&folk · elektra · WARNER MUSIC FRANCE

Sommaire 597

Parution le 20 de chaque mois

Nos Disques A Nous

Benoît Sabatier **ARIELLE DOMBASLE & NICOLAS KER** 12

Prospect

Thomas E Florin **THE MADCAPS** 16

Sacha Rosenberg **SLOWCOACHES** 18

Basile Farkas **JUNIORE** 20

Tête d'affiche

Isabelle Chelley **SALLIE FORD** 22

Thomas Vandenberghe **SPOON** 24

Jonathan Witt **THE ORWELLS** 26

Basile Farkas **SURFER BLOOD** 28

En vedette

Basile Farkas & Vincent Tannières **BERNIE BONVOISIN & DIDIER WAMPAS** 30

Thomas E Florin **SLEAFORD MODS** 34

Agnès Leglise **JUAN F. THOMPSON** 38

Alexandre Breton **PASCAL COMELADE** 42

Jérôme Soligny **DEEP PURPLE** 46

En couverture

Basile Farkas **RAY DAVIES** 52

Hommage

Christian Casoni **CHUCK BERRY** 60

La vie en rock

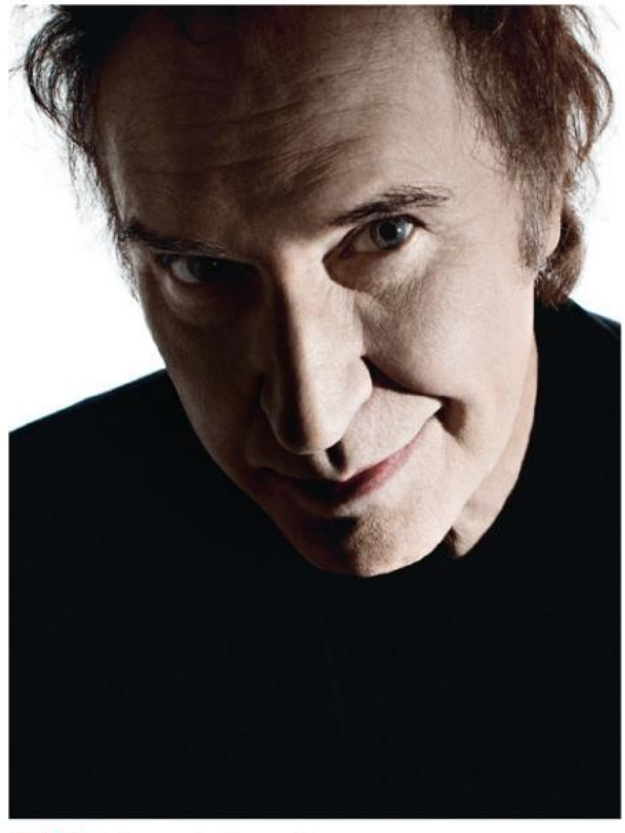
Patrick Eudeline **SIX CORDES POUR CHUCK BERRY** 66

www.rocknfolk.com

COUVERTURE : STEVE GULLICK (DR)
GRAPHISME : FRANK LORIOU

Photo Muriel Deleporte

30 Bernie Bonvoison & Didier Wampas



52 Ray Davies

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 010 DISQUE DU MOIS 071 DISQUES 072 REEDITIONS 080 HIGHWAY 666 REVISITED 084 VINYLES 086 DISCO IDEALE 089 QUALITE FRANCE 090 BEANO BLUES 092 ERUDIT ROCK 094 FILM DU MOIS 096 CINEMA 097 LA SERIE DU MOIS 099 DVD MUSIQUE 100 CULTE DES OBJETS 102 VIDEO GAMES 103 BANDE DESSINEE 104 LIVRES 105 LIVE 106 AGENDA 110 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 114

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.fr

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas
Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Basile Farkas (32 93)

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny

PUBLICITE : Directeur de Publicité Captif : Thierry Solal (33 01) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82)
Assistante de Publicité Sandra Pinget (32 16)

PHOTOGRAVURE Responsable : Béatrice Ladurelle (31 57) **Ont collaboré à ce numéro** Christophe Favière, Hugo Paillard
VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Agathe Chaillat (56 95) **ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC :** Catherine Veillard
Promotion Abonnements : Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 65,80 €
Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.com **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00
Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas
IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.
Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Suède, taux de fibres recyclées : O%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,01 kg/ tonne.
DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 2ème trimestre 2017. Printed in France/ Imprimé en France.
Commission paritaire n° 0520 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884
Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Un peu de danger

Illustrations : Jampur Fraize

Ty

"Ty Segall, le toujours difficile dix-septième album" en couv'. Probablement le meilleur titre depuis des lustres.

PHILIPPE BENIGNO *(courriel)*

Le 1975 de 2013

Hello, j'ai beaucoup aimé votre hors-série numéro 34. Vous devriez écouter l'album de The 1975. "The 1975" sorti en 2013 et l'album "I Like It When You Sleep, For You Are So Beautiful Yet So Unaware Of It" The 1975 sorti en 2016. Des légendes vivantes de la musique !

INES DID *(courriel)*

Tonio

Lecteur épisodique de votre journal et musicien (éternel amateur), je n'ai pas vu, dans vos derniers numéros, une seule ligne sur Tonio Marinescu (mais ai-je bien lu ?). Tonio était, comme on dit un peu hâtivement, *une figure*, ici à Rennes. Batteur des Kalashnikov (premier groupe de Dominic Sonic aux accents stoogiens), il avait ensuite joué sur le premier album de Dominic, puis participé à l'aventure Casse-Pipe, aux Hang-Left Devil avec Red et bien d'autres projets excitants. Tonio, je le croisais régulièrement, on discutait de temps à autre. Je me souviens d'une discussion qu'on avait eue un soir de 2002, évoquant le film "Gimme Shelter" des frères Maysles sur le concert des Stones à Altamont, sur la nécessité pour les musiques rock de retrouver un peu de danger, de sortir du convenu, du tiédasse, du plan de carrière ; on avait dérivé naturellement sur "Gimme Danger" des Stooges, on était tombé d'accord sur le fait que "Raw Power" était le plus grand disque de rock'n'roll jamais sorti. A l'époque, guitariste reconverti, j'étais bassiste et violoncelliste de La Société Des Timides A La Parade Des Oiseaux (la STPO, le plus vieux groupe rennais toujours en activité à l'heure actuelle, depuis 1984) ; il m'avait demandé sur quelles guitares je jouais, j'avais répondu Telecaster et Flying V, j'avais vu ses yeux s'allumer : *"La Flying V, c'est la classe, quand même !"* Puis je l'avais revu lors d'un de ses concerts avec Philippe Pascal (ex-Marquis De Sade et Marc Seberg), dans l'excellent Philippe Pascal Blue Train Choir, en 2003. Notre dernière discussion, c'était dans un petit troquet lors d'un concert impromptu, je lui avais donné et dédicacé mon livre sur Captain Beefheart. Tonio, c'était un type en or, généreux, gentil, adorable ; c'était un jeu de batterie assez incroyable, sauvage, aidé par une paire d'enjoliveurs de Mercedes posés sur ses toms. Sa muse Anne était décédée en 2015, ça l'avait profondément affecté. Tonio est parti le 11 décembre 2016, un peu plus d'un an après elle. Tonio fait partie de ce contingent trop peu reconnu de soldats infatigables du rock. Rennes sans Tonio, c'est un cliché de l'écrire sans doute, mais ce n'est plus la même chose maintenant.

MARLEN STAHL *(courriel)*

Ma génération

On parle beaucoup de *"phénomène générationnel"* à propos d'Oasis ces derniers temps, sortie du doc' "Supersonic" oblige, et c'est fort avisé, je trouve... Cela me rappelle cette tirade que Ken Loach avait eu un jour lors d'un entretien croisé avec Noel : *"La force de ta musique, c'est que les vieux comme moi ne l'aiment pas"*.
Eh bien, à mon sens, c'est encore plus vrai maintenant que le temps a fait son œuvre. Et ce qui renforce ce verdict, c'est précisément le scepticisme de ses aînés à l'égard du groupe de Manchester... Que ce soit Paul McCartney, quand il déclame : *"Les Oasis étaient jeunes, frais et écrivaient de bonnes mélodies. Je pense que la plus grosse erreur qu'ils aient faite a été quand ils ont dit* 'nous allons être plus grands que les Beatles' *j'ai pensé :* 'Tellement de gens ont dit cela, et c'est le baiser de la mort'. *Sois plus grand que les Beatles, mais ne le dis pas. A la minute où tu le dis, tout ce que tu fais à partir de là est envisagé à la lumière de cette déclaration"*. Ou Keith Richards, quand, lui emboîtant le pas, il dit un jour : *"Ces gars-là sont juste odieux. Qu'ils grandissent et reviennent alors pour voir si ils peuvent rester"*. Bon certes, il faut rappeler à leur décharge que le groupe, du temps de sa splendeur, le leur rendait bien, laissant fuser quelques piques mémorables à leur encontre (...). Mais d'un autre côté, comme le faisait remarquer Ken Loach : *"Si tes parents aiment les mêmes chansons que toi, c'est que tu as acheté les mauvais disques"*. Ouf !

ELEONORE *(courriel)*

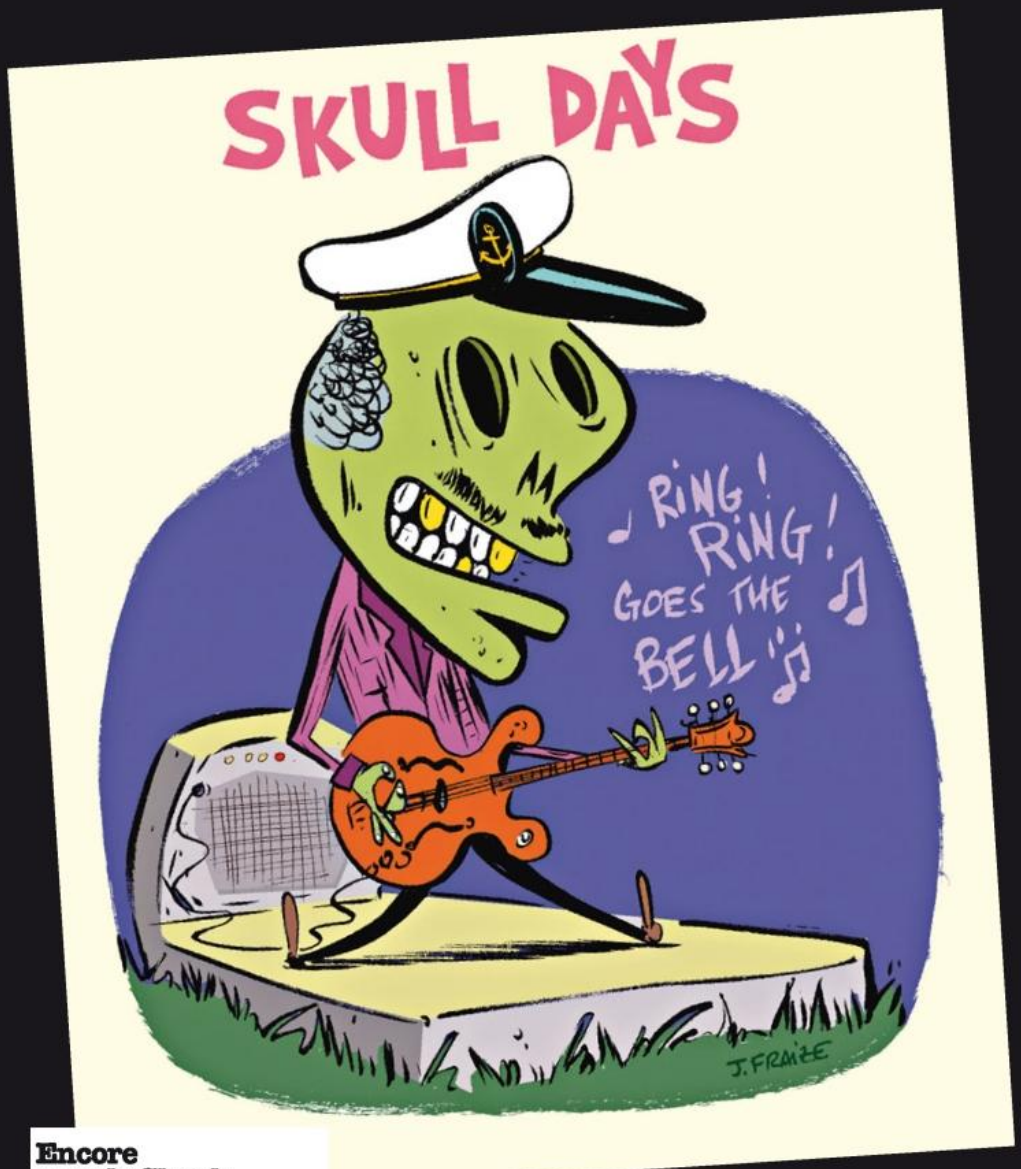
NOUVELLE BMW SÉRIE 4.

MADE 4 ELEGANCE.

NOUVELLE BMW SÉRIE 4 GRAN COUPÉ.

Made 4 elegance = 4 signifie élégance.
Consommations de la nouvelle BMW Série 4 Gran Coupé en cycle mixte : **4 à 7,4 l/100 km.** CO_2 : **106 à 172 g/km** selon la norme européenne NEDC. BMW France, S.A. au capital de 2 805 000 € - 722 000 965 RCS Versailles - 3 avenue Ampère, 78180 Montigny-le-Bretonneux.

Le plaisir de conduire



Parpagettes

Le pantalon en cuir, et non de cuir, noir a des avantages : il se porte longtemps. A peu près tous les dix ans, et encore. J'ai acheté le mien, assez fin, pas trop cher, à Clermont-Ferrand, peu après un concert de Vince Taylor à Riom (63). Vers 1972 ! Inconvénient : il ne faut pas trop bouger avec, sous peine qu'il se déchire au niveau des parpagettes ou du séant. Enfin, il faut dire à Philippe Manœuvre, en cas de casse de ses lunettes, de ne pas acheter des Ray-Ban. Elles sont fabriquées en Italie, ce ne sont plus des verres Bausch & Lomb, et si elles cassent au niveau du nez, c'est irréparable : aucune colle, ni même l'acétone.

DANIEL PONS
– 38410 Vaulnaveys-Le-Haut

PS : lecteur depuis le numéro 1 ! Avais prêté les six premiers numéros. Jamais revus.

Donneur universel

Où en serait le rock aujourd'hui sans la contribution décisive de Chuck Berry à l'élaboration de ses codes, de son langage ? Le rock serait-il simplement ? Propulseur pour les Stones, les Beatles, les Beach Boys et un million d'autres (il faut relire son *éloge* dans le "Dictionnaire Du Rock"), Chuck Berry est, historiquement, celui vers lequel le rock s'est toujours tourné quand il a dû rassembler, se ressourcer et garder son cap. Ainsi, Jimi Hendrix ne fut-il pas l'une des incarnations les plus radicales et catégoriques de Chuck Berry au plus fort de l'ère psychédélique (ce qui tiendrait à faire de l'inventeur du *duck-walk* le guitar-hero ultime) ? Le glam fut-il autre chose, dans le contexte post-hippie, qu'un retour aux basiques, où un recyclage massif des riffs de Berry était à l'œuvre ? (Et que dire à cet égard du pub rock de Dr Feelgood, ou du boogie d'AC/DC ?). Le punk ensuite. Fut-il autre chose qu'un retour inopiné aux fondamentaux du rock et aux riffs rudimentaires (donc à Chuck Berry) ? Johnny Thunders et Mick Jones puisant par ricochet chez ce dernier, via Keith Richards. Steve Jones disant : *"Un accord majeur : voilà tout ce que je sais !"* (Et vive Chuck Berry !). De la même manière, on peut dire que quand Oasis (cet emblème de la britpop) arrive en 1994, il *cite* Chuck Berry (cf. dans "Cigarettes & Alcohol", par l'entremise du "Get It On" de Marc Bolan. A un autre degré : les cas des Strokes en 2001... qui est à peu près similaire. Ici s'opère le revival du CBGB's, les Ramones : où, pour faire large, s'exerce indirectement l'influence du Chuck Berry par Beach Boys interposés. En 2017 encore, quand on s'en réfère au rock garage, chez un Ty Segall, c'est incidemment les Stones qui sont conviés. Et donc... L'évidence est là. Le donneur universel du rock, c'est l'homme du Missouri.

EDDY DUROSIER – *(courriel)*

Encore sous le Chuck

Les habitants du Berry, ils vont devoir marcher au moins quinze jours en faisant le duckwalk ?

PIERRE "I SOLD MY SOUL TO ROCK'N'ROLL" – *(courriel)*

Nos jeunes

Présidentielles 2017 : et la culture, le rock, dans tout ça ?

DESIRE DUROY

Sous leur pouce

Après le départ de Manœuvre, Rock&Folk va-t-il sortir des mains des Rolling Stones ? Un fan des Beatles.

BRUNO BERTHELOT *(courriel)*

Dur

Le vocable *"turgescente"* utilisé deux fois dans le dernier numéro (les chroniques du dernier Boss Hog et d'une réédition de compilation reggae disco). Ça bande dur à la rédac' depuis le départ du Philman. Et l'ex-boss a-t'il emporté le Pingouin Cannibale dans son baise-en-ville ?

SEXY KILLER – *(courriel)*

Faire part

Keith Richards, Mick Jagger, Charlie Watts, Bill Wyman, Paul McCartney, Ringo Starr, Eric Clapton, Rod Stewart, Ron Wood, Bruce Springsteen, Jimmy Page, John Paul Jones, Robert Plant, Jean-Louis Aubert, Louis Bertignac, Richard Kolinka, Saul Hudson, William Bruce Rose, Pete Townshend, Roger Daltrey, Tom Petty, Brian Setzer, Rory Gallagher, Francis Rossi, Neil Young, Stephen Stills, Billy Gibbons, David Gilmour, Roger Waters, Bob Dylan, Johnny Hallyday, Eddy Mitchell, Angus Young, Steven Tyler, Joe Perry, Brian May, Warren Haynes, Lenny Kravitz, James Hetfield, Kirk Hamett, Steve Miller, Ritchie Blackmore, Steve Harris, Dave Murray, Andy Powell, Jeff Beck, John Fogerty et beaucoup d'autres encore ont la douleur de vous faire part du décès de leur père spirituel : Charles Edward Anderson Berry survenu dans sa 91ème année… il est parti rejoindre Maybellene, Carol, Nadine, voir si Johnny était toujours good, tout cela a Memphis Tennessee. La musique rock avait un king, mais le rock avait un empereur et c'était lui... Personne n'a composé des *petites chansons* de 2 ou 3 minutes qui racontaient la vie américaine telle qu'elle existait ! Je suppose qu'il a été accueilli comme il se doit par Gene Vincent, Buddy Holly, Elvis Presley, Johnny Cash, Carl Perkins, Brian Jones, John Lennon, Muddy Waters, John Lee Hooker, Willie Dixon, Jonnie Johnson, Johnny Winter, Eddie Cochran, tous ces musiciens qui lui doivent tant et sont redevables au génie créateur de ce monsieur qui avec 3 accords de guitare a créé et popularisé la musique que nous tous écoutons encore actuellement ! Nous sommes tous orphelins aujourd'hui, mais heureusement il nous reste tous ces fabuleux enregistrements qui ont fait sa renommée et aussi, normalement, un nouveau disque qui sortira dans le courant de l'année. Bravo et merci monsieur Chuck Berry !

ALAIN GILET – *(courriel)*

Ecrivez à Rock&Folk, 12 rue Mozart 92587 Clichy cedex ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.fr. Chaque publié reçoit un CD…

NOUVELLE BMW SÉRIE 4.

MADE 4 PERFORMANCE.

NOUVELLE BMW SÉRIE 4 COUPÉ.

Made 4 performance = 4 signifie performance.
Consommations de la nouvelle BMW Série 4 Coupé en cycle mixte : **4 à 7,7 l/100 km.** CO_2 : **106 à 179 g/km** selon la norme européenne NEDC. BMW France, S.A. au capital de 2 805 000 € - 722 000 965 RCS Versailles - 3 avenue Ampère, 78180 Montigny-le-Bretonneux.

BMW

Le plaisir de conduire

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI & BASILE FARKAS

AT THE DRIVE-IN
Le groupe post-hardcore américain revient avec un nouvel opus "Interalia", le 5 mai. Il sera le 25 août prochain à Rock En Seine.

BB BRUNES
Le groupe qui fête ses dix ans a terminé son quatrième album. Précédé du single "Eclair Eclair" fin mars, il devrait arriver dans les bacs après l'été.

THE BELMONDOS
Après le Bus Palladium le 28 avril, les rockers de Pigalle joueront à la célèbre Cavern de Liverpool les 16 et 17 mai prochain.

BLACK LIPS
Avec un nouveau batteur, une nouvelle membre au saxophone et Sean Lennon à la production, les garnements d'Atlanta commercialiseront leur nouveau disque le 5 mai : "Satan's Graffiti Or God's Art ?".

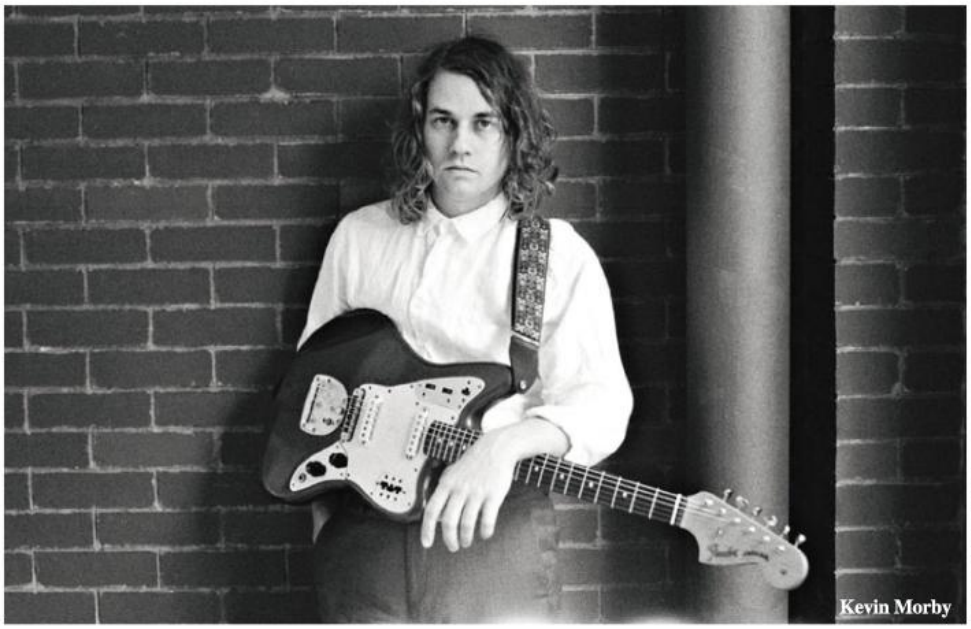
BOB DYLAN
Après moult rebondissements, le Barde est enfin allé chercher son prix Nobel de littérature, en Suède et en sweat à capuche.

CHUCK BERRY
Le guitariste à peine mis en terre, Universal annonce un ultime album, "Chuck", qui verra le jour le 16 juin.

ERIC CLAPTON
God a déclaré forfait pour 2 concerts (les 25 et 26 mars derniers) au Forum d'Inglewood (Los Angeles) pour cause de bronchite carabinée. Les shows sont reportés à septembre.

LES INSUS
Les ex-Téléphone annoncent 4 nouvelles dates à travers la France, les 27 et 28 juillet à Lyon (Nuits de Fourvière), le 3 septembre à Boulazac (Le Palio) et le 5 à Chambéry (Le Phare).

JAMAICA JAMAICA
La Jamaïque s'expose à la Philharmonie de Paris du 4 avril au 13 août 2017, l'occasion de redécouvrir à travers objets, images et films rares toute la richesse musicale de l'île.



Kevin Morby

Photo Adarsha Benjamin-DR

KEVIN MORBY
Le singer-songwriter est enfin de retour, chez Dead Ocean/ Pias, avec un quatrième album, "City Music", hymne aux métropoles américaines chères à ce grand voyageur.

METALLICA
Les Californiens donneront trois concerts en France : les 8 et 9 septembre à l'AccorHotels Arena (Paris) et le 17 à la Halle Tony Garnier (Lyon).

MOON DUO
Après un passage au Trabendo en mars, le désormais trio se fendra le 5 mai d'un quatrième album, "Occult Architecture Vol. 2", enregistré à domicile au milieu des denses forêts de l'Oregon, et inspiré par la littérature ésotérique.

MÖTLEY CRÜE
Les rois du hair metal sont en pourparlers avec Netflix pour l'adaptation en film de leur fantastique autobiographie "The Dirt".

PINK FLOYD
Conçue par les ingénieurs d'EMI, la console du studio d'Abbey Road, qui a servi à l'enregistrement de "The Dark Side Of The Moon" en 1972 a trouvé preneur pour 1,8 million de dollars.

RIDE
Les shoegazers d'Oxford sortent le 16 juin "Charm Assault", leur premier album depuis deux décennies.

ROCK IN EVREUX
La programmation complète du festival a été révélée, parmi la vingtaine de groupes, seront présents The Prodigy, The Limiñanas, Les Wampas, Trust les 23 et 24 juin à l'Hippodrome.

LE TRABENDO
Le 1er juin, les !!! (à prononcer *Chk Chk Chk*) seront à l'affiche de la soirée anniversaire de la salle du parc la Villette (Paris) qui changeait de direction voici 5 ans.

WEEZER
Très rare dans nos contrées, le groupe de Rivers Cuomo jouera à l'Olympia (Paris) le 19 octobre prochain.

Condoléances

Chuck Berry, **James Cotton** (chanteur et harmoniciste blues), **Clem Curtis** (chanteur The Foundations), **Jean-Paul Généraux** (critique gastronomique du Monde), **Norman Colin Dexter** (écrivain britannique), **Jean Karacos** (producteur), **Philippe Adler** (journaliste à Rock&Folk, Jazz Hot, Melody Maker), **Pierre Bouteiller** (journaliste), **Jay Lynch** (auteur américain de bande dessinée).

"Chuck Berry m'a viré de la scène une fois. Venant de lui, j'ai pris ça comme un compliment déguisé, un signe de respect. Autrement, il n'aurait même pas pris la peine de le faire" KEITH RICHARDS

NOUVELLES BMW SÉRIE 4.

MADE 4 MORE.

NOUVELLES BMW SÉRIE 4 CABRIOLET, COUPÉ ET GRAN COUPÉ.

Made 4 more = 4 signifie plus.
Consommations de la nouvelle BMW Série 4 Gran Coupé en cycle mixte : **4 à 7,4 l/100 km.** CO_2 : **106 à 172 g/km** selon la norme européenne NEDC. Consommations de la nouvelle BMW Série 4 Coupé en cycle mixte : **4 à 7,7 l/100 km.** CO_2 : **106 à 179 g/km** selon la norme européenne NEDC. Consommations de la nouvelle BMW Série 4 Cabriolet en cycle mixte : **4,4 à 7,6 l/100 km.** CO_2 : **116 à 177 g/km** selon la norme européenne NEDC. BMW France, S.A. au capital de 2 805 000 € - 722 000 965 RCS Versailles - 3 avenue Ampère, 78180 Montigny-le-Bretonneux.

BMW

Le plaisir de conduire

"Je fais mon intéressante"

ARIELLE DOMBASLE & NICOLAS KER

Quels disques une égérie rohmérienne peut-elle partager avec un crooner braque ? Klaus Nomi ? Oui, et plein d'autres…

RECUEILLI PAR BENOIT SABATIER - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

Quelle drôle d'alliance ! A notre droite, Arielle Dombasle, actrice, chanteuse, réalisatrice, célébrité, dandy capable de tourner dans "Astérix Et Obélix Contre César" et traduire en français "Farenheit 451" de son ami Ray Bradbury, de donner la réplique à Klaus Kinski et chanter pour Chris Marker, jouer pour Michel Houellebecq et participer aux "Grosses Têtes", se produire au Crazy Horse et dans une pièce de Heinrich von Kleist, enchaîner un Polanski avec un Mocky avec un Robbe-Grillet… A notre gauche, Nicolas Ker, chanteur post-punk, membre des fantastiques Poni Hoax et Paris, compositeur doué et désaxé, imbibé jusqu'à la moelle de mythologie rock, Jim Morrison, Iggy, Bowie, Ian Curtis, Nick Cave… Ensemble, ils ont enregistré "La Rivière Atlantique", un album qui verrait Nancy Sinatra et Lee Hazlewood patauger dans la coldwave, Isobel Campbell & Mark Lanegan élaborer la bande originale d'un Rohmer gothique… Nous avons rendez-vous chez Ker, en plein Barbès. Nicolas nous montre un miroir dans sa chambre, cadeau d'Arielle Dombasle : *"Elle me l'a trouvé en salle des ventes, il appartenait à Barbey d'Aurevilly !"*. Il reste électrisé toute la séance photo, Dombasle ne cherchant jamais à canaliser ses débordements. Au moment de parler des disques qui ont imprégné leurs vies, l'enthousiasme monte encore d'un cran.

Dentiste de Mick Jagger

ROCK&FOLK : Premier disque acheté ?

Arielle Dombasle : "Stop! In the Name of Love" des Supremes. J'avais l'impression que c'était une promesse de ce qui allait advenir.

Nicolas Ker : Moi, trois cassettes d'un coup, à huit ans : "End Of The Century" des Ramones, "Nunsexmonkrock" de Nina Hagen — celui où elle est habillée en vierge Marie, j'ai rien compris, et bien flippé — et Black Sabbath, "Mob Rules". Ensuite, j'ai écouté du hard rock, Iron Maiden, Judas Priest, Scorpions, Metallica — mes préférés, c'était Motörhead. Quand je me suis lassé de toutes ces bêtises, j'ai écouté du mainstream, Bruce Springsteen, Jean-Jacques Goldman, j'adorais tout… Heureusement, après, je tombe sur Jesus And Mary Chain !

R&F : Comment découvriez-vous la musique ?

Arielle Dombasle : Grâce à mes parents, j'étais immergée dans Tchaïkovski, Prokofiev, Debussy, du matin au soir.

Nicolas Ker : Et les Doors ! Ils prenaient des champignons, vos parents.

Arielle Dombasle : Oui, les Doors, Moody Blues, "Nights In White Satin". Par contre, ceux que je n'aimais pas, c'est les Beatles. J'ai eu un rejet immédiat. "Yellow Submarine", tout ça, je déteste !

Nicolas Ker : Je suis d'accord, c'est de la merde. Il y a quand même des bonnes chansons, mais Lennon, c'est un con. Moi, si j'étais célèbre, ce serait pour jouer dans un porno !

R&F : Donc à la question Beatles ou Stones…

Arielle Dombasle : Les Stones !

Nicolas Ker : Grave ! La question ne devrait pas se poser !

Arielle Dombasle : Le matin, je mettais "Under My Thumb", j'étais en extase pour toute la journée !

Nicolas Ker : Parce que c'est une chanson sadique.

Arielle Dombasle : J'aimais dès "Satisfaction".

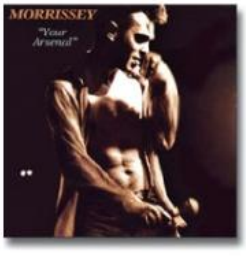
Nicolas Ker : C'est une scie. Ça vaut pas "Gimme Shelter" ! "Let It Bleed" est mon album préféré.

Arielle Dombasle : Ah oui, *"It's just a shot away"* ! J'adore aussi "Angie".

Nicolas Ker : Mais elle est horrible cette chanson ! Bon, il faut quand même reconnaître que ceux qui resteront, les classiques, au même titre que Miles Davis et Stravinsky, ce sont les Beatles. Dans deux siècles, si l'humanité existe encore, elle achètera les coffrets Beatles, alors que le Velvet et Bowie auront été oubliés.

Arielle Dombasle : Ah mais non !

R&F : Arielle, vous avez rencontré Mick Jagger ?
Arielle Dombasle : Oui. Mon premier mari était son médecin-dentiste. Comme il devait de l'argent à tout le monde, il me faisait jouer le rôle de son infirmière, j'avais la tenue, j'ouvrais la porte, et je tombais sur Mick, qui me regardait bizarrement... Il m'a raconté qu'on pouvait photographier des gouttes de lumière. Quand je l'ai recroisé ensuite, dans les années Palace/ Privilège, il était troublé, il ne faisait pas le lien avec l'infirmière...
Nicolas Ker : Raconte-lui ton histoire avec Jack Nicholson !
Arielle Dombasle : Mais on parle de disques ?
R&F : Au lycée, quels étaient vos disques préférés, vos idoles ?
Arielle Dombasle : Dans ma chambre, j'avais au mur un poster de la vierge Marie. Les autres icônes qui m'ont marquée étaient le Che Guevara et Jim Morrison, que je confondais... Et puis je suis passée directement des disques de mes parents, Moody Blues, Pink Floyd, à Kraftwerk. J'ai tout de suite aimé leur electro. J'étais au Mexique dans les années 70. Celui qui est populaire, là-bas, maintenant, c'est Morrissey, que Nicolas m'a fait découvrir, ça m'a fait pleurer, "There Is A Light That Never Goes Out"...



Nicolas Ker : Au début, je n'aimais pas trop les Smiths. J'y suis venu après, quand j'ai écouté "Your Arsenal" : là, tout d'un coup, le génie de Morrissey m'est apparu. Au collège, j'écoutais plus The Cure. Mon préféré, ça reste "Pornography". Et puis j'écoute "Psychocandy", de Jesus And Mary Chain, un énorme choc. J'étais tombé sur "Upside Down" sur La Voix du Lézard, j'ai halluciné ! pété un câble !

Arielle Dombasle : "Upside Down" ? C'est Diana Ross ?
Nicolas Ker : Mais pas celle-là ! J'écoutais aussi Front 242, Cabaret Voltaire, Cassandra Complex, mais quand la techno est arrivée, je me suis réfugié dans le rétro, les classiques sixties. Je vois le film d'Oliver Stone, un choc, j'écoute à fond les Doors ! Je découvre ensuite Big Star, "Sister Lovers" : ahurissant. Il y a la reprise de "Nature Boy", composé par Eden Ahbez, un mec qui campait sous le panneau Hollywood...

Arielle Dombasle : Moi, ce qui m'a fait tomber en extase, c'est "Purple Rain". J'ai croisé Prince à cette époque. Je tournais dans le film "The Boss' Wife" à Los Angeles : le soir, l'équipe m'emmène en boîte, on ne pouvait y arriver qu'en voiture, ça ressemblait à un garage. Dans un coin du club, il y avait un petit groupe, avec un garçon qui se tenait tout droit, les yeux fixes, mais dans le vague, il ne regardait personne.
Nicolas Ker : Il regardait sa bite !
Arielle Dombasle : Ça je ne sais pas. Moi je danse, je fais l'intéressante, alors Prince, puisque c'était lui, a délégué une personne de son staff pour m'inviter à sa table. Comme je trouvais son attitude trop arrogante, j'ai refusé ! Comme une idiote ! Un regret... Il y a aussi Bryan Ferry : j'ai honte, je l'ai rencontré, il m'a proposé de chanter, m'a fait envoyer ses disques, mais j'avais la tête ailleurs, j'ai oublié de lui répondre, de le remercier...

R&F : Quelles étaient vos références au moment d'enregistrer votre album, "La Rivière Atlantique" ?
Arielle Dombasle : "Skeleton Tree" de Nick Cave.
Nicolas Ker : "Skeleton Tree" est peut être aussi puissant que "White Light/ White Heat" du Velvet Underground, l'album qui a décidé de ma vocation — je l'ai écouté mille fois, jamais un disque ne m'a autant marqué. J'étais en math sup', tout de suite, je me suis dit : *fuck les mathématiques* ! Eh bien "Skeleton Tree" m'a autant touché. "Tender Prey" est peut être meilleur, mais "Skeleton Tree", tu chiales, tu entends la souffrance !
Arielle Dombasle : A part les grands requiems et les grandes cantates, c'est difficile de faire plus profond. A propos du Velvet, c'est une superstar de la Factory, Ultra Violet, qui a produit le deuxième film que j'ai réalisé, "Les Pyramides Bleues"...
Nicolas Ker : Arielle, elle a joué dans un épisode de "Miami Vice" !
Arielle Dombasle : Oui, il y avait un rocker, Ted Nugent, qui devait me donner une gifle, il n'y arrivait pas !
R&F : Nous n'avons pas parlé de...
Arielle Dombasle : Badalamenti ! Steve Reich ! Philip Glass !

Michael Nyman ! Et Wim Mertens, avec qui j'ai travaillé...
Nicolas Ker : Elle les connaît tous personnellement : Nyman, Hollande, Brando, Yvette Horner ! Don Johnson a voulu la fourrer !

Arielle Dombasle : Nous n'avons pas non plus parlé de Joy Division, que Nicolas adore ! "Love Will Tear Us Apart", c'est trop beau.
Nicolas Ker : Et "New Dawn Fades" ! Qui est pompé sur "Dirt", des Stooges.
Arielle Dombasle : Ah oui, les Stooges, encore grâce à Nicolas, une grande découverte.
Nicolas Ker : Je pense que je préfère "The Idiot" d'Iggy, qui doit beaucoup à Bowie… J'aime aussi l'album qu'il a fait avec Chris Stein, de Blondie : "Zombie Birdhouse".

Arielle Dombasle : Blondie, très important !
R&F : Un disque pour planer ?
Nicolas Ker : Pink Floyd, évidemment ! Il y a "Meddle", bien sûr, mais je préfère "The Wall".
R&F : Et en disques français ?
Arielle Dombasle : Le néant. A part Gainsbourg... Sur les recommandations de Truffaut, j'ai écouté Trenet, et j'ai chanté *"mon cœur fait boum"*, avec les Rita Mitsouko.
Nicolas Ker : Les Rita, j'adore "C'est Comme Ça". Mais Trenet, quel enfer !

"Je déteste 'Yellow Submarine'"

C'est horrible, Arielle ! En plus de Gainsbourg, il y a Christophe. Et, même si c'est un Belge, Brel.
Arielle Dombasle : Ah non, pas Brel ! J'ai enregistré un album avec Katerine, "Glamour A Mort !", en 2009, nous détestions les trois B : Brel, Brassens, Barbara.

Nicolas Ker : C'est insupportable Barbara !
Arielle Dombasle : *(chantant avec moult vibrato)* "Je sssuis laaa vieille dameu-heu qui souffrrrrre"...
Nicolas Ker : Fondamentalement, il y a trois groupes rock en France : Taxi Girl, NTM et Bérurier Noir. "Seppuku", "Paris Sous Les Bombes", "Concerto Pour Détraqués".
Arielle Dombasle : Et Daho ? C'est mon cavalier dans "Jeux D'Artifices", de Virginie Thévenet.

Humeur Perverse

R&F : Vous chantez en 1982 "Je N'Sais Pas Avec Qui", pour la Bande originale du "Beau Mariage", musique Ronan Girre. Ça sonne très Elli & Jacno…
Arielle Dombasle : J'aime beaucoup leurs disques, je les croisais au Palace... Et j'ai tourné à cette époque avec Elli, dans un court métrage d'Assayas, "Laissé Inachevé A Tokyo"...
R&F : Un disque ou artiste que vous n'avez jamais réussi à aimer ?
Nicolas Ker : Stevie Wonder. "Happy Birthday", quelle purge !
Arielle Dombasle : "Ob-La-Di, Ob-La-Da".
Nicolas Ker : Personne n'aime cette merde ! Ou il faut être comme McCartney quand il l'a composé : d'humeur particulièrement perverse !

R&F : Quels artistes écoutez-vous inlassablement ?
Arielle Dombasle : Fauré, son "Requiem". Haendel. Et Purcell.
Nicolas Ker : A propos de Purcell, on adore Klaus Nomi.
Arielle Dombasle : Sur scène, nous reprenons "Cold Song".
Nicolas Ker : On fait aussi une reprise de "Sister Ray". Et "What Time Is Love ?", de KLF. L'artiste que j'ai toujours suivi, jusqu'au bout, c'est Bowie. Le dernier album, un chef-d'œuvre ! "Heathen" aussi. Sachant que mon préféré, ça reste "Lodger".
Arielle Dombasle : J'ai croisé Bowie, je connaissais Iman.
Nicolas Ker : Elle était rasée ? Niveau pubien ?
Arielle Dombasle : Je ne comprends pas.
R&F : Derniers coups de cœur ?
Arielle Dombasle : Koudlam.
Nicolas Ker : C'est mon Français préféré, Koudlam. Niveau international, Brian Jonestown Massacre. J'ai pas le temps d'écouter tous les albums, il en sort trop, mais à chaque fois, je mets deux morceaux et c'est toujours super.
R&F : Et le disque pour île déserte ?
Nicolas Ker : "White Light/ White Heat", mais je ne l'écouterais pas, je me divertirais moi-même.
Arielle Dombasle : Un disque avec le bruit d'un baiser... ★

Album *"La Rivière Atlantique" (Pan European Recordings)*

"J'adore le tambourin"

THE MADCAPS

Le racé groupe rennais se distingue avec un troisième album souligné de cuivres New Orleans. Très soul, ces Bretons ?

La France entretient une relation tumultueuse avec ses groupes. Une sorte de complexe nous gagne depuis la fameuse sentence de Lennon : "*Le rock français, c'est comme le vin anglais…*" Pourtant, le vent semble avoir tourné depuis une dizaine d'années : la confiance et l'excitation gagnent groupes et public. Rien de magique là-dedans. L'émergence de notre scène nationale, nous la devons en partie à la véritable profession de foi dont font preuve certains labels. Si Born Bad fait figure de grand frère dans cette famille de l'underground tricolore, Howlin' Banana et sa pléthore de groupes garage/ psyché — résumé lapidaire, nous en convenons — en seraient les cadets. Et à regarder de plus près leur écurie, les Madcaps pourraient bien être le cheval sur lequel miser.

Stylo rouge

Seulement, le groupe n'a certainement pas attendu qu'un label lui tombe sur le râble pour lui mettre le pied à l'étrier. Pour tout connaître de l'affaire, nous appelons Thomas Dahyot, chanteur, guitariste, et membre fondateur du groupe. *"Allo, Thomas, ici Thomas"*. Il est chez lui, tourne le dos à sa collection de presque six cents 45 tours , *"dont beaucoup de soul"*, et attendait notre coup de fil devant une pile de copies, stylo rouge à la main. Thomas a 34 ans et enseigne l'anglais dans sa ville natale de Rennes. *"Je fais un peu de musique avec les collégiens : à la fin de l'étude d'un thème, il m'arrive d'écrire une chanson en utilisant le vocabulaire vu pendant les cours. L'une d'elles s'est retrouvée sur le premier album des Madcaps."*. Sorti en 2015, ce premier Madcaps, avait su capter les oreilles attentives par ses compositions — "Melody Maker", une perfection — et sa production inhabituelle. Un groupe de rock breton qui se positionne à l'opposé du spectre de sa musique régionale et semblant surtout hanté par les percussions et rythmes noirs américains. *"J'ai commencé en étant percussionniste dans plusieurs groupes, dont les Spadassins. J'adore le tambourin et au début du groupe, je voulais en mettre partout. C'était possible parce qu'on enregistrait chez nous. Mais quand tu es en studio, que tu n'as que 4 ou 8 pistes, et que la journée de studio coute 500 balles, il faut être sûr de ton tambourin."* Après un deuxième album enregistré en live et analogique, "Hot Sauce", le groupe change subitement de personnel — une partie se retrouvant chez les autres poulains Howlin' Banana : Kaviar Special — ce qui force le groupe a retravailler son approche des compositions. *"Avec cette nouvelle formation, nous avons travaillé le relief des morceaux : avant, nous avions tendance à jouer à fond tout le temps. Désormais, il y a des partis pris : nous mettons certaines choses en avant, nous avons appris à ne pas jouer tous ensemble en permanence."* Les formules soul font leur chemin et les Madcaps en récoltent les fruits sur leur dernier LP : "Slow Down", plus maitrisé mais plus fun. Le groupe se paye le luxe d'une section de cuivres sur la moitié du disque. *"On voulait faire un album 100% afro-américain. On voulait cette ambiance des enterrements à New Orleans : mélancoliques et gais à la fois."* Effet étrange de la mondialisation : un régionalisme peut en chasser un autre et l'on peut désormais écouter les Madcaps sans jamais se soucier du fait que leurs passeports soient français. Un jour, la France a fait mentir John Lennon. ★

THOMAS E. FLORIN

Album *"Slow Down" (Howlin' Banana/ Beast Records)*

Photo DR

6.7.8.9 juillet 2017

BELFORT

EUROCKéennes

ARCADE FIRE ✶ DJ SNAKE ✶ DROPKICK MURPHYS
CHINESE MAN ✶ EDITORS ✶ GOJIRA ✶ GUCCI MANE
IGGY POP ✶ JAIN ✶ JUSTICE ✶ MODERAT ✶ NINA KRAVIZ
PETIT BISCUIT ✶ PHOENIX ✶ PNL ✶ ROYAL BLOOD ✶ SAVAGES
SOLANGE ✶ THE LEMON TWIGS ✶ VITALIC ODC LIVE ✶ ...

70 ARTISTES POUR 4 JOURS DE MUSIQUE
EN PLEIN AIR SUR LA PRESQU'ÎLE DU MALSAUCY

www.eurockeennes.fr | #Eurocks2017

Territoire de Belfort Le Département
CRÉATEUR DES EUROCKÉENNES

inRockuptibles · DEEZER · L'EST RÉPUBLICAIN · C STAR · C NEWS · RÉGION BOURGOGNE FRANCHE COMTE · VILLE DE BELFORT · CNV · Coca-Cola · Greenroom

inter · 20 minutes.fr · Konbini · arte CONCERT · rockfolk · fnac · COULEUR 3 · smart · sacem · cora · RC CONCERT · MÉCÉNES DES EUROCKÉENNES

"Qui achète des vinyles ? Moi, je n'ai pas l'argent pour !"

SLOWCOACHES

L'art du power trio se perd ? Trois Londoniens décontractés et portés sur le grunge viennent remédier au problème.

Et si le Bien était en fait la chose la plus vulnérable de tous les temps ? On connaît évidemment son ennemi mortel : le Mieux. Mais un autre danger guette le Bien, tapi dans l'ombre. Moins cité, plus fourbe c'est le Trop et tout ce qu'il touche devient en général mauvais. En musique le Trop peut gâcher un album, c'est pourquoi par exemple les Arctic Monkeys s'étaient mis une date butoir pour leur fabuleux "AM". Sinon ils y seraient encore, tentant une flûte de pan pour doubler la caisse claire. Les meilleurs albums sont ceux qui vont droit là où ils sont censés aller : dans la tronche. "Nevermind", "Back In Black", "Ramones", "Never Mind The Bollocks", "Sticky Fingers", "Raw Power" : efficaces, légendaires. Les nouveaux groupes tendent à revenir à cette efficacité. Un jeune groupe en a même fait son cheval de bagarre : Slowcoaches.

Ça va vite

"J'aime les noms de groupes qui ne donnent aucun indice sur le style de musique qu'ils font. Et nous, c'est à l'opposé de ce qu'on fait." Heather, la chanteuse/ bassiste du groupe, a raison. "Slowcoaches" désigne des gens lents, mous, sans énergie, tout ce que le trio londonien n'est pas. Avec lui, il n'y a pas quatre chemins, pas de déviation, pas d'itinéraire bis, même pas de virage : ça va vite, direct. *"On n'est pas un groupe avec un sens de la concentration très développé, je déteste jammer. Donc en général j'écris un truc à la maison, je l'envoie aux gars et on le joue direct. Si en 30 minutes, 1 heure maximum ça ne donne rien, on le dégage."* Cette urgence est vraiment l'ADN du groupe, le premier album, "Nothing Gives", donne l'impression d'avoir été enregistré d'un jet pendant la pause déjeuner : *"On l'a enregistré en un week-end, en fait. C'est ce que j'aime avec ce disque, ça reste simple. A la première écoute on se dit :* 'C'est direct, comme de la pop.' *Mais plus on l'écoute, plus on se rend compte que c'est complexe et diversifié. Notamment les paroles. La musique est joyeuse mais les textes sont plutôt sombres."* Et ce mélange fonctionne bien puisque leur "Nothing Gives" est déjà épuisé : *"C'est assez fou ! Je me demande toujours qui achète des vinyles ? Moi, je n'ai pas l'argent pour !"*

Les Slowcoaches sont un vrai groupe de rock, avec une esthétique, un son et une mentalité old school. Déjà parce que Heather est fan de Silverchair et surtout parce que, comme tout le monde, ils veulent revoir le rock sur le toit du monde : *"Le problème c'est que les gens sont devenus fainéants. Avant c'était plus dur de trouver de nouveaux groupes, il fallait se déplacer, être actif. Maintenant il suffit de cliquer sur Indie dans Spotify et voilà. Plus d'effort de recherche. Tout vient de là, je pense."* Toujours dans l'optique de rester efficace, Slowcoaches a choisi la formation la plus pure : un trio. C'est le meilleur combo possible. *"Déjà, c'est plus pratique de ne devoir gérer que trois personnes et surtout tout le monde fait ce qu'il doit faire, personne n'est là pour rien."* Le son de l'album est brut, sale mais clairement accrocheur, preuve que l'on peut faire un truc sans prétention et pourtant au niveau sans beaucoup d'argent, voire pas. *"Et on a quand même réussi à être album du mois à Rough Trade, c'est fou !"* ★

SACHA ROSENBERG

Album *"Nothing Gives" (Leisure & District)*

MTV HITS

9 & 10 JUIN 2017

20e MONTEREAU confluences

RENAUD
M POKORA
IMANY
TRUST
DEE DEE BRIDGEWATER
JENIFER
CLAUDIO CAPÉO
BIRDY NAM NAM
SLIMANE
THE NOFACE
DAVID CARREIRA

PASS 2J **15 €**

Spectacles FESTIVALMONTEREAU.COM

Coca-Cola rock&folk EVASION Chante France Kronenbourg SAS Le Parisien SEINE-ET-MARNE 77 LE DÉPARTEMENT îledeFrance Montereau FAULT-YONNE

JUNIORE

Emmené par Anna Jean, le girl group mélancolique parisien sort enfin son premier album.

Quoi que disent les charts ou le palmarès des Victoires, la France vit en ce moment un petit âge d'or pop. Les ventes sont minimes, mais qu'importe, tout concorde : les mélodies, les paroles accrocheuses et en français, les noms de groupes idiots, les nouveaux labels forment un paysage excitant où filles, garçons, synthés et guitares vont de l'avant. Comme au temps des *Copains* où il fallait choisir son camp, on suggèrerait de s'intéresser au trio Juniore, emmené par l'impeccable Anna Jean.

Au Nouveau-Mexique

Ceux qui fréquentaient le microcosme folk parisien — et ses bars — dans la seconde moitié des années 2000 se souviennent peut-être de Domingo, duo boisé où Anna chantait en anglais et gratouillait au côté de Samy Osta devenu depuis metteur en son de quelques poulains actuels (La Femme, Feu ! Chatterton). C'est peu après Domingo que Juniore est né, un peu par hasard. *"Quand j'ai commencé le projet* raconte Anna, *j'avais commencé par écrire des chansons pour quelqu'un, une fille de mon entourage. On a enregistré des maquettes pour les lui présenter. Samy Osta venait d'avoir son propre studio. Finalement, la fille voulait aller dans une autre direction musicale, alors on est allé présenter les morceaux au label Entreprise. C'est comme ça qu'est sorti notre premier 45 tours. Il n'y avait que moi dans le groupe. J'avais ce fantasme adolescent de jouer avec des amis. J'ai rapatrié quelques copines, pas toutes musiciennes au départ mais avec qui on s'est retrouvées à cinq sur scène. Ça n'a pas tenu, elles avaient des métiers et le groupe s'est un peu éparpillé. Alors j'ai cherché des musiciennes professionnelles, j'ai mis un peu de temps mais je les ai trouvées. C'est Swanny et Agnès, elles sont là pour un bon moment j'espère."* Epaulée donc par cette batteuse, cette organiste et un bassiste homme (qui arbore un masque de Faucheuse sur scène), Anna joue sur une Guild demi-caisse de 1967 et chante dans la reverb des titres mélancoliques et régulièrement splendides. L'album révèle, comme les premiers simples du groupe, un indéniable parfum sixties, des sons d'orgue de film d'horreur jusqu'aux paroles. *"J'ai découvert le monde merveilleux des yéyés. Je suis très admirative de la simplicité des textes de cette époque"* Domingo optait pour l'anglais, Juniore préfère la langue de Clothilde, Stella et Françoise. Dommage pour l'anglais d'ailleurs, contrairement au yaourt de la concurrence, Anna maîtrisait au moins la syntaxe et l'accent. *"J'ai vécu au Nouveau-Mexique, mon père est écrivain mais il a aussi été prof. J'ai grandi à Albuquerque, une ville dont personne ne connaissait le nom avant 'Breaking Bad'. Je me souviens que ma grande sœur me baladait en voiture, nous écoutions une radio qui ne marchait pas très bien mais diffusait des classiques sixties. Dans ce paysage complètement martien, gris et jaune, ça m'a beaucoup marqué. Aujourd'hui encore, inconsciemment, je crois que je cherche à recréer cette émotion."* Certains ont peut-être lu les romans ou les magnifiques nouvelles du père (J.M.G Le Clézio, tout de même), beaucoup aussi ont sans doute aussi lu sans le savoir les écrits de la fille. Anna Jean (Anna Le Clézio aurait sans doute sonné trop proche d'Anna LaCazio) gagne sa vie en faisant des traductions, des corrections et des sous-titres de séries télé comme "Vampire Diaries" et même, brièvement, "Breaking Bad". On souhaite au groupe parisien le même succès que le feuilleton narrant la vie des dealers et drogués du Nouveau-Mexique. ★

BASILE FARKAS

Album *"Ouh Là Là" (Le Phonographe)*

Anna, Agnès et Swanny

Photo DR

ABONNEZ-VOUS

I ♥ R&F

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : ROCK & FOLK - Service Abonnements
9 allée Jean Prouvé - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR WWW.ROCKNFOLK.COM

ROFP175A

☐ **OPTION 1** 1 an soit 12 numéros pour **64,50€** au lieu de 77,30€ soit **17% de remise.**

☐ **OPTION 2** 1 an soit 12 numéros **+** l'album **"The Clash"** en vinyle pour **73,50€** au lieu de 96,45€ soit **24% de remise.**

Courriel : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❑ **Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. Tarif France 2017.** DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. Offre valable jusqu'au 31/05/2017 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 6,40€ et le N° spécial à 6.90€ + le vinyle pour 19,15€ frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

"Avec mes chats"

SALLIE FORD

rock L'astigmate de Portland a peaufiné un quatrième album moins rétro et plus introspectif.

Trois ans sans nouvelles, Sallie Ford ne nous y avait pas habitués. En 2014, sur son troisième album, "Slap Back", elle remplaçait The Sound Outside par un groupe féminin, mettant de côté rock'n'roll, rockabilly et autres douceurs pour s'essayer aux harmonies de girl group version garage. Dire que sa nouvelle production, "Soul Sick", est un retour aux sources serait un léger raccourci. Sallie a évolué depuis qu'on l'a découverte en 2011, musicalement et dans ses textes. Mais certaines choses n'ont pas changé : cette voix personnelle, puissante, expressive et ce goût pour les sonorités vintage.

Sans chichis

Avec son T-shirt jaune, ses lunettes et sa longue natte, Sallie Ford a des airs d'étudiante sage malgré ses bras tatoués. Mais c'est bien elle qui a écrit notre hymne de l'année, "Screw Up", dans lequel elle livre ses contradictions sans fard. *"J'essaie d'être en bonne santé/ Mais tu sais que je fous tout en l'air parfois (…)/ Je me suis saoulée hier soir/ Je ne voulais pas pleurer"*. L'esprit de Sallie Ford, relevé d'une irrésistible intro à l'orgue Farfisa, résumé en 3 minutes 30 : musique et arrangements ancrés dans un passé glorieux, paroles résolument contemporaines. Sur ses précédents albums, elle jurait et parlait de sexe sans chichis. Cette fois, place à la dépression et ses errements. Puisque "Soul Sick" est très personnel, on devine qu'il était plus simple de l'aborder en solo. *"C'est tombé comme ça. Je voulais travailler avec mon producteur, Mike Coykendall, qui a beaucoup contribué au son. Il m'a aidé à arranger les chansons et trouver les musiciens. On s'est d'abord rencontrés pour parler des morceaux, de ce que je voulais et il s'est dit qu'il pouvait jouer une partie des instruments, que ça serait plus simple. Je n'avais jamais procédé de cette façon, mais j'ai aimé."* Le fait d'être en solo n'est pas une pression supplémentaire, au contraire. *"Ça a un côté plus professionnel pour moi. A présent, j'engage des musiciens. J'ai plus de contrôle, c'est ma vision, mon bébé. Parfois, quand je regrette de ne pas avoir continué avec mon groupe féminin, je sais qu'au fond, j'avais besoin de faire quelque chose de nouveau."* Et si on se fie aux interviews parues dans la presse américaine, elle aurait même songé à tout arrêter après "Slap Back". *"J'en avais marre de l'aspect compétitif de ce milieu. J'ai pris une pause d'un an, enregistré l'album pendant ce temps et mené une vie très normale à Portland. J'ai eu deux boulots, je suis beaucoup restée chez moi avec mes chats."*

Rock liquide

Depuis les premières heures du blues, l'alcool est un thème de prédilection du rock. "Alcohol" est ainsi le titre d'une chanson des Kinks, mais aussi de Beck, des Specials, de Barenaked Ladies et de GBH. Oasis double la mise avec "Cigarettes & Alcohol". "What Good Can Drinkin' Do ?" se demandait Janis Joplin. Plus prosélyte, Willie Nelson a chanté "I Gotta Get Drunk". Keith Richards a choisi son camp avec le nom de son groupe de mercenaires des années 1980, les X-Pensive Winos (*Les poivrots hors de prix*).

Si l'une des chansons a été inspirée par un vieux journal intime ("Loneliness Is Power") et qu'une autre aborde sa place au sein de sa famille, "Soul Sick" est l'album d'une jeune femme en plein questionnement, qui se cherche et s'affirme. Et n'a plus envie qu'on lui colle des étiquettes réductrices, du genre *fille rétro*. *"J'aime beaucoup de choses modernes en musique. Je ne veux pas être cantonnée à un genre. Certains fans n'aiment qu'un de mes disques et pas ce que je fais actuellement ou vice-versa. J'ai l'impression d'être tirée dans des directions opposées. Et à la fois, je me dis* 'eh, c'est mon art'. *J'aimerais vraiment qu'on ne vienne pas me dire en face qu'on n'aime pas tel ou tel truc ! Je ne saurais pas quoi répondre."* On suggère *"fuck you"*. Elle éclate de rire avant de reprendre. *"J'ai l'impression d'assister à la fin de la carrière de musicien à cause de la technologie et je me demande pourquoi j'ai choisi cette voie, cet art en train de mourir. Mais je ne me vois pas faire autre chose !"* Pourtant, issue d'une famille d'artistes (père marionnettiste, mère prof de musique, sa sœur Weezy Ford musicienne et danseuse de claquettes), elle a d'autres cordes à son arc. *"Avant de devenir musicienne, je voulais être plasticienne, je m'intéressais à la photo, à la réalisation, à la reliure de livres, aux collages. Mais j'aime travailler avec d'autres gens, le dessin ou la peinture sont des activités solitaires."* Il est temps de conclure sur une question-dilemme. Préférerait-elle entrer au Rock'n'Roll Hall Of Fame ou avoir un cocktail à son nom ? *"C'est une question impossible ! J'aimerais entrer au Hall Of Fame, mais j'ai des sentiments mitigés. J'ai visité le musée à Cleveland et j'ai été un peu déçue. Ils mettent en avant les gros artistes, les autres, ceux que je préfère, sont dans un coin. Ce serait cool qu'un musée s'intéresse à des groupes plus obscurs. Mais un cocktail à mon nom, ce serait cool aussi…"* ★

ISABELLE CHELLEY

Album *"Soul Sick" (Blue Note/ Universal)*

Photo Kim Smith-Miller-DR

"On regarde presque les années Bush avec nostalgie"

SPOON

Vénéré chez lui et méconnu ici, le groupe texan comptabilise deux décennies de créativité débridée.

rock

Combien de groupes peuvent-ils se targuer de générer encore une authentique excitation à la sortie de leur neuvième album ? Comment Spoon a-t-il réussi à mettre au point une façon de jouer ensemble qui semble n'appartenir qu'à lui, et qui arrive encore à faire de "Hot Thoughts" une réussite totale ? *Less is more*, disent les anglo-saxons. Justement, la spécialité de Spoon c'est de dégraisser chaque chanson de tous ses éléments superflus pour révéler l'essentiel et le transcender avec la voix rauque et nasillarde de Britt Daniel et les rythmiques de Jim Eno. Sans qu'on arrive encore véritablement à comprendre comment ils élaborent leurs chansons et arrivent à les rendre aussi diablement addictives. On se met donc à la place du lecteur qui ignore encore tout du groupe et que la lecture de ces lignes invitera peut-être à découvrir pour devenir accro (attention ça peut aller très vite).

Provoquer l'accident

Rock&Folk : En 2010, le site Metacritic vous élisait meilleur groupe de la décennie. Depuis, tous vos disques ont encore été accueillis par un concert de louanges. On imagine que de telles choses doivent vous mettre en confiance ?

Britt Daniel : Les gens posent la question dans l'autre sens en général : on nous demande si la pression ne se fait pas de plus en plus forte. Mais il y a du vrai… l'accueil réservé à nos disques nous rend certainement chaque fois plus audacieux pour le suivant. Plus tu te sens en confiance, plus tu es ambitieux.

R&F : Il est toujours aussi difficile de comprendre comment vous composez.

Britt Daniel : Aux débuts du groupe, je croyais vraiment aux vertus de l'accident. Sur "Kill The Moonlight" des morceaux comme "Stay Don't Go" ou "Paper Tiger" sont vraiment nés de dérapages pendant les maquettes. En studio, il m'est parfois arrivé de chercher à provoquer l'accident avant de me rendre compte que le résultat est toujours plus fort lorsqu'il est spontané. Ça j'ai fait avec "Transference" à l'époque de "Trouble Comes Running", c'est la maquette qui figure sur l'album.

R&F : En 2014 pour "They Want My Soul", vous aviez travaillé avec le producteur Dave Fridmann (ex-membre de Mercury Rev et producteur de génie pour les Flaming Lips ou les Vaccines) et vous avez remis ça ensemble pour "Hot Thoughts".

Britt Daniel : Là, on se connaissait mieux... Les choses étaient plus fluides. Sur le précédent album, il y a un passage dans "Rainy Taxi" que Dave voulait absolument qu'on joue deux fois dans la chanson. Il a fallu qu'on lui fasse comprendre que dans nos têtes ce passage était un pont et pas un refrain. On n'a pas eu de malentendu de ce genre cette fois-ci. Pour autant je ne sais pas si "Hot Thoughts" était plus facile à produire, à part que pour celui-ci, il a été avec nous du début à la fin de l'enregistrement, et que j'avais l'impression d'avoir plus de bonnes chansons dès le départ. Quand on a commencé "They Want My Soul", je partais de rien car je venais de terminer le premier album et la tournée de mon side-project Divine Fits. J'étais un peu rincé.

Radicaliser le son

R&F : Après "They Want My Soul", vous disiez que Spoon risquait de partir vers des sons plus durs, avec moins d'arrangements. Ça ne semble pas vraiment avoir été le cas avec ce nouvel album.

Britt Daniel : Au moment de "They Want My Soul", je devenais fan de choses assez brutes ... comme AC/DC que j'ai découvert très tardivement. J'avais le sentiment que Spoon allait peut-être un peu radicaliser le son, moins se focaliser sur les détails en studio. Mais il n'est pas impossible que la disparition de deux de mes plus grandes idoles *(Bowie et Prince)* ait eu un impact sur le disque. En amenant des chœurs féminins sur "Can I Sit Next To You", je pensais un peu à ce que Prince aurait fait avec Wendy & Lisa. Sa mort m'a bouleversé, c'était mon idole depuis l'adolescence, mon modèle absolu.

R&F : Non seulement vous avez perdu deux de vos plus grandes idoles, mais en plus cette année vous avez gagné Donald Trump.

Britt Daniel : C'est devenu tellement omniprésent que je me demandais moi-même comment le sujet prendrait forme sur le disque et clairement, c'est de ça que parle la chanson "Tear It Down" alors que je n'ai pas l'habitude d'écrire des textes liés d'aucune façon à l'actualité. La dernière fois que ça nous était arrivé, c'était avec "Don't Make Me A Target"… la chanson parlait de Bush junior. Mais c'est sûr que vu d'aujourd'hui, on regarde presque les années Bush avec nostalgie. On ne connaissait pas notre bonheur. ★

RECUEILLI PAR
THOMAS VANDENBERGHE
Album *"Hot Thoughts" (Beggars)*

Divine Fits

Depuis 2011, Divine Fits est le *side project* de Britt. Une histoire qui a débuté en 2007 avec la rencontre de Dan Boeckner au concert de son groupe Handsome Furs. Sam Brown, batteur des New Bomb Turks, fut recommandé par Mike McCarthy, qui produisit cinq albums pour Spoon. Alex Fischel, le quatrième membre des Fits, fait également partie de Spoon. Les premiers concerts de ce mini supergroupe eurent lieu à Austin (Texas), et leur unique album, "A Thing Called Divine Fits", est sorti en août 2012.

Photo DR

KEEP DOOR
LOCKED

Débraillé

THE ORWELLS

rock Ce groupe de Chicago est obsédé par les Pixies et maîtrise l'art de la cabriole scénique. Comment ne pas l'apprécier ?

L'œil bleu, un sourire narquois vissé aux lèvres, une morgue permanente : Mario Cuomo, grand échalas nonchalant moulé dans un T-shirt *Playboy* et surmonté d'une longue crinière blonde, possède à l'évidence un charisme particulier, archétype de la tête à claque morveuse. Il se présente accompagné de son guitariste à la dégaine beaucoup plus *casual*, mâchoire carrée et mèche bien peignée.

Dans mon garage

The Orwells, c'est l'histoire banale de cinq potes de lycée qui décident de s'unir du côté de Elmhurst, bourgade située à trente minutes de Chicago, comme le raconte Matt O'Keefe : "*Mmh, ce n'est pas une histoire très excitante. On devait lire un bouquin de George Orwell pour l'école, le nom nous a plu, et on voulait un peu faire comme les Ramones. Mais on ne réalisait pas à quel point il était célèbre… Dominic et moi avions déjà un groupe au lycée. On ne jouait que des instrumentaux. Dominic nous a dit que son cousin pouvait chanter, donc Mario s'est pointé, et on l'a testé sur un morceau des Strokes, 'Barely Legal'.*" Leurs influences révèlent une intéressante superposition de strates, presque décennie par décennie : "*J'ai commencé la guitare à treize ou quatorze ans. Mes premiers chocs ont été Nirvana, Led Zeppelin et tout ce classic rock qu'on pouvait écouter à la radio. Un peu plus tard, j'ai bien sûr aimé les groupes de ma génération : Strokes, White Stripes, Hives, toute cette vague du début des années 2000. Et encore plus tard, les Black Lips.*" Très vite, cette bande taille la route vers la voisine Chicago, croisant au passage le chemin des futurs Twin Peaks. Mario explique le lien ténu qui unit les deux formations : "*On a beaucoup tourné avec eux, en particulier chez nous, aux Etats-Unis. Mais, en réalité, on a une histoire commune encore plus ancienne. On s'était croisés de temps en temps dans les clubs de Chicago, mais sans trop se connaître. Et puis un jour, ils ont voulu jouer en grande banlieue et je les ai invités à se produire dans mon garage. A partir de ce moment-là, on est devenus amis.*" A peine sortis des salles de classe, ils sont repérés par un bloggeur influent de la ville qui finance l'intégralité d'un premier opus, le débraillé "Remember When" — qui contient le tube "Mallrats (La La La)" —, avant de signer rapidement pour Atlantic. Plus discipliné, le tout aussi réussi "Disgraceland" leur ouvre les portes des plateaux de télévision, qui verront Mario frapper les esprits par ses cabrioles, ses poses provocatrices et son magnétisme naturel. Pour le dernier-né, le prestigieux producteur Jim Abbiss (Arctic Monkeys, Kasabian) a été choisi. Matt nous éclaire : "*Lors du processus qui a abouti à 'Disgraceland', le label nous a envoyé une liste comprenant des noms de producteurs avec qui il était possible de collaborer. Chris Coady, Dave Sitek et Jim Abbiss faisaient partie de nos favoris. On a donc travaillé avec chacun d'eux, et on a préféré le troisième, donc on est repartis avec lui pour cet album. C'est celui qui a le mieux compris ce qu'on voulait faire. Il a su nous pousser vers autre chose aussi. A l'avenir, j'aimerais travailler avec John Cale. Je ne sais pas s'il officie toujours comme producteur, mais l'appel est lancé.*"

Big Brother

L'immense George Orwell a été une inspiration rock avec son roman "1984". L'album de Bowie "Diamond Dogs" était directement inspiré du roman dystopien, et il fut un temps question d'une comédie musicale de Bowie autour de "1984" (la veuve d'Orwell refusa, effrayée par l'idée). En 1977, dans le titre "Standards" de The Jam, Paul Weller fait référence au héros du livre (*"On sait tous ce qui est arrivé à Winston"*). La plus récente adaptation cinématographique date de… 1984. Signée Michael Radford, elle met en vedette John Hurt et Richard Burton, avec une musique signée Eurythmics, dont le hit single "Sex Crimes (1984)".

Difficulté de draguer

Ce véloce "Terrible Human Beings" semble obsédé par les Pixies, ce que notre interlocuteur ne nie pas : "*On est tous de gros fans. J'aime beaucoup la simplicité apparente du style de Joey Santiago, le côté minimaliste. Il n'est pas du tout démonstratif et j'essaie de m'en inspirer.*" Un troisième effort compact, constamment inspiré, qui fournit la base d'un solide répertoire là où The Orwells excelle réellement, c'est-à-dire sur scène. Et dans la moiteur du Point Ephémère, nos gandins prouvent sans trembler face à une foule déchaînée qu'ils figurent parmi les meilleures jeunes pousses actuelles, déployant un son puissant et bien référencé (Pixies, Strokes, Nirvana), que Mario, performer théâtral aux impayables mimiques, se charge d'amener vers une dimension supérieure. De "In My Bed" à "The Righteous One" en passant par "Heavy Head" et une reprise inattendue de "Steady As She Goes" (The Raconteurs), voilà une prestation de haut vol, d'un enthousiasme débordant, à l'image de Mario : "*J'aime bien le studio mais je préfère être sur la route. C'est vraiment génial de passer une heure sur scène, puis de repartir vers l'inconnu. Et même si ce n'est pas forcément évident de draguer quand on passe son temps dans un bus de tournée, j'aime l'intensité de cette vie.*" ★

JONATHAN WITT

Album *"Terrible Human Beings" (Atlantic/ Warner)*

Photo DR

Magnatone de 1967

SURFER BLOOD

Après une tragédie, ce groupe de Floride renaît sur un superbe quatrième album ligne claire.

pop

"C'est notre album de la maturité. J'ai toujours rêvé de dire cette phrase." **John Paul Pitts rigole, l'air candide. La nouvelle bassiste Lindsey Mills renchérit : *"La maturité, c'est ce qui arrive quand on est plus vieux."* Les membres de Surfer Blood ont beau avoir un humour mignon et le visage poupon, ils sont pourtant de vieux briscards. Leur quatrième album, le très bon "Snowdonia" est sorti en début d'année. Avant cela beaucoup de choses se sont passées pour le quartette de West Palm Beach, Floride.**

Terre d'iguanes

La Floride, terre fertile en groupe ? Beaucoup de groupes sudistes viennent du *pénis de l'Amérique*. Allman Brothers Band, Lynyrd Skynyrd ou Molly Hatchet, sont originaires de la très confédérée Jacksonville. Depuis, la moisson est un peu plus aléatoire. Une scène punk et hardcore a fleuri dès la fin des années 70, puis Iron & Wine, The Drums et les excellents Jaccuzzi Boys ont émergé. Sans oublier évidemment le plus illustre fan de ces derniers : Iggy Pop, qui se la coule douce à Miami au milieu de ses congénères iguanes.

Délectable débrouillardise

En mai dernier, on apprenait la mort à 27 ans du guitariste du groupe, Thomas Fekete, des suites d'une forme rare de cancer. *"C'était un de mes meilleurs amis et même plus que cela* explique Pitts. *Nous avons joué des centaines de concerts ensemble, nous avons joué cinq fois à Paris. Il a été une telle influence pour moi, j'essaie de me souvenir de tout ce que j'aimais chez lui et de m'en inspirer."* Le disque, dédié au disparu, n'a pourtant rien de mortuaire. C'est une collection de pop songs lumineuses aux guitares twang et aux mélodies soignées. En fait, Surfer Blood l'avait terminé quand la tragique nouvelle est tombée, avec deux potes d'enfance désormais membre de groupe : Mike McCleary, un guitariste remplaçant Fekete et Lindsey Mills, une nouvelle bassiste qui elle substituait Kevin Williams, parti faire sa vie au Texas. *"Thomas était malade quand nous avons écrit le disque. Quand il est mort, ce fut un choc énorme pour nous tous. Plusieurs fois, nous avons cru que c'était fini, mais il s'en sortait, se battait à chaque fois. Il y a eu des moments quasiment miraculeux. Nous avions enregistré toutes les parties du disque quand c'est arrivé."* Dénouement heureux, si l'on peut dire : dans l'adversité un groupe s'est régénéré. Pitts : *"Tout à fait honnêtement, j'avais épuisé toutes mes réserves créatives avant de commencer ce disque. Tout ce que j'avais écrit était sur les disques précédents. Je me suis mis à écrire en décembre 2015 et me suis vraiment creusé la tête. Peu de temps après, nous sommes partis en tournée, j'ai fait écouter les démos aux autres dans le van, et après la tournée on s'est enfermé quelques jours dans notre local pour poser les arrangements."* Une délectable ambiance de débrouillardise et d'émulation règne alors. Les quatre partent enregistrer dans un studio abordable non loin de chez eux à Miami. *"Afin d'avoir le meilleur son possible,* raconte Mike McCleary *nous avons appelé tous les amis qui avaient de bons amplis, pour leur emprunter.* 'Salut je peux t'emprunter ton Magnatone de 1967 ?' *Un ami nous a carrément donné sa cabine Leslie, qu'il a fallu réparer…"* Le résultat est soigné mais naturel, avec de superbes tapisseries de six-cordes en stéréo, dont John Paul Pitts semble très fier. *"On a énormément travaillé, notamment les guitares et les chœurs. Mais les séances ont été assez rudimentaires. On a enregistré l'album à la manière d'un vieux disque des Stones."* Il enchaîne : *"Pour la première fois, c'est moi qui ai mixé l'album. Le pire qui pouvait se passer, c'est que je me loupe et que j'aie besoin d'aide, mais ça s'est bien passé."* Retour à l'autarcie des débuts pour un groupe qui en 2013 est brièvement passé par la case major, pour son deuxième album "Pythons". *"Warner a dépensé beaucoup plus d'argent que le disque n'en a rapporté. Nous étions dans un studio à Hollywood, avec un producteur anglais* (Gil Norton). *Justin Timberlake était dans le studio d'à côté, Frank Ocean encore dans un autre. C'était marrant, mais ce n'était pas nous. Mes disques préférés ont souvent été enregistrés à l'arrache. Le premier Pavement par exemple n'est pas spécialement lisse."* Sans cracher dans la soupe Surfer Blood dit préférer son statut actuel : *"Depuis cette expérience, on met un point d'honneur à tout faire nous-mêmes. Le plat n'est pas forcément meilleur quand il y a trop de cuisiniers."*

Ville anonyme

La bassiste prend la parole : *"Le fait de vivre tout au bout de la Floride fait qu'on a toujours appris à se débrouiller nous-mêmes. Les groupes ne viennent pas souvent jouer, même à Miami."* Et c'est donc dans une ville anonyme coincée entre les Everglades et la mer turquoise, que Surfer Blood mène sa barque, avec une musique qui évoque davantage la mélancolie de la pop indie anglaise des années 80 qu'une carte postale avec cocotiers. *"C'est normal, je suis fan des Smiths"* confesse Pitts, qui avoue aussi un penchant pour Built To Spill, Modest Mouse, Dinosaur Jr. et les Pixies. Pour paraphraser Enrico : ces gens de Floride ont dans leur cœur le gris qui manque à leur décor. ★

BASILE FARKAS

Album *"Snowdonia" (Joyful Noise/ Differ-Ant)*

Photo DR

"On me dit qu'ils passaient "Antisocial" dans les manifs contre la loi El Khomri"

RECUEILLI PAR BASILE FARKAS & VINCENT TANNIERES
PHOTOS MURIEL DELEPONT

Avant les élections, les deux derniers rockers un peu politisés de ce pays confrontent leurs points de vue.

BERNIE BONVOISIN

Existe-t-il encore en France des artistes contestataires ou simplement concernés ? Le rock aurait-il laissé au rap son rôle de commentateur sociétal ? En ce printemps électoral orageux, plutôt que de répondre à ces lourdes problématiques, Rock&Folk a préféré lui aussi céder à l'appel du débat d'idées avec deux chanteurs engagés comme on n'en fait plus. A gauche, Didier Wampas, punk ouvrier et rigolard. A gauche également, Bernie Bonvoisin, la voix de Trust (qui vient de se réunir) qui est aussi réalisateur de films et d'un documentaire récent sur les enfants syriens pour "Envoyé Spécial".

ROCK&FOLK : Didier a dit un jour *"quand on vient de banlieue, c'est impossible de ne pas aimer Trust, même quand on est punk."*

Didier Wampas : C'est comme Renaud. Ce sont des trucs que tu étais obligé d'aimer au début des années 80. Même si tu étais punk. Il y avait tellement peu de trucs français qui étaient bien que pour moi c'était une évidence.

Bernie Bonvoisin : On était punk.

Didier Wampas : Oui, dans la démarche. Mais dans la musique ou le look, pas vraiment.

Bernie Bonvoisin : Dans la musique aussi.

Didier Wampas : Quand tu es en 1979, que tu vois Trust, tu ne te dis pas de prime abord *ce sont des punks*. Même si les paroles l'étaient évidemment.

Bernie Bonvoisin : En 1977, on l'était. On n'est pas metal ou hard rock. Il y a toujours eu l'absolue nécessité chez les gens de mettre les choses dans des cases. Au départ j'avais les cheveux très courts et peroxydés et jouais avec des gens qui avaient des cheveux longs, donc on disait que c'était du hard punk. Bon. On a toujours joué du blues. Ce que j'écoute le plus en metal, c'est Led Zep et ce n'est pas du metal.

Didier Wampas : Vous êtes arrivés, c'était proche d'AC/DC. Pour nous qui étions punk, c'était du hard rock. C'est les cases qu'on se mettait à l'époque.

“On est coincé entre Poutine et Trump, ce n’est pas le moment de se renfermer sur nous”

ET DIDIER WAMPAS

R&F : Quelque chose que Trust avait et pas la concurrence, c’est la conscience politique.

Bernie Bonvoisin : Ce n’est pas de la conscience politique, c’est simplement vivre dans un monde, être touché par des choses et avoir envie d’en parler. C’est peut-être politique mais ce n’est pas politicien.

R&F : Certaines paroles sont encore d’une actualité brulante. “Monsieur Comédie”, “Police Milice”…

Bernie Bonvoisin : Trust continue aujourd’hui de fonctionner justement à cause de ça. C’est un triste constat. On me dit qu’ils passaient “Antisocial” dans les manifs contre la loi El Khomri...

R&F : Vous Didier, vos chansons sont parfois politiques, mais sous un angle plus moqueur, fanfaron.

Didier Wampas : J’avais des parents communistes, j’ai baigné là-dedans. Quand j’ai fait du rock’n’roll je n’avais pas envie de faire de politique au premier degré. Le rock’n’roll m’a donné une vision de la vie très poétique. On peut faire autre chose que parler de politique. On peut changer la vision des gens sans obligatoirement leur mettre le nez dans la merde — je ne dis pas que c’est ce que tu fais Bernie. Pour moi les chansons engagées ne marchent que si elles sont poétiques. “Les Anarchistes” de Ferré ça fonctionne parce que c’est de la poésie pure.

R&F : Vous venez tous deux du milieu ouvrier. Il y a encore des gens qui représentent sincèrement les ouvriers dans l’offre politique actuelle ?

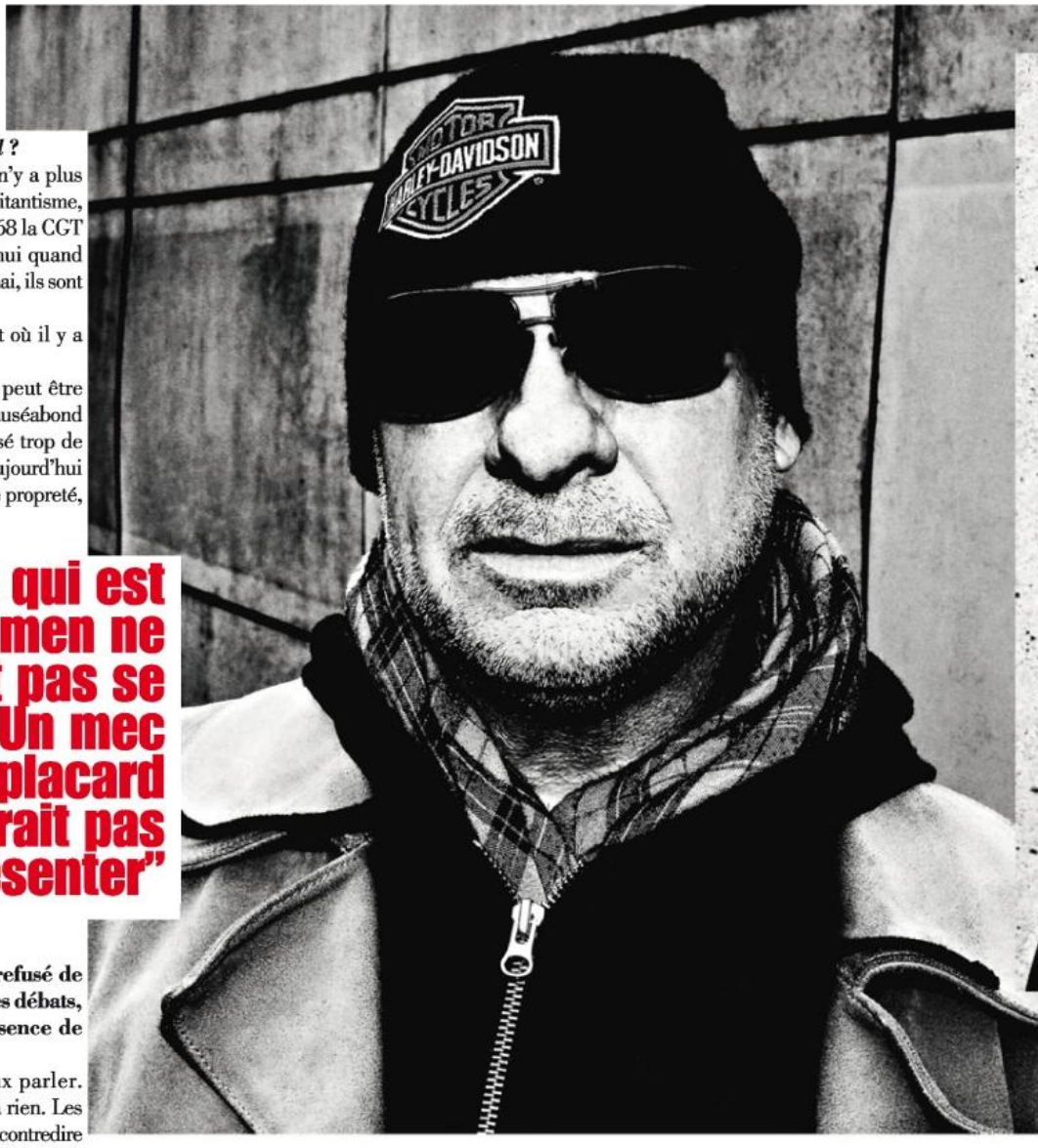
Didier Wampas : Non parce qu’aucun n’a travaillé en usine. Aucun ne sait ce que c’est de faire les trois-huit. Même Mélenchon. Il parle bien, raconte plein de trucs, mais il ne sait pas ce que c’est. Mélenchon me rappelle Marchais, il prend son héritage d’ailleurs.

R&F : L’extrême droite essaie d’attraper le vote ouvrier.

Didier Wampas : Quand je vois Marine Le Pen, je ne comprends pas que les mecs se fassent avoir. Je ne comprends pas cette peur. Quand je suis rentré à la RATP il y a 35 ans, il n’y avait que des blancs, des petits Français avec parmi eux plein d’électeurs FN. Et puis petit à petit ça a évolué. Il y a eu des rebeus, ça a changé. Et quand je suis parti à la retraite, plus personne n’achetait de porc. On faisait des repas ensemble. On se connaissait.

R&F : C’est toujours l’histoire de la fameuse *peur de l’autre*.

Didier Wampas: Evidemment. J’habitais Pantin, il n’y avait que des Immigrés. Le vote FN était inexistant. Les gens vivaient ensemble.



R&F : C'est quoi être *antisocial* ?
Bernie Bonvoisin *(ronchon)* **:** Il n'y a plus d'implication. Il n'y à pas plus de militantisme, il n'y a plus de syndicalisme. En 1968 la CGT avait 500 000 adhérents. Aujourd'hui quand ils sont 5000 dans la rue le premier mai, ils sont au taquet.
Didier Wampas : Le seul endroit où il y a du militantisme c'est au FN
Bernie Bonvoisin : Tout ce qui peut être fait pour mettre en exergue le côté nauséabond de ce parti doit être fait. On a laissé trop de place à cette femme. Elle en est là aujourd'hui parce qu'on lui a offert une nouvelle propreté, une vitrine.

"Un mec qui est mis en examen ne devrait pas se présenter. Un mec qui a fait du placard ne devrait pas se présenter"

R&F : Chirac avait carrément refusé de débattre avec le père. Là, dans les débats, tout le monde a accepté la présence de la fille.
Didier Wampas : Il vaut mieux parler. Interdire le Front National ne sert à rien. Les idées sont toujours là. Il faut débattre, contredire le programme, le démonter point par point.
Bernie Bonvoisin : Il faut mettre le Front National face à ses contradictions, ses lacunes, ses manquements.

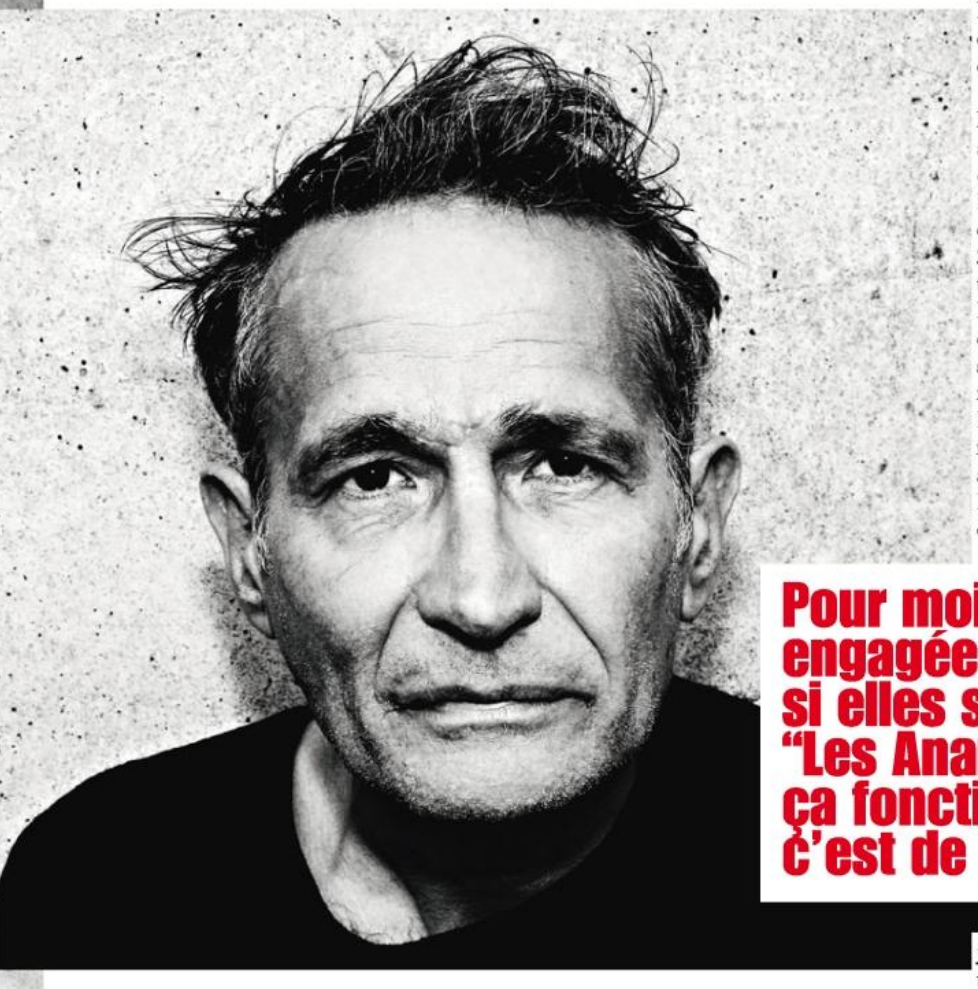
R&F : On a l'impression que les autres partis politiques ont d'ailleurs renoncé sur ce point.
Bernie Bonvoisin : La notion de *politique* ne veut plus rien dire aujourd'hui. De plus en plus, les gens qui dirigent des états vont le diriger comme une entreprise. L'implication, le militantisme ont disparu. Le dernier homme politique de ce pays, c'est Chirac. Voilà.

R&F : Didier souhaitait qu'il aille en prison.
Bernie Bonvoisin : Mitterrand a eu cette phrase : *"Derrière moi il n'y aura que des comptables"*. On y est.
Didier Wampas : Si encore c'étaient de bons comptables...

R&F : L'*ennemi public numéro 1* c'est quoi ? La mondialisation ? L'argent ? Le repli sur soi ?
Bernie Bonvoisin : C'est le repli sur soi-même.
Didier Wampas : Il faut une meilleure mondialisation, plus d'Europe.
Bernie Bonvoisin : Aujourd'hui il y a une mondialisation de tout. Tout circule. Vouloir revenir à une monnaie d'il y a vingt ans est très étrange. On cherche à revenir aux Trente Glorieuses, mais elles sont révolues.
Didier Wampas : Il faut une Europe démocratique. Elue par les gens. On est coincé entre Poutine et Trump, ce n'est pas le moment de se renfermer sur nous. Il faut défendre une certaine vision de l'Europe, de la démocratie, des droits de l'homme.
Bernie Bonvoisin : L'Europe fonctionne hyper bien pour la finance. Pas pour le social, la protection et la fiscalité, où il n'y a pas de régulation. Les mecs s'entendent uniquement sur l'oseille.
Didier Wampas : L'argent continuera à circuler, même si on ferme nos frontières.

R&F : Il y a un argument massif concernant le favori des sondages : *Macron est jeune*.
Bernie Bonvoisin : C'est un argument. Mais on récolte ce qu'on mérite. On est un peuple de médiocres, donc on a des gouvernants médiocres, une culture médiocre, des débats médiocres. C'est raccord tout ça.
Didier Wampas : On n'est pas si médiocres, arrête.
Bernie Bonvoisin : Je pense qu'on paye les prises de position qu'on a eues.
Didier Wampas : Je ne crois pas que la société revienne en arrière, quand j'étais petit, la banlieue était grise, triste, il n'y avait rien. Et depuis que le rap existe, il y a une vraie culture, il y a de la couleur, il y a de la vie, il y a quelque chose, c'est vivant. Les endroits où il y a des mélanges ça se passe bien.

R&F : Et les initiatives citoyennes comme Podemos, Nuit Debout, Occupy Wall Street ?
Bernie Bonvoisin : Ces initiatives-là sont nécessaires, après le problème c'est que tout s'inscrit dans une vision à court terme. La grande



Pour moi les chansons engagées ne marchent que si elles sont poétiques. "Les Anarchistes" de Ferré ça fonctionne parce que c'est de la poésie pure"

spécificité des révolutions arabes c'est qu'elles se sont faites par les réseaux sociaux. Résultat, il y a eu ensuite 128 candidats aux élections en Tunisie, ça ne pouvait pas fonctionner.
Didier Wampas : La Révolution française, ça a été n'importe quoi aussi très longtemps. On a eu la Terreur, on a eu Napoléon. Après il faut 10, 20, 50 ans pour que la démocratie s'installe.

R&F : La campagne est occultée par les affaires de corruption et de clientélisme.
Bernie Bonvoisin : Ce qui est terrible dans cette histoire c'est qu'on a eu pendant deux ans un mec qui surfait sur sa probité, qui avait des ailes dans le dos et marchait sur l'eau. On s'est aperçu en fait qu'il était un gros tapin qui venait nous montrer son cul. Que cet homme ait des costumes et de l'argent, c'est un basique. Mais faire une campagne comme il l'a fait depuis deux ans sur le fait d'être irréprochable... Finalement, c'est un chouineur comme les autres.
Didier Wampas : C'est super bien que les affaires sortent. Petit à petit. Il y aura des lois pour changer ça.
Bernie Bonvoisin : Un mec qui est mis en examen ne devrait pas se présenter. Un mec qui a fait du placard ne devrait pas se présenter.
Didier Wampas : Qu'est-ce qu'il va faire s'il arrête ? Il va se flinguer sinon.

Bernie Bonvoisin : Le mec est capable de tout. Il a osé évoquer un suicide de sa femme. C'est une sale personne François Fillon. Le mec aime l'oseille, il a été découvert.

Il y aura des émeutes

R&F : Vous allez voter au premier tour ?
Bernie Bonvoisin : Oui.
Didier Wampas : Oui, je ne sais pas encore pour qui.

R&F : Les partis de gauche essaient d'avoir votre nom, votre soutien. C'est quelque chose que vous refusez ?
Bernie Bonvoisin : Moi je l'ai fait. D'un point de vue personnel *(pour Ségolène Royal en 2007)*.
Didier Wampas : Ça bien sûr. Par contre c'est toujours bizarre de dire à quelqu'un pour qui il faut voter parce que c'est quelqu'un qui aime ta musique... On peut aimer la musique de Wagner et ne pas être antisémite.

R&F : Quel second tour vous attendez ? On risque pour la première fois d'avoir les deux partis de gouvernement qui ne se qualifient pas.
Didier Wampas : Tant mieux quelque part. C'est ce que veut tout le monde. Au moins ce sera nouveau, on va aller dans l'aventure. On ne sait pas laquelle mais bon.

R&F : Si Marine Le Pen passe ?
Didier Wampas : Il y aura des émeutes dans les quartiers. Mais il y aura surtout des contre-pouvoirs.

R&F : Quel rôle jouent les médias ? Il y a parfois des débats insensés, amplifiés, comme le burkini.
Bernie Bonvoisin : C'est encore révélateur de la médiocrité de ce peuple. On a eu ce débat 24 heures sur 24 dans tous les journaux, sur toutes les chaines d'info…
Didier Wampas : Les médias sont médiocres ça, oui. Une semaine après Charlie Hebdo, ils se remettaient à écrire des conneries et à ne rien comprendre.
Bernie Bonvoisin : Les gens aussi, sont forcément responsables. On laisse faire ça, on accepte ça.
Didier Wampas : On n'est pas plus médiocres qu'il y a 40 ans. On était médiocres aussi quand j'étais môme. Quand j'étais à l'école, je vivais dans un monde où les gens écoutaient les Bee Gees.
Bernie Bonvoisin : Ça a commencé à vriller après Chirac.
Didier Wampas : Chirac n'a rien fait ! Il a eu des affaires en pagailles. Il n'a pas assumé d'être un président élu avec 80% des voix. La moindre des choses était de faire un gouvernement d'union nationale. Il n'a pris que des ministres de droite.
Bernie Bonvoisin : Chirac, c'est le seul à ne pas avoir été en Irak et ça c'est du courage politique.

R&F : Est-ce que les médias ne choisissent pas en France leur favori, par collusion d'intérêts, par réseau ?
Didier Wampas : Tout le monde fait ça, vous vous mettez en couverture de Rock&Folk ceux qui vont faire vendre Rock&Folk, non ?

R&F : On est aussi très doués pour mettre ceux qui ne font pas vendre…
Didier Wampas : Si vous ne mettez pas les Rolling Stones et Led Zeppelin mais un petit groupe vous allez vendre moins. Tout le monde le fait, on fait tous ça.

R&F : Merci messieurs.
Didier Wampas : Bernie n'a pas trop perdu son sang froid, c'est bien. ★

Les Wampas, album "Evangelisti" (Verycords)
Trust en tournée dans toute la France

Photo DR

"Je l'ai traité de connard sur Twitter"

SLEAFORD MODS

Etre *moderniste* en 2017 est-il encore possible ? Le brillant et gouailleur duo de Nottingham apporte un début de réponse.

RECUEILLI PAR THOMAS E FLORIN

Iggy les adule. Et pour cause : Jason Williamson et Andrew Fearn font, à notre époque, ce que les Stooges faisaient durant la leur : lui tendre le majeur. Les deux quasi quinquagénaires de Nottingham savent qu'il ne fait pas bon être du côté du shérif dans leur ville. Alors, ils bataillent à coup de *punk-hop* et portent la voix des frustrations du peuple jusqu'en haut des charts anglais. Seulement, résumer Sleaford Mods à un meeting politique serait en oublier l'essentiel : ces deux mods à l'accent lourd nous posent la question de ce qu'est le rock aujourd'hui. Dépassé ? Sans avenir ? Sur scène, le duo des Midlands propose en tout cas une alternative intéressante à la norme du guitare/ basse/ batterie : Fearn balance les instrumentaux sur son ordinateur portable tout en éclusant des pintes avec flegme, pendant que Williamson, le *performer* le plus impressionnant de la décennie, fait le boulot derrière le micro. Etat des lieux avec ce dernier.

C'est de la merde

Rock&Folk : Votre première scène ?

Jason Williamson : J'ai commencé à monter sur scène vers 1994/95, je jouais de la guitare. Une comme ça (*il pointe une Epiphone Casino au fond de la pièce)* mais c'était une copie japonaise des années 80. Une bonne guitare. Je faisais ce truc à la Paul Weller, Oasis. J'ai commencé dans cette veine héritée des Small Faces. Mais, trop de monde faisait ce genre de trucs. Et je détestais l'idée de faire la même chose que tout le monde. Depuis le début, ce truc ne me ressemblait pas. J'ai commencé à m'intéresser à des groupes plus électroniques et au hip hop. Puis à cette drôle de lounge musique que tout le monde faisait à l'époque. Ce n'est pas tant que j'aimais ça mais je trouvais que ça proposait une nouvelle manière de travailler.

R&F : Avant de commencer Sleaford Mods, vous avez eu besoin de vous débarrasser de tous vos fantasmes rock'n'roll : être dans un groupe, signer, devenir connu…

Jason Williamson : Le résultat de toutes ces années à faire les mauvaises choses, les mauvais choix, ça a été pour moi de revenir au point de départ : moi seul sur scène avec un *backing track*. Voilà ce qui m'a permis de comprendre le genre de musique que je devais faire. Ça (*il montre son disque)* ça marche mieux que ça (*il pointe la guitare*). Et ce travers concerne tellement de gens. Ce n'est pas fini pour la guitare

"En désaccord avec énormément de chose"

ni pour la formation classique en groupe, mais aujourd'hui les gens ont besoin d'utiliser leur imagination. Moi, je suis arrivé à un point où, mon groupe, c'est moi seul avec une bande et un micro.

R&F : Vous dites qu'aujourd'hui, les groupes de rock sont presque tous *du folklore*. Ils reproduisent une attitude du passé, ils posent.
Jason Williamson : Je dis ça car j'ai fait la même chose. Si tu as 21 ans aujourd'hui et que tu découvres les Rolling Stones, ils doivent représenter pour toi autant que ce qu'ils ont représenté pour moi. Mais ce que tu dois comprendre, c'est que tu es déjà la troisième génération à ressentir ça. Certaines personnes font toujours des trucs intéressants avec cette musique : The Brian Jonestown Massacre par exemple, Anton Newcombe fait de bonnes choses. Little Barrie en Angleterre, Ty Segall, les Oh Sees font des choses excitantes avec cette musique. Mais généralement, les groupes sont des copiers-collers, particulièrement en Angleterre. C'est de la merde. Et le truc *cool lads* à la Oasis, c'est également de la merde. Ce n'est plus puissant, ça ne dit plus rien. Or, il faut dire quelque chose. Pas forcément avoir un propos politique, mais il faut que ça marque les gens, c'est dans ce cas que les gens viendront à toi. Tu peux toujours te démerder autrement : le marketing aide. Beaucoup de groupes navrants jouent dans de gros festivals, mais sont putain de mauvais. Ils ne sont qu'un truc *marketé*. Ça ne durera pas très longtemps pour eux et tout le monde les oubliera. L'idée c'est : faire quelque chose d'intègre dont les gens se souviendront. Faire quelque chose qui t'inspire autant que ces anciens groupes t'ont inspiré.

Frustration générale

R&F : Un sentiment semble dominer votre musique : c'est la colère.
Jason Williamson : Oui, la musique permet d'exprimer sa colère mais il y a plusieurs types de colères. Tout dépend de ce qui te frustre dans la vie. La scène reste le meilleur endroit, car on ne peut pas exprimer sa colère dans la vie quotidienne. Tout ça m'est arrivé un peu par hasard, tu sais ? La musique est devenu le véhicule de ma colère. Je suis en désaccord avec énormément de choses : la politique, des gens que je connais, ce que les gens me disent, c'est une frustration générale, une désillusion qui arrive quand tu ne comprends plus rien à ce qui se passe. Tu vois ce que je veux dire ? C'est sans fin.

R&F : Est-ce que votre point de vue a changé depuis que le succès du groupe vous a permis de quitter votre ancien job ?
Jason Williamson : Non, pas vraiment. Je ne sais pas en fait. Je ne travaille plus. Donc voilà ce qui a changé. Je suis très cynique la plupart du temps. Si je ne suis plus cynique au travail, je suis cynique dans mon groupe, ou cynique en tournée. Tu peux retrouver une ambiance de bureau dans un backstage de festival. Ce n'est pas si différent. Ce que personne ne dit au public c'est qu'être musicien professionnel est toujours un putain de job. Donc tu as tous ces gens dans les magazines qui font *"Ce n'est pas la vraie vie"*. *Fuck them*. Tu es épuisé, tu t'emmerdes, pareil qu'au bureau. Tu t'emmerdes même plus qu'au boulot. Au moins, quand tu bosses tu finis par rentrer chez toi le soir. Alors qu'avec un groupe, la routine ne s'arrête jamais. Je suis probablement plus heureux aujourd'hui. Je ne bois plus, je ne prends plus de drogue, les choses sont plus simples. Je peux davantage me concentrer sur les choses, j'ai davantage confiance en moi. Par exemple, sur ce nouveau disque, j'ai commencé à travailler sur des mélodies avant de travailler sur les paroles. Je dois donc faire rentrer les paroles

Plan Bez

Sur scène, Andrew Fearn boit une bière en agitant la tête, point à la ligne. Une présence symbolique qui a des précédents, ainsi Bez des Happy Mondays : danseur et promo vivante de l'ecstasy, Bez était crédité sur les disques en tant que… Bez. Une mascotte, en somme, comme Paul Rutherford, le moustachu de Frankie Goes To Hollywood, crédité *"Vocals and 'I came to dance'"* sur l'album "Welcome To The Pleasuredome". Dans la catégorie figuration, on peut inclure Sid Vicious (qui ne joua de la basse que sur un titre de l'unique album des Pistols). Et tous les DJs à clé USB, bien sûr.

Jason Williamson et Andrew Fearn

Photo Roger Sargent-DR

sur les mélodies des chansons qu'Andrew me donne. Ça m'a forcé à écrire d'une nouvelle manière. J'avais commencé ça sur "Key Markets", mais sur celui-ci, j'ai procédé de cette manière pour toutes les chansons.

La vérité de l'existence

R&F : Il y a le mot *mods* dans votre nom car vous êtes moderniste : vous essayez d'amener la musique autre part, ne pas la laisser stagner. Souvent, ça consiste à se débarrasser de quelque chose. Dans le cas de Sleaford Mods, on a l'impression que vous avez commencé par vous débarrasser de l'idée même de groupe.

Jason Williamson : Oui, c'était notre état d'esprit quand on a commencé. Je me suis rendu compte que nous pouvions faire ça. C'est important de ne pas copier. Il y a énormément de choses que j'aime dans la culture mod. Je m'habille comme un mod d'une certaine manière. Mais je peux le faire car la musique que je fais paie son dû à la philosophie mod. Cela peut sembler prétentieux. Quelque part, on peut voir les mod comme un phénomène consumériste. Tout tourne autour des fringues, des coupes de cheveux, tous ces trucs sont enfermés dans le capitalisme… Mais il ne peut y avoir de sens à tout ce qu'on fait. On ne peut pas penser uniquement à la vérité de l'existence, ça n'a pas de sens. Il y a beaucoup de vérité dans ce qu'on fait, en parlant de ce qui se passe dans la rue, la politique, la musique. Ma conscience est claire. Dans ce sens, je dirai que nous sommes modernistes.

R&F : Est-ce que vous demandez parfois à Andrew de faire un genre de chanson ? Par exemple sur "TCR", sur votre précédent EP, il y a une guitare.

Jason Williamson : Sur celle-ci, c'était moi à la guitare. J'ai attrapé une guitare alors qu'on travaillait dans un studio à Bristol : c'était un vrai studio avec une pièce pour enregistrer live. Il y avait une batterie, Andrew en joue, je joue un peu de guitare… J'avais cette idée de chanson que j'ai commencé à jouer. Andrew a dit : *"Pourquoi tu ne la jouerais pas comme ça ?"* Alors j'ai commencé à la jouer *comme ça* et il a joué de la batterie. On a fait une boucle à partir de ça. Je me suis dit qu'il y avait là un potentiel, d'utiliser nos enregistrements live pour en faire des boucles. Mais Andrew n'est pas d'accord. Ce n'est pas qu'il n'aime pas l'approche mais il n'aime pas les studios. Donc nous n'avons jamais ressayé. Mais nous devrions.

R&F : Une dernière question : en septembre dernier, vous avez été banni du Parti travailliste. Pourquoi ?

Jason Williamson : J'avais lu un article dans le Guardian sur Dan Jarvis, un parlementaire, où il disait *"nous devrions faire ci, faire ça"*. C'était tellement prétentieux… je l'ai traité de connard sur Twitter, et ils ont suspendu mon adhésion. Ils ont dit que le parti s'occupait de ses membres *abusifs* ? A cette période, le *Labour* a radié énormément de gens qui sortaient du bois et supportaient Jeremy Corbyn dans l'élection pour le poste de secrétaire général du parti. Donc je n'ai pas pu voter pour Corbyn, et énormément de gens n'ont pas pu, des milliers de gens. Quelques membres du Parti ont essayé de contrôler les votes. Putain !

R&F : Mais il a gagné non ?

Jason Williamson : Oui, il a gagné. Mais il n'a pas été bon. Il n'a pas été bon du tout. Je suis plutôt déçu. Ils sont tous pareils, nous le savions… J'avais besoin d'essayer de soutenir la gauche car le système d'allocation en Angleterre est vraiment injuste pour les gens. Je me disais que les choses pouvaient changer. Ça ne se passera pas comme ça apparemment. Donc, je me suis cassé et leur ai dit d'aller se faire foutre. Ils m'appellent toujours, pour voir si je veux revenir. *Fuck off.* ★

Album *"English Tapas" (Rough Trade/ Beggars)*

JUAN F THOMPSON

LE JOUR OU JE ME SUIS FAIT BRAQUER (L'INTERVIEW PAR PHILIPPE MANŒUVRE)

Le fils de Hunter narre dans un livre quelques souvenirs liés à son illustre père. Fallait-il pour autant tenter une interview gonzo ?

RECUEILLI PAR AGNES LEGLISE

Chaque journaliste qui va parler du livre va

Je la fais courte, le jour où on a appris la sortie d'un livre écrit par le fils, qu'il soit béni, de Hunter S. Thompson, que son nom soit sanctifié et la venue simultanée à Paris dudit auteur, un frisson d'excitation a traversé notre rédaction pourtant composée à mesures égales de vieux de la vieille ultra blasés et de jeunes talents au post-moderne sang-froid. Les vieux de la vieille parce qu'ils aiment toujours se remémorer les hauts faits de leur folle jeunesse et les jeunes parce que ces petits cons n'adorent bien sûr rien tant que se torturer à loisir avec la mélancolique et infinie addition de tout ce qu'ils ont raté. Pour ceux qui vivraient dans un trou, rappelons que Hunter Thompson fut un flamboyant, magnifique, irremplaçable écrivain et journaliste, rock star absolue mais pas musicien, pionnier d'un genre à part entière d'écriture incisive et rigolarde, extrême et immergée, le fameux gonzo journalisme dont il est l'inventeur et à jamais le plus beau fleuron. Donc la seule incarnation terrestre de l'ADN sacré de l'ultime king of cool, du Steve McQueen de la contre-culture, du héros de l'anti-establishment allait fouler le sol national et personne n'était indifférent : l'œil des rédac chefs étincelaient de plaisir anticipé en imaginant des pages splendidement remplies d'images rendues mythiques par la seule présence du Maître, tandis que les journalistes frémissaient d'émotion à l'idée de quasiment toucher une légende de nos siècles.

Photos Courtesy Of Hunter S. Thompson Archive DR

en fait ne parler que du père

Le truc quand même pas banal d'être le fils d'une légende, c'est que chaque personne a une idée, un souvenir, un sentiment sur lui, chaque personne a cru percevoir une part de sa vérité, partager avec lui des sentiments très intimes et quand, dans le cas précis de Juan Thompson qui a écrit un livre sur son père, non seulement toute une génération s'est retrouvée sous sa plume mais son style unique a tellement profondément changé l'écriture de ses contemporains que ses traces sont encore vivaces. Chaque mec, chaque journaliste qui va parler du livre va en fait ne parler que du père et de ce qu'il représentait pour lui. Bref, son père est un monument, un emblème, il lui a d'ailleurs fallu presque une vie entière pour (re)penser à écrire et à écrire sur lui et plus de dix ans après sa mort pour se lancer dans l'entreprise personnellement immense, d'enfin parler publiquement de lui, d'eux deux, d'eux trois même, quand sa mère était le ciment très peu conventionnel d'une famille plus qu'atypique, dont il observait, de son petit point de vue de plus en plus clair, le chaos dans lequel son père lui, s'épanouissait.

Le truc que Juan Thompson n'avait peut-être pas imaginé, c'est le nombre de fanatiques qu'il allait rencontrer durant la tournée de promotion de son livre et oui, si on vous le demande, vous pouvez absolument classer Philippe Manœuvre dans le lot. On le savait, il a été le premier à autrefois publier les livres de Hunter Thompson en France, l'a adulé, célébré, s'en est ouvertement inspiré mais c'est quand il lâcha un *"ah mais Juan, je le connais, son père me l'avait envoyé en stage"* que oui, on accepta avec enthousiasme de s'y mettre à plusieurs pour cet interview devenue instantanément plus intime et donc encore plus exceptionnelle. Naïfs que nous sommes, on y a cru. C'est donc avec des tonnes de questions auxquelles cet homme charmant aurait assurément pris soin de répondre avec la mesure et l'honnêteté qui le caractérise si on avait eu le loisir de les poser, que nous avons pris place autour d'une table avec le fils du grand Homme qui a vu l'ours — de tant de magazines prestigieux — auteur donc d'un livre "Fils De Gonzo" où il raconte avec la partialité et la tendresse d'un fils comment survivre à un père tout autant charismatique qu'il est insupportable. Mais c'était sans compter avec la sorcellerie gonzo, l'inépuisable faconde et l'éternel enthousiasme de notre Philippe Ray Ban car très vite, disons-le, l'intervieweur devint l'interviewé — enfin lui donc, parce que moi, j'ai placé deux mots max. Si le très cool Juan a écrit un livre sur son père, c'est bien que le sujet le passionne tout autant que ses fans les plus hardcore et d'autant plus, bien sûr, quand les anecdotes de PM le concernent directement car si Juan T n'a plus que quelques vagues souvenirs de son séjour parisien, des night clubs et des bureaux où l'emmena PM, lui est intarissable. Il se souvient de tout, des conversations avec Juan inquiet pour son père très alcoolique qui faisait exploser des bateaux *(sic)* pour se distraire, des lettres que lui écrivit alors Hunter T qui voulait que son fils de 17 ans fasse un petit tour européen et en profite pour *"remuer des palettes"* dans les locaux des Humanoïdes Associés, alors dirigés par Dionnet et PM qui y avait donc publié les livres de HT qu'il avait, pour certains, lui-même traduit *"mais heureusement à l'époque on prenait de la cocaïne alors ça m'a aidé"*. Ça s'appelle donc de l'amour fou et le truc cool à regarder c'est que cette passion et cette évocation de souvenirs communs a vite effacé les codes classiques de l'interview et que du coup, les vieux — presque — camarades se sont mis à bavarder joyeusement en échangeant les anecdotes et les éclats de rire. Hélas la très jolie copine — d'après PM, Juan est resté discret comme un vrai gentleman — qui l'accompagnait et surtout les lettres de Hunter Thompson reçues par PM ont depuis disparu mais tout espoir n'est pas perdu, Juan a promis de les chercher et leurs doubles sont peut-être dans les méticuleuses et exhaustives archives rachetées et mises à l'abri par Johnny Depp, archives précieusement conservées mais où, nous dit Juan *"il y a des fragments de choses, mais rien de complet"* et il nous confirme ainsi que nous ne verrons hélas pas de publications posthumes car son *"sentiment c'est que si il ne l'a pas publié quand il était vivant, c'est qu'il avait une bonne raison"*.

Roi des haters

De là, c'est parti en vrille, on s'est tous demandé ce qui serait arrivé si Hunter Thompson avait survécu à cette déprimante dégradation générale sans espoir qui l'a poussé au suicide, s'il avait arrêté de boire : *"Il a été clair, il ne l'a jamais envisagé… il avait besoin de boire… il buvait simplement toute la journée"* Si il avait été plus heureux ? *"Il était malheureux, certes mais il était toujours malheureux"*, tous ces *si* que les proches et les admirateurs échafaudent quand il est trop tard. On était plus ou moins d'accord qu'il aurait fait aujourd'hui des étincelles, roi de Twitter aux millions de followers, *father of all haters* qui y aurait trouvé de quoi occuper sa langue et son humour cinglant. On a parlé du prix Nobel, de celui de Dylan son ami qu'il admirait tant et de celui qu'il aurait voulu avoir. On a imaginé sa colère et sa déception à l'élection de Trump et les tirades passionnées qu'il aurait pu écrire. On a même carrément rêvé debout assis : et si il y avait eu une télé-réalité sur lui, comme sur les Osbourne, ce passionné de politique aurait peut-être pu finir Président des Etats-Unis non ? On a quand même bien ri et on a tellement oublié qu'on était là en service commandé que même Hunter T nous aurait engueulé pour notre manque de professionnalisme. Le plus beau c'est qu'on a rien bu hein, c'était de la passion pure, de l'amour et le sort puissant qui lie entre eux les amateurs éclairés d'un inoubliable écrivain, *"trop bizarre pour vivre, trop rare pour mourir"*. ★

Livre *"Fils de Gonzo"* (Editions Globe)

ANECDOTE 1% AUTHENTIQUE

Les démêlés de Hunter Thompson avec les Hell's Angels sont bien connus : il a passé un an en leur compagnie, a écrit sur eux un livre — mythique — qui les a fort mécontentés, et en a tiré une raclée mémorable mais qui savait que PM, son premier éditeur, inspiré par la pochette de l'album "Cheap Thrills" de Janis Joplin où figurait un fort chic *"approved by the Hell's Angels Frisco"* imagina le même sceau adapté à la France pour la couverture de la version française du livre et publia tranquillou sa petite version. Jusqu'au jour où un appel affolé du journal le fit rappliquer à son bureau envahi par une délégation convaincante d'une vingtaine de représentants du chapitre français des Hell's Angels qui l'incita vivement à se rendre le soir même dans leurs locaux à Crimée pour assister à son procès. Ouais, son PROCÈS. *"Je devais aller voir ma mère mais ils ont insisté alors j'y suis allé, apparemment c'était important que j'y sois allé sinon ça n'aurait pas été la même ambiance. On s'est expliqué et on a dû attendre deux heures devant leur cave et quand ils sont sortis, ils nous ont dit* 'on est des one per center' (allusion au fait célèbre aux USA que les Hell's Angels font partie des 1% de motards délinquants), alors on veut un pour cent du livre et on veut une avance' *alors on a dit* 'd'accord mais peut-être vous pouvez nous aider avec la promo' *et ils ont dit OK et ils ont fait la promo avec les journalistes, dingue ! Ce un pour cent c'était ma part d'éditeur et ils la touchent peut-être encore !"* Commentaire de Juan : *"HT aurait adoré, quelle histoire !"*

"J'ai revisité"

PASCAL COMELADE

Tandis que ses travaux sonores sont compilés, le Catalan approfondit ici sa pensée sur le riff, la musique répétitive, la muzak et les fêtes foraines.

RECUEILLI PAR ALEXANDRE BRETON

Le vieux rock'n'roll est devenu une baraque de foire. A moins que, dès l'origine, il le fut déjà avec ses fards, ses langues sauvages, ses corps transfigurés — ses monstres. Le rock n'aurait-il jamais été qu'un genre musical ? Certainement pas. Le rock est, au mieux, un concept mobile, ouvert, hybride. Quoi de commun entre Ricky Nelson et Faust ? Entre Nick Cave et Mark Knopfler ? Va savoir. Pascal Comelade, ce fils de psychiatre né à Montpellier l'année de la mort de James Dean et de la sortie de "Mystery Train" (Sun Records n° 223), est de ces passionnants compositeurs passe-muraille, in(c)lassable brouilleur des innombrables cartes du rock. Son œuvre, rassemblée aujourd'hui en un coffret de 6 CD et une compilation simple, relève de cette indécidabilité. Elle s'y est même délibérément installée, faisant bande à part dès ses premiers balbutiements électroniques. La monstruosité du rock s'y trouve soigneusement mise à nue. Comelade emporte tous les codes du rock (l'énergie, l'intensité), son lexique, ses traits (le riff, la répétition) vers un ailleurs, fait de réminiscences sonores hétéroclites. Toujours avec élégance et humour. Il déplace, désosse, réassemble, chimérise, et tout cela donne des cabarets de poche avec pianos-jouets et arrosoirs étranglés, des fragments entêtants de fanfares finissantes, des musette-psychobilly mélancoliques, des soliloques kraut-kawaï, de la muzak d'enfant pour adultes en proie à d'inconsolables rêveries… C'est Nino Rota s'invitant chez Hasil Adkins, Beefheart s'accouplant avec Satie sur une table de mixage. Va savoir… Rencontre matinale à Pigalle, au lendemain de ses dernières performances parisiennes et de la sortie d'un livre de Pierre Hild sur sa trajectoire artistique, "Galaxie Instrumentale" (Le Mot Et Le Reste).

ROCK&FOLK : On vous a vu récemment en concert accompagner au piano les Limiñanas ou en première partie des Pretty Things. C'est le retour en grâce ?
Pascal Comelade : Non c'est le hasard. Sur les dix années passées, tu sais, on n'a presque pas joué en France. On faisait en moyenne un concert par an, à Paris. Puis il y a eu ce disque avec les Limiñanas et je suis parti avec eux en tournée faire le clavier sur plusieurs dates. Cette situation en a généré d'autres, j'ai réactivé certaines choses. Ce qui a donné la performance avec Miquel Barceló au Musée Picasso ou avec Hervé Di Rosa à la Maison Rouge.

R&F : Jouer avec les Limiñanas, pour vous, c'est le retour aux premières amours, au rock garage ?
Pascal Comelade : Le garage, c'est une part maudite de l'histoire du rock. Ce qui nous réunit avec Lionel, c'est ce pan maudit. Ma génération l'a découvert avec la sortie du double album "Nuggets" assemblé par Lenny Kaye. On connaissait des bribes qui nous étaient diffusées au compte-gouttes via des EP qui sortaient en France à la fin des années 60, comme les Music Machine, les trois EP des Seeds, le 13th Floor Elevators. C'était distillé par quelques labels, et ça ne générait pas une appellation *rock garage*. Nous, on considérait ça comme des groupes de rock américains de série Z obscurs. A partir de "Nuggets", on s'est rendu compte qu'il y avait tout ce pan de l'histoire du rock qu'on ne connaissait pas, et qui expliquait ce qui vient après. On connaissait, pour aller vite, Alice Cooper, les Stooges, Kim Fowley, MC5 ou les Flamin' Groovies, mais on ne connaissait pas la genèse de cette histoire. C'est cela qui nous réunit avec Lionel des Limiñanas.

R&F : C'est-à-dire quoi précisément ?
Pascal Comelade : Deux choses : le riff et la musique répétitive. Cette espèce de transe, la musique répétitive, avec ses avatars que furent, par exemple Neu! — avec un titre comme "Hallogallo" sur le premier

Photo Stéphane Estevès-DR

"Ouh la la !"

album — mais aussi Can et des choses comme ça. Et le riff... En parallèle, j'avais monté, il y a une dizaine d'années à Barcelone, un groupe de guitares. C'est assez banal comme situation, Glenn Branca a déjà fait ça, ce n'est pas la question. C'était un groupe de guitares où on refaisait l'histoire du riff. On prenait une vingtaine de riffs glorieux, comme "Louie Louie", "Smoke On The Water", et on ne gardait que le riff, laissant de côté les développements. Ça devenait une sorte de transe répétitive à partir d'un même riff répété, avec des superpositions de couches sonores. Ça s'appelait le Riffifi. Et un jour, Lionel est venu jouer avec nous. Ce qui m'a plu avec les Limiñanas, qui sont un groupe très architecturé, c'est de me retrouver dans la peau du clavier d'un groupe, avec une liberté de manœuvre. Ce qui m'intéressait c'était d'injecter du riff, c'est-à-dire quelque chose que j'ai assez peu fait passer dans ma propre musique ces dernières années. Et aujourd'hui je reviens à ça, à des formats plus longs, à quelque chose qui n'a rien à voir avec l'electro ou la techno mais qui est totalement inhérent au rock : le riff et la répétition. Avec la montée d'adrénaline, l'intensité.

R&F : En écoutant l'intégrale de ce coffret qui retrace quarante ans d'expérimentations, il ressort que ce que vous faites, en un certain sens, c'est, justement, du garage…

Pascal Comelade : Si tu veux, il y a ce retour perpétuel aux origines, et puis la continuation, le développement de cette origine. C'est une certaine façon d'entendre et de pratiquer le rock, c'est tout. Il n'y a, là-dedans, ni nostalgie, ni l'idée de perpétuer de vieilles recettes. C'est une façon d'entendre et de pratiquer la musique, basée sur l'énergie, le primitivisme, l'instinct, une grande humanité, une grande élégance aussi. Ça peut paraître paradoxal à dire, mais il y a très peu de vulgarité dans le rock. Dès l'âge de dix ans, je n'ai fait qu'écouter ça, et c'est une espèce de manie, de vice, une obsession. En tant que musicien, je ne sais ni lire ni écrire la musique, je joue d'instinct. Je ne suis rien d'autre qu'un vieux bluesman, un musicien primitif, c'est tout. Et le rock est un lieu qui génère des milliers d'inventions et des milliers de situations différentes. Dans le désordre, le chaos ou l'ordre, peu importe. Avec des périodes qu'on peut considérer comme *l'âge d'or*, et des périodes plus ou moins exceptionnelles. Ce dont on parle surtout, c'est d'un phénomène qui va, disons de 1964 à 1978, à peu près, c'est-à-dire de quelque chose qui est d'une brièveté phénoménale, où on a mille informations qui sortent chaque jour, avec une frénésie qui est, dans l'histoire de la musique du 20e siècle, sans équivalent. Et lorsque, aujourd'hui, on en parle, on nous rabâche la nostalgie ! Mais c'est parce que depuis la fin des années soixante-dix, on se tape des décennies très longues, avec très peu de genres, et ces genres-là dominent. Ils rabâchent, ils dominent et ils plombent. Et le temps passe ! Sur les genres dominants, depuis ces trente dernières années, que ce soit le hip hop, l'electro ou la techno, on ne peut pas dire qu'on ait affaire à 100 000 informations à la minute, ce n'est pas vrai. Je suis de la fin des années soixante et je porte un regard sur ces cinquante dernières années. Et je me dis, merde, personne ne peut nier qu'entre, allez, 1964 et la fin des années 70, tous les jours, ça part de tous les côtés ! On appelle ça *rock*, ou *pop music*, à un moment on ne sait même plus comment qualifier les choses, parce que c'est devenu inqualifiable ! C'est donc parfait, c'est humainement parfait. Inqualifiable, c'est ça que l'on veut ! On ne veut pas, on rejette l'uniformisation. Ces genres sont pratiqués par des ultra-individualistes qui ne sont pas des asociaux. Et le rock est le genre le plus extraordinaire de la fin du 20e siècle. C'est le lieu où il y aura eu le plus d'inventions dans l'histoire de la culture.

Jac Berrocal

Jac Berrocal est un casse-tête pour les auteurs de dictionnaires (mais qui les lit ?). Rares sont ceux qui, comme lui, figurent tant dans celui du rock que dans celui du jazz. Cet ancien petit chanteur de motets Renaissance devenu trompettiste free après avoir été sonné par "Lonely Woman" d'Ornette Coleman, Berrocal fut aussi l'un des rares amis de l'Ange Noir Vince Taylor (dont Comelade fut l'un des membres du fan-club français) avec qui il composa un titre cultissime, "Rock'n'Roll Station" (Parallèles, 1979), en compagnie d'électrons libres de l'underground français comme Claude Parle, Bernard Vitet (rencontré en route vers le pôle Nord), Roger Ferlet ou Michel Potage.

Muzak pervertie

R&F : Ce qui est frappant dans votre obsession maniaque, votre connaissance encyclopédique du rock, c'est la manière dont finalement, en tant que compositeur, vous vous situez par rapport à lui, comme à la fois à l'intérieur et à l'extérieur…

Pascal Comelade : Tu as à faire à un cas particulier, un type qui écoute un certain genre toute la journée, et, en parallèle, essaie de construire son propre langage musical qui, pratiquement tout le temps, dans le résultat, a très peu de choses à voir avec la musique qu'il écoute et qui l'obsède. Ce n'est rien d'autre. Sauf que la façon de la pratiquer, de la produire, de la jouer sur scène et d'être dans le monde de la musique, a plus à voir avec la phase la plus primitive du rock qu'avec la musique contemporaine, l'avant-garde, etc. C'est très simple comme histoire. Je cherche à construire mon propre langage. Et en parallèle, je ne peux pas le nier, il m'a fallu du temps pour me débarrasser de toutes ces références que consciemment ou inconsciemment je plaçais par-ci par-là. Même si je me sens toujours plus proche de la manière dont jouaient les musiciens de Captain Beefheart que de fonctionnaires de la musique ou de musiciens classiques. C'est tout.

R&F : Vous inscrivez toutes ces références dans une autre tradition, celle instrumentale…

Pascal Comelade : Ce qui m'a toujours intéressé, c'est ça, l'histoire de la musique instrumentale, depuis les années 50 — avec tout ce qui n'est pas du jazz ou de la musique de film — c'est-à-dire la muzak, l'easy listenning, la surf, les grands orchestres des années 60 qui reprenaient le hit-parade, jusqu'à George Jouvin et des choses comme ça. Et quand, au tournant des années 70-80, j'ai commencé à faire cette musique, il y avait très peu de gens qui faisaient ça. Il y avait Penguin Café en Angleterre, mais eux venaient soit du folk, soit de la musique classique ;

tu avais Zazou et Racaille en France, et voilà. Il y avait le Portsmouth Symphonia, l'orchestre qui jouait faux, mais très peu de pratiques spécifiquement instrumentales. Moi, j'ai toujours été dans cette lignée-là. On peut dire que je suis ce type qui a toujours fait de la muzak pervertie ; des fois il s'est égaré, des fois il a fait de la daube, comme on dit... Et il n'a pas fait de tubes !

R&F : Que réglez-vous avec ce coffret et cette compilation qui passent quatre décennies au peigne fin ?
Pascal Comelade : Hmm... Cette boîte, ce n'est pas pour en finir avec le passé... J'ai commencé cette histoire il y a cinq ans, c'était lié au système des rééditions. Moi, tout ce que j'ai fait est à 80 % épuisé, ça n'existe plus ou alors ça circule en occasion. Il se trouve que je ne garde rien. Je n'ai pas les originaux. Si tu viens chez moi, j'ai deux tiroirs avec trois cassettes, c'est tout. Je garde quelques détails qui m'intéressent. Et quand un disque est sorti, je jette tout ce qui sert à faire le disque. Donc, je ne suis pas partisan de la réédition, sinon je l'aurais déjà fait. On réactive son catalogue tous les cinq ans, comme tout le monde, on ajoute des bonus, etc. Je n'aime pas ça...

R&F : Pourquoi vous n'aimez pas ?
Pascal Comelade : Je n'aime pas la répétition. Je n'ai jamais fait de tournée à cause de ça. Je reste sur une spontanéité. J'ai fait un groupe qui ne répétait jamais *(le Bel Canto Orchestra, fondé en 1983 — NdA)*. Nous mettions en place le répertoire pendant la balance avant le concert. Et je pense que c'est pour cela que cet orchestre a duré trente ans. L'intérêt c'était de ne pas répéter et de faire en sorte qu'à chaque concert il y ait une formation différente. Donc, je ne réédite pas pour ça ! Cette boîte, c'est quarante ans, ordonnés de façon plus ou moins chronologique, il y a un tri forcément subjectif. Des choses ont été reformatées, j'en ai raccourci certaines, d'autres non. J'ai revisité, j'ai complété. Je prends le disque d'origine et j'enregistre par-dessus. C'est dégueulasse de faire ça... Par exemple, le titre avec PJ Harvey *("Green Eyes", sur "L'Argot Du Bruit", 1998 — NdA)* était sorti à l'époque sans rien dessus. J'ai ajouté de la batterie, deux ou trois guitares électriques, ce qui donne une sorte de millefeuille, et après on se retrouve à essayer de faire une mise à niveau correcte au mixage... Je ne sais pas comment appeler ça. Ce qui fait que, à l'arrivée, je dépasse la chose qu'il fallait éviter à tout prix, l'aspect archive qui est très rébarbatif. Ce qui donne pour moi un nouveau disque. A partir de maintenant, mon passé se réduit à cette boîte-là. J'ai évacué tout le reste, je peux passer à autre chose.

Baraque des phénomènes

R&F : Vous avez croisé la trajectoire de solitaires comme Jac Berrocal, Pierre Bastien, Robert Wyatt ou David Cunningham des Flying Lizards, pour n'en citer que quelques-uns. Il semble que vous partagez tous un certain rapport à l'art, à l'enfance de l'art, un art modeste...
Pascal Comelade : Je ne sais pas si on est modeste... C'est plus simple que ça. C'est le rapport qu'on a, dès le départ, avec la représentation de l'artiste — si tant est qu'on soit un artiste — et le monde du spectacle. Ma position dans ce monde-là a été forgée par la lecture des écrits d'Erik Satie. Dès le départ, c'est quelque chose que j'ai évacué, la représentation, la mise en représentation, le spectaculaire. Après, avec Berrocal, oui, on s'est retrouvés dans des postures comme celles d'Albert Ayler, du free-jazz, et tout se mélangeait pour nous. Pour nous, à cette époque, cette partie du jazz, le free, se mélangeait avec le rock et les musiques répétitives, oui.

R&F : Le free et le punk ?
Pascal Comelade : Pour être honnête, le punk, pour moi, c'était quatre Américains. Suicide, évidemment, les Residents, Chrome et Pere Ubu. Point. A cette époque, entre 1977 et 1981, c'est ça que j'écoutais. J'étais dans le son continu. Enfin, il y a quelque chose qui est revenu il n'y a pas longtemps. Je me suis rendu compte que le groupe qui s'avère importantissime dans l'histoire du rock anglais, qui est occulté aujourd'hui, c'est toute la mouvance autour des Pink Fairies. Les Fairies conduisent aux Deviants, donc à Twink, de là on revient aux Pretty Things, et à Mick Farren ! Et Larry Wallis ! Wallis, qu'on retrouve producteur notamment du premier Adverts, etc. Ce noyau-là des Pink Fairies, proto-punk, est extrêmement important. Quand on réécoute, par exemple, "Disposable" des Deviants... ouh la la ! On n'en finit pas. Tu sais quoi ? J'ai découvert que j'étais passé à côté de Moby Grape. Ah ! Je me suis tapé tous les Moby Grape, et je peux te dire que s'il y a un groupe occulté dont on s'est vite débarrassé, c'est lui. Putain ! Mille fois plus important que Buffalo Springfield ! Au niveau de la façon de jouer, l'organisation, l'architecture, les sons de guitare, c'est extraordinaire... Donc, je veux dire par là, on n'en finit plus avec ces époques, merde, ce n'est pas de la nostalgie, c'est un labyrinthe ! Alors, oui, peut-être, il y aura un gamin de 18 ans qui écrira au Courrier des lecteurs du journal : *"Arrêtez d'interviewer des vieux cons bloqués sur les années 60-70"*, et il aura raison. Eh oui. Enfin, n'oublions pas quand même qu'à la grande époque du punk, Rock&Folk mettait Phil Collins en couverture !

R&F : Pour finir, il y a eu une drôle de fertilisation de votre travail dans un pays inattendu, qui est allé jusqu'à donner un groupe ayant pris comme nom votre prénom, les Pascals, ce pays c'est le Japon. Que s'est-il passé entre Comelade et le Japon ?
Pascal Comelade : J'y suis allé entre 1992 et 2000... C'est compliqué. Ça correspond à une époque où il y avait là-bas un réel intérêt, une passion pour la culture européenne, la vieille Europe. Les Japonais étaient dans une frénésie de consommation de clichés, de cartes postales. Pour aller vite, à la fin des années 90, ils avaient démarré une grande politique de clonage. J'ai souvenir à la télé de concours de sosies pas seulement de Freddie Mercury mais de tout le groupe... d'un chanteur de flamenco ! Tu sais qu'il y a même eu un toréador ? J'ai même souvenir d'un groupe de salsa où on se disait : *"Bon, les mecs ont bossé pendant un an avec les cassettes vidéo pour reproduire le moindre geste !"*

R&F : On revient à la muzak...
Pascal Comelade : Oui, c'est quelque chose qui s'apparenterait à la suite de la muzak, à ces grands orchestres qui, à la disparition des groupes de bal, rejouaient le hit-parade. A Tokyo, à la fin des années 90, il y avait de la musique partout. Partout. Des avatars de la muzak. Pas comme ici, où tu entres dans n'importe quel bar ou hall d'hôtel et, 9 fois sur 10, alors que tu as envie d'être peinard, que tu as la tête dans le cul, et que tu veux tranquillement manger dans un bistrot un croque-monsieur de merde, on te pète les couilles avec de la radio, du R&B, ou l'intégrale des Bee Gees ! Le concept du *Il faut de la musique* ! Au Japon, c'était de la muzak, c'était organisé, c'était de la réelle musique d'ambiance. Il y avait toutes ces productions extraordinaires ! C'est-à-dire que nous, ce que nous connaissons c'est, en gros, la fête foraine, la baraque des phénomènes, les concours de sosies d'Elvis et les musiques d'auto-tamponneuses. Les mêmes choses au Japon, c'est totalement différent. Ça n'a pas la même ampleur. Nous, on a les concours des sosies de Johnny. Pas ceux de Claude François, ça c'est une autre histoire. Johnny. Et il y a eu une progression ces dernières années... Dans les années 60, on avait toujours, dans chaque ville, un type qu'on appelait Johnny ! Le mec refaisait Johnny, il savait faire, il savait chanter Johnny et tout... Qu'est-ce que c'est ? On est obligé de reconsidérer toute notre relation au spectacle, parce que ce n'est pas du music hall, ce n'est pas du cabaret, ce n'est pas un vrai concert, ce n'est pas la baraque des phénomènes... Et ça me fascine, tout ça. Les fêtes foraines, le music-hall. Des choses qui disparaissent, qui n'existent presque plus. ★

Compilation *"Le Rocanrolorama Abrégé" (Because)*

Photo Thierry Gracia-DR

"Vous avez déjà composé un morceau rock à la guitare sèche ?"

DEEP PURPLE

Avec vingt albums au compteur et presque autant de moutures, le vénérable groupe anglais s'approcherait-il de la conclusion ? Pas si simple, répondent **Glover**, **Paice** et **Gillan**.

RECUEILLI PAR JEROME SOLIGNY

La rumeur a précédé la énième rencontre de Rock&Folk avec les trois membres de Deep Purple qui y sévissaient déjà dans les années 70. "InFinite", qui paraît ces jours-ci, serait leur ultime album. Et logiquement, The Long Goodbye Tour qui passera par la France en juin, leur périple d'adieu. Steve Morse, l'Américain du lot, a sa main (droite) de guitariste tellement dans le sac ("*A force de pratiquer son instrument tout le temps, partout, et même dans les aéroports*" confiera Roger Glover) que pour enregistrer le nouvel album, il a du apprendre à jouer autrement. Selon Ian Gillan, il dérouille quand même. Deep Purple, un anachronisme en somme, a aujourd'hui l'âge qu'avaient certaines de ses idoles lorsqu'il a commencé, il y a près d'un demi-siècle. Oh, ces musiciens savent vaguement où se trouve la sortie et ne font plus ça, ou autre chose, pour l'argent. Seulement voilà, il manque les pages de fin du code de vie des rockers du XXème siècle que la maladie ou un accident à la con n'a pas encore chopés. La décence les inciterait à quitter la scène avant d'y vaciller, mais le chemin vers le cimetière de ces éléphants-là est mal indiqué. Bon gars, histoire de marquer le coup du second album d'affilée produit par Bob Ezrin, les cinq ont consenti à se laisser filmer par le journaliste/ réalisateur Craig Hooper. C'est une première. Pour fêter la dernière ?

Rock&Folk : On a failli ne pas venir aujourd'hui, car on a vu votre documentaire, "From Here To InFinite", et beaucoup de réponses aux questions qu'on se pose à propos de votre nouvel album et de la situation de Deep Purple aujourd'hui sont dedans…

Roger Glover : Jusque-là, personne n'avait pénétré dans l'intimité du studio. C'est un truc personnel et si une personne extérieure au groupe est présente à un enregistrement, ça altère sa dynamique. La présence de Craig et son équipe n'a eu aucune mauvaise incidence sur le processus créatif. On a très vite oublié qu'on était filmés. Ça m'a rappelé "Made In Japan". Le premier soir, nous étions tendus car nous savions que le show était enregistré. Le lendemain, on l'avait oublié et l'essentiel du disque provient des deux autres concerts.

R&F : Le passage où Steve Morse, pas le premier guitariste de Deep Purple, confie qu'il espère bien être le dernier est particulièrement émouvant.

Ian Paice : Ce n'est pas un bavard, et en disant ça, il se met à nu.

R&F : Ian, dans le film, lorsque vous assistez à l'élaboration des morceaux, vous buvez littéralement le groupe des yeux. N'en seriez-vous pas son plus grand fan ?

Ian Gillan : Mmm, certainement. Et ça ne date pas d'hier, j'avais acheté les trois premiers albums de Deep Purple avant de l'intégrer !

R&F : On imagine que les choses ont dû couler davantage de source cette fois : vous connaissez bien Bob Ezrin désormais.

Ian Gillan : Notre relation avec lui est basée sur un respect mutuel.

Photo Jim Rakete-DR

Photo Jim Rakete-DR

"Un message écologique ? Pas de problème"

Il nous laisse faire et intervient pour nous conforter ou s'il trouve qu'on s'écarte de notre objectif. C'est une sorte de poisson pilote qui pousse l'excellence jusqu'à nous aider pour les textes.
Roger Glover : Assister à un de nos concerts à Toronto l'a chamboulé. Il a vu l'âme du groupe et des étincelles jaillir de partout.
Ian Paice : Avant "Now What?!", il était persuadé qu'il y avait encore un grand disque de Deep Purple en nous !

R&F : On vous a toujours associés au hard rock, mais le documentaire montre que vous avez une approche de la création musicale bien plus progressive en fait… Aucun d'entre vous n'apporte de chanson à la guitare sèche en disant : *"Tenez les gars, je vous propose ça, essayons de le jouer ensemble !"*
Roger Glover : Vous avez déjà composé un morceau rock à la guitare sèche ? C'est super difficile *(rires)*. Perso, si j'attrape une acoustique, je fais une ballade…
Ian Gillan : Depuis le début, Deep Purple utilise une palette multicolore. C'est la presse qui nous a rangés dans une boîte en espérant que nous n'en sortirions pas. Mais nous avons connu des phases rhythm'n'blues, classique, prog, heavy rock, il y en a eu pour tous les goûts.
Ian Paice : Notre façon de travailler est assez proche de la sélection naturelle : si je démarre un rythme et que les autres se greffent dessus, c'est bon signe. S'ils continuent à boire du thé, c'est que je fais fausse route *(rires)*.

Aucune affaire de drogue

R&F : Le mot famille revient plusieurs fois dans le film…
Roger Glover : On en a tous une qui nous embrasse sur le pas de la porte quand on part en tournée. Puis on grimpe dans l'avion, on se retrouve quelque part avec toute l'équipe, dont certains membres nous accompagnent depuis des dizaines d'années. Les gens pensent que Deep Purple change tout le temps, mais le groupe est le même depuis quinze ans.
Ian Paice : On sait tout sur chacun : on connaît le joueur de foot préféré de truc, on sait à quel point machin peut être pénible… Comme dans une vraie famille.

R&F : Rick Wakeman, la voix off du film, vous qualifie de groupe underground…
Ian Paice : Je crois savoir ce qu'il veut dire. Les grands médias ne nous connaissent pas et sont de toute façon incapables de prendre la mesure de Deep Purple. La télévision n'a jamais su quoi faire avec le rock. Si Led Zeppelin arrivait aujourd'hui avec la même musique qu'à ses débuts, on ne verrait pas le groupe à la télé, pas plus qu'on ne l'entendrait à la radio. Le rock, tel que nous le concevons, ne correspond plus aux critères de ceux qui font la loi sur les ondes. C'est un art qui se perd.
Roger Glover : Nous sommes underground parce qu'aucune agence de relation publique ne nous représente. Nous n'intéressons pas la presse à scandale. On ne trempe dans aucune affaire de drogue ou de sexe. Des journalistes nous demandent : *"Vous êtes toujours en activité ?"* On leur répond : "Bah, la preuve…" L'autre jour *(s'adressant à Ian Gillan)*, tu as quitté la pièce quand un journaliste t'a demandé : *"Smokey Water", c'est bien ça, votre gros tube ?*

R&F : Deep Purple n'a jamais fait de politique, mais cette pochette, ce bateau qui trace le signe infini sur la glace… Vous essayez de nous dire quelque chose, non ?
Roger Glover : Notre label avait adoré les points d'interrogation et d'exclamation de "Now What?!" et a décidé d'utiliser ce symbole qu'on peut aussi lire DP, comme Deep Purple. Mais c'est suffisamment ambigu pour que chacun y voie ce qu'il veut. Un message écologique ? Pas de problème. Ou quelque chose de plus drôle, du genre : *"Euh, désolés, nous sommes paumés. Pouvez-vous nous indiquer la direction de Piccadilly Circus ?"*

DEEP PURPLE
EN NEUF DATES

Photo Getty Images

Fin 1967

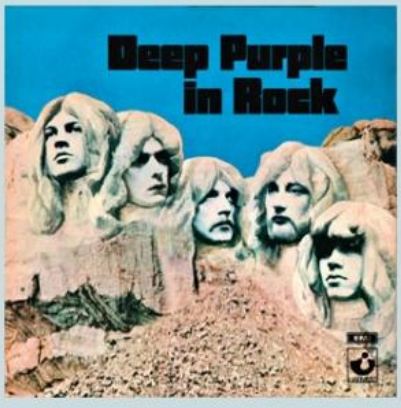
Jon Lord, organiste élevé au classique, mais chamboulé par le jazz, le rhythm'n'blues, et Ritchie Blackmore, guitariste un peu revêche qui a fait ses classes à Hambourg, se retrouvent le bec dans le sable après avoir évincé de son groupe Roundabout l'ex-chanteur/ batteur des Searchers qui les a recrutés. Ils écoutent (et jouent) alors les Beatles ou Vanilla Fudge et embrigadent le bassiste Nick Semper (Johnny Kidd And The Pirates) et le batteur Bobby Woodman-Clarke. Ils projettent d'incorporer à la formation un chanteur, Mick Angus, qui fait l'erreur d'en parler à deux de ses amis du groupe Maze : le vocaliste Rod Evans et le batteur Ian Paice. Plus rapide, Evans auditionne avant Angus, décroche le job et suggère Paice en remplacement de Woodman-Clarke. Deep Purple (Mark I) naît de cet audacieux jeu de chaises musicales et va sévir le temps de trois albums truffés de reprises qui marchent mieux aux USA qu'au pays.

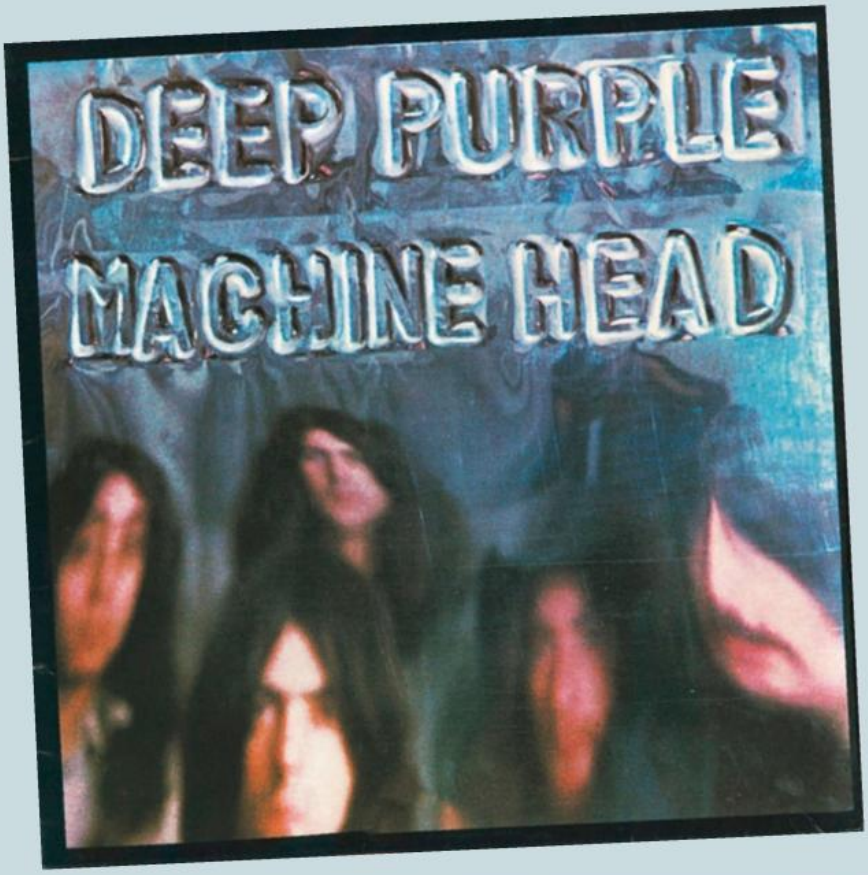
Fin 1969

Rod Evans et Nick Semper, jugés *"pas assez dans le coup"*, ont déjà été évincés lorsque paraît "Deep Purple", son troisième album. En effet, depuis juin, Ian Gillan (chant) et Roger Glover (deux membres d'Episode Six) répétaient secrètement avec le groupe. La première collaboration de cette nouvelle mouture (Mark II) est "Concerto For Group And Orchestra", disque live d'un concert donné en grande pompe au Royal Albert Hall en septembre. L'adjonction d'un orchestre n'est pas du goût de tous les fans ni de certains membres du groupe, mais Jon Lord, compositeur de ces pièces classiques, est ravi.

3 juin 1970

Parution de "In Rock" — boosté par "Black Night", chanson parue en single, mais absente du 33 tours — un des dix albums fondateurs du hard rock (l'ancêtre du metal) à base de riffs assassins et de morceaux plus élaborés qu'il n'y paraît ; ils mettent en exergue la musicalité de Deep Purple





et les indéniables qualités de hurleur de Ian Gillan ("Child In Time"). Aussi nerveux que souple, le groupe grave au burin les tables de sa loi ("Speed King", "Into The Fire") et, sur la pochette, ses membres se font sculpter le portrait au Mont Rushmore.

Décembre 1971

Il n'y a pas que le torchon qui brûle entre Gillan et Blackmore. A Montreux, le casino dans lequel Deep Purple est venu enregistrer avec le studio mobile des Rolling Stones prend feu lors d'un concert de Frank Zappa, la veille de la première séance. Retranchés dans un hôtel fermé (en hiver) de la région, les cinq vont enregistrer, à l'arrache, ce qu'il est difficile de ne pas considérer comme leur chef-d'œuvre. Divers problèmes jetteront davantage d'huile sur ces flammes, mais la fumée sur le lac, qui mettra deux jours à se dissiper, inspirera à Blackmore le riff de "Smoke On The Water", qu'on ne présente plus. Le reste de "Machine Head" est du même baril ("Highway Star", "Lazy", "Never Before", rien que des immortelles), mais ce sixième 33 tours — suivi d'un double live au Japon — marque le début de la (première) fin.

Août 1973 à juillet 1976

Attention, on retient son souffle : fin août 1973, Gillan quitte Deep Purple talonné par Glover qui souhaite se concentrer sur la production et sa carrière solo. Blackmore, Lord et Paice enrôlent alors l'ex-bassiste de Trapeze, Glenn Hugues et David Coverdale (Paul Rodgers aurait refusé le poste) au chant. Ce casting enregistre deux disques un poil plus groovy ("Burn" et "Stormbringer"), mais Blackmore finit par se lasser à son tour et file fonder Rainbow. Deep Purple (qui en est déjà à Mark IV) le remplace par l'Américain Tommy Bolin, guitariste prodige mais héroïnomane, qui n'enregistrera que "Come And Taste The Band". A l'issue de la tournée qui suit la parution de ce dixième album, Deep Purple baigne dans le fiel et se sépare.

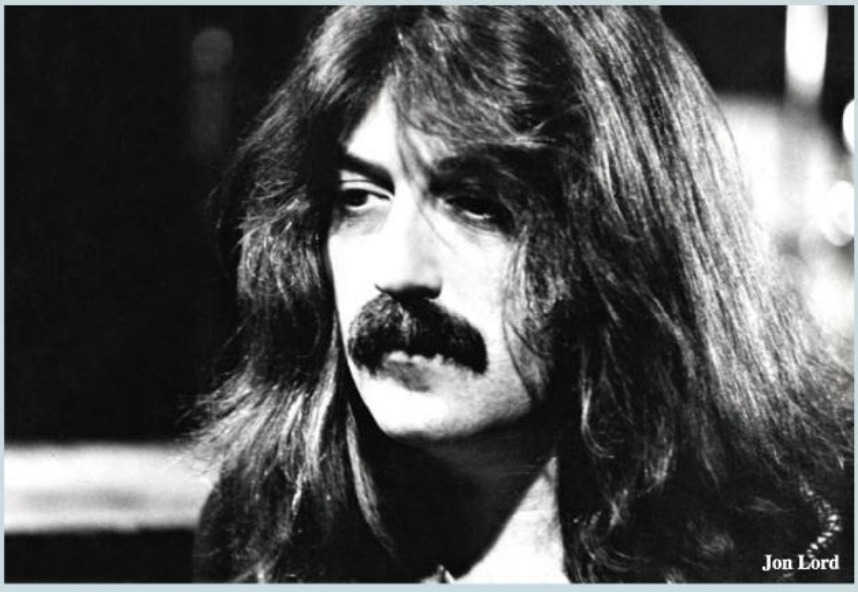

Jon Lord

Photo Archives Rock&Folk-DR

Avril 1984 à novembre 1993

Fin 1993, Joe Satriani est appelé pour remplacer Ritchie Blackmore, parti pour de bon cette fois, même si la reformation de 1984, célébrée par le plutôt pas mauvais "Perfect Strangers" semblait prometteuse. Mais si Deep Purple (redevenu Mark II) continuait a rapporté gros sur la route, en coulisse, la situation s'est envenimée entre Blackmore et Gillan. Au point que le premier, le temps d'un album, a viré le second. Telle une balle de jokari, Gillan est finalement revenu pour "The Battle Rages On…", dernier disque studio, à ce jour, de Deep Purple avec Blackmore. Ritchie déclara dans les années 90 que tuer Gillan était son vœu le plus cher.

17 février 1996

Sortie de "Purpendicular", quinzième album de Deep Purple et premier avec Steve Morse, ex-Dixie Dregs. Deux décennies plus tard, Morse est toujours en poste et est le guitariste qui aura joué le plus longtemps avec la formation. Droit dans ses bottes et cool comme tout, il a su imposer son jeu tout en faisant reluire l'héritage *blackmorien*.

16 juillet 2012

Mort de Jon Lord (cancer + embolie), monumental claviériste de la formation qu'il avait quittée dix ans plus tôt pour se consacrer à sa carrière solo. Remplacé, depuis, par l'adéquat Don Airey (à qui la vocation est venue lors d'un concert de… Deep Purple !), Lord était resté proche du guitariste originel qui se fendra d'un vibrant hommage musical, "Carry On… Jon", sur "Dancer And The Moon", neuvième album de son groupe Blackmore's Night.

26 avril 2013

Parution de "Now What?!", dédié à Jon Lord et premier Deep Purple produit par Bob Ezrin. Retour en force et en grâce, l'album est prétexte à une tournée marathon et lucrative. Le répertoire fait la part belle au petit dernier et n'omet aucune des impérissables disséminées sur la vingtaine de disques studio que le groupe a publiés depuis 1968, et dont il a écoulé plus de cent millions d'exemplaires.

JEROME SOLIGNY

Photo Jim Rakete-DR

"On préfère partir sur un coup d'éclat que dans un gémissement"

R&F : En 2016, vous avez intégré le Rock And Roll Hall Of Fame après une présentation de votre principal soutien, Lars Ulrich.
Ian Gillan : Ça n'a grand-chose à voir avec la musique, c'est du show-biz. Mais bon, Lars a été très généreux, j'ai adoré son speech. Etablir une hiérarchie ou un classement en matière d'art est quelque chose qui m'a toujours échappé.
Ian Paice : Ce qui est dommage, c'est que si le Hall Of Fame n'avait pas attendu si longtemps, c'est Jon Lord qui aurait été sur scène avec nous, pas sa veuve. Apparemment, un ex-membre du groupe avait tenu des propos que le comité n'avait pas appréciés et on en a payé le prix. Suivez mon regard...

R&F : David Coverdale et Glen Hugues ont également été célébrés ce soir-là. Qu'en est-il de cette rumeur de réunion d'il y a quelques années ?
Ian Paice : Ça n'avait rien à voir avec nous et nous n'y aurions pas participé. Ils auraient très bien pu rendre un hommage au groupe et à la période où ils en ont fait partie, mais sans utiliser le nom. Il n'y a qu'un seul Deep Purple, et c'est nous.
Roger Glover : *"Le seul qui vit et respire"* comme dit notre chanteur.

R&F : Bon, cette rumeur de dernier album, c'est une blague, non ?
Ian Paice : On n'en sait rien… Trois ou quatre ans, c'est un futur assez lointain… Si on s'était arrêtés après le précédent, on aurait déjà été ravis.
Ian Gillan : La rumeur vient de quelque part, mais pas de nous. J'ignore si nous ferons un autre disque après celui-là, mais ce qui est certain, c'est que si nous devons tourner, mieux vaut que ce soit pendant que nous en sommes encore capables *(rires)*.

R&F : Black Sabbath vient de jeter l'éponge, Led Zeppelin n'a plus rejoué ensemble depuis 2007, Aerosmith s'apprête à tirer sa révérence…
Ian Paice : Oui, mais nous sommes cohérents. Ten Years After qui essaie d'exister sans Alvin Lee, ça n'est pas possible. Il y a des gens qu'on ne peut pas remplacer.
Ian Gillan : On nous demande de plus en plus si on a prévu de prendre notre retraite et ce qui nous pousse à continuer. Je me suis bien embarrassé pour répondre car c'est à la même chose qu'à nos débuts : l'envie de faire de la musique avec ce groupe est plus forte que jamais. Les gens qui m'ont inspiré, Fats Domino, Ella Fitzgerald, John Lee Hooker, Muddy Waters et Ray Charles ont tous travaillé jusqu'à ne plus pouvoir.

R&F : D'ailleurs, ces musiciens qui tombent comme des mouches autour de vous… Vous arrivent-ils de penser que vous allez être le prochain ?
Ian Gillan : C'est vrai que c'est l'hécatombe. J'ai eu beaucoup de mal à me remettre du départ de Ronnie James Dio. En fait, continuer à vivre en déplorant tous ces décès est une expérience nouvelle. La disparition de Rick Parfitt *(Status Quo – NdA)* m'a rappelé à quel point il était formidable. Il débordait de vie, d'optimisme. Il n'y avait pas une once de cynisme dans son travail qui était à la fois puissant et inspirant. C'est quelque chose qui vient avec la maturité. Aujourd'hui, la musique des jeunes est très souvent égoïste. Pouvoir écouter un petit poste de radio sous les draps ou dans la rue, ça a été une révolution pour nous, comme Internet pour les nouvelles générations. De même, Jim Marshall, en créant ses amplis, a transformé le rock. Sans lui, le monde serait beaucoup plus calme *(rires)*. Les jeunes sont prêts à nous remplacer et à marquer leur époque comme nous avons marqué la nôtre. Nous, aussi, avions tendance à rejeter les adultes : Frank Sinatra, Dean Martin ou Bing Crosby.

R&F : Et aujourd'hui, c'est ce que vous écoutez le plus…
Ian Paice : Disons, un peu Sinatra et beaucoup Dean Martin. Sa version live de "Little Old Wine Drinker Me" est fantastique et swingue. A mort. ★

Album *"InFinite" (Verycords)*

"Hier, c'est déjà une nostalgie"

RAY DAVIES

Entouré des Jayhawks, le fragile génie des Kinks parle de l'Amérique dans son nouvel album. Et du reste dans cette rare interview.

RECUEILLI PAR BASILE FARKAS

Muswell Hill est un quartier tranquille, surtout un vendredi en début d'après-midi. Dans un antique pub, un homme d'âge mûr boit sa pinte en remplissant une grille de mots-croisés. Un vieux chien réclame des caresses. Des gamines sortent de l'école et font la queue aux échoppes à kebabs et burgers de la rue. Un peu plus loin sur Tottenham Lane, The Little Record Shop croule sous les vinyles, mais pas sous les clients. Lorsqu'on cherche à savoir si le plus illustre des Muswell hillbillies passe quelquefois acheter des disques, le patron a cette énigmatique réponse : *"Vous parlez du sir ? Il est passé emprunter des disques. J'aimerais bien qu'il passe un jour me les rendre."*

Bleu perçant

C'est bien du très secret Raymond Douglas Davies qu'il est question. Evènement rare : le Londonien sort ce printemps un album qu'il a confectionné avec les Jayhawks, le bien nommé "Americana". Désormais sans Mark Olson, le groupe du Minnesota a fait le déplacement jusqu'au Konk studio pour servir de backing-band de luxe.

C'est justement là, face à un parterre de journalistes, que Ray Davies et le producteur John Jackson donnent une brève audience. C'est un homme de 72 ans à l'imposante carcasse qui nous fait face. L'économie de mouvement est frappante, le regard bleu perçant également. Cet homme mâchouille un chewing-gum, chuchote plus qu'il ne parle mais a pourtant le pouvoir de fasciner son auditoire. La discussion est cadrée par le producteur qui pose les questions d'usage. *"Ce n'est pas une tentative de disque country. Ce n'est pas une tentative jazzy. Je pense à l'Americana comme une musique de nostalgie."* Dans ce disque de rêveries, comme dans le livre du même nom qu'il a sorti voici 4 ans, l'Anglais règle ses comptes avec l'Amérique. Beaucoup de choses se sont passées là-bas pour lui : la catastrophique tournée US des Kinks en 1965 ; le succès massif et revanchard à la fin des seventies ; sa blessure par balles dans les rues de la Nouvelle-Orléans en 2004. *"Comme beaucoup de gamins anglais des années 50, j'ai grandi sous la domination de la culture américaine. Ils ont beaucoup inventé. A part le réacteur qui est une invention anglaise. L'Amérique était l'endroit où les rêves se réalisaient. Et clairement tout ne s'est pas passé comme prévu, alors j'essaie de résoudre ça. Quand vous rompez avec quelqu'un vous essayez de comprendre ce qui s'est passé pendant ces années. C'est la même chose avec l'Amérique."* Ray ironise sur sa chemise western puis se laisse aller à quelques pensées digressives : *"Quand j'étais à New York dans les seventies, je fréquentais cette libraire du Westside, Shakespeare Books. J'allais aussi beaucoup au théâtre, à Broadway. J'allais aux représentations du dimanche qui étaient moins chères. J'ai vu Pavarotti, j'ai vu Rudolph Noureev. Pour revenir à Shakespeare Books, il y avait un air de romance dans les librairies, idéal pour draguer des gens."* La conversation serpente. Le Londonien parle du passé avec une franchise désarmante *"Les Kinks n'étaient pas un produit calibré pour le succès comme les Beatles. Même les Stones dans leur genre étaient en fait une machine publicitaire. Les Beatles avaient l'air affable, moi je n'étais pas très bon pour communiquer. Ce qui est un problème pour un frontman."* Puis sans prévenir reparle du présent. Il affirme vouloir donner des concerts avec les Jayhawks, si leur emploi du temps le permet. Et complimente ces derniers pour l'impeccable sobriété qu'ils confèrent à l'album : *"Bosser avec un groupe est énergisant, davantage que bosser avec des musiciens de sessions aussi talentueux soient-ils. Rien ne vaut la capacité à s'adapter d'un groupe, c'est plus organique, cohérent. Ça fonctionne mieux. Pour moi les groupes sont comme une famille, c'est un truc unique qu'ont les Jayhawks."* Le *meet and greet* dure une petite vingtaine de minutes, puis Ray Davies clôt l'affaire, sans doute un peu émoussé par cette brève exposition. *"Merci à tous d'avoir fait le déplacement vers un quartier aussi craignos."*

Photo DR

On retrouve néanmoins sir Ray le lendemain, dans une pièce ensoleillée à l'étage d'un antique pavillon situé dans Waterlow Park.

ROCK&FOLK : Ce retour à la lumière vous le vivez comment ? ça faisait longtemps…
Ray Davies : J'ai fait pas mal de choses ces derniers temps. J'ai passé trois ans à bosser sur une comédie musicale. Mais j'ai été en dehors du rock pendant quelques années. J'aime sortir des disques, mais je ne supporte plus tout le cirque autour… Comment je me sens ? Ce qui m'importe est de pouvoir m'exprimer, faire mon art, publier mon travail. En revanche je n'ai jamais été à l'aise avec les interviews. Mais c'est un mal nécessaire. Vous connaissez des artistes qui apprécient faire ça, parler à la presse ?

R&F : Ça existe, oui. Il y a un intermède dans l'album où vous parlez d'Alex Chilton, de vos conversations sur l'art de la chanson.
Ray Davies : Je n'ai pas connu Alex Chilton très longtemps, hélas. A peine six mois. Nous sommes devenus amis quand je me remettais de ma blessure par balle. Il vivait à quelques blocs de là où j'étais. C'est vrai que les chansons sont éternelles par bien des aspects. Si je chante "You Really Got Me" sur scène, les gens ne penseront pas à comment je la chante, mais avec qui ils étaient quand ils ont enten-du la chanson pour la première fois. Les chansons sont très personnelles, comme toutes les formes d'art, plus que la peinture. La peinture doit respecter un canevas, les chansons sont dans le subconscient de leur créateur mais aussi de l'auditeur.

une chanson sur le disque nommée "A Long Drive Home To Tarzana" qui parle d'un couple qui quitte une ville pour laisser ses problèmes derrière lui. On sait bien sûr que c'est illusoire, les gens ne peuvent pas échapper à ce qu'ils sont. Les gens croient parfois que l'environnement peut changer les choses, mais où qu'ils aillent ils restent toujours les mêmes.

R&F : Enregistrer dans son propre studio à des avantages évidents ; quels sont les inconvénients ?
Ray Davies : Payer les factures… Quand le groupe s'est acheté ce studio, nous ne pouvions plus nous payer des enregistrements dans des studios normaux, nous avons racheté cette usine et y avons installé un magnétophone à bande. C'était une utopie : nous contre le monde. Dans ce contexte avoir un groupe me manquait. J'ai passé plus de temps dans cet endroit que chez moi. C'est mon lieu de création. Par chance, d'autres groupes y enregistrent et c'est très bien.

R&F : Avoir un temps illimité n'est-ce pas un problème ?
Ray Davies : Le piège est de faire et refaire la même chose jusqu'à obtenir le résultat parfait. Il y a le disque que tu veux, et le disque que tu as. Ce sont deux choses différentes. J'ai appris à être réaliste de ce point de vue. C'est la chanson qui compte avant tout. On ne peut pas faire de la salade de poulet avec de la merde de poulet. Les Américains ont aussi cette phrase affreuse : *on ne peut pas polir une crotte*. Konk est assez brut comme endroit, j'aime bien cet endroit pour ça. C'est un garage amélioré.

"Je n'ai pas de machine à remonter le temps. Je ne peux pas faire cette interview de la manière dont je l'aurais faite dix ans plus tôt"

R&F : On comprend aussi que votre amitié consistait parfois à ne pas parler…
Ray Davies : Il y a parfois dans une conversation un moment de réalisation où il n'y a plus besoin de parler. Je suis plus subjectif que la plupart des gens. Je vois le sous-texte des choses. Je perçois très bien les moments poignants. Nous regardions un film, j'ai oublié son titre, un vieux western en noir et blanc avec de très bons dialogues. Le son était coupé, mais je l'avais déjà vu. Les images parlaient d'elles-mêmes. Je vois les choses et c'est ennuyeux d'être avec moi. Je vois ces belles décorations dans la pièce, et ça m'inspire des tas de choses.

R&F : Maintenant que vous avez fini ce disque et ce livre, votre problème avec l'Amérique est évacué ?
Ray Davies : J'ai prévu d'enregistrer un deuxième volet pour ce disque. C'est quand celui-ci sera bouclé que je serai soulagé. Pour répondre à la question, je ne sais pas si les choses disparaissent vraiment. Est-ce que les gens passent complètement à autre chose ? On a tous croisés des filles qui ont rompu avec un garçon et qui vous disent cinq ans après *"oh je suis passé à autre chose."* Ce genre de déclarations me laisse toujours dubitatif ; je crois qu'on ne se remet jamais vraiment. Nous sommes tous des accumulations de souvenirs et d'expériences. Chaque jour nous sommes affectés par de nouvelles choses. J'envie les gens qui changent radicalement de vie ou arrivent à véritablement passer à autre chose, c'est très courageux d'arriver à faire ça. Il y a

R&F : Ecrivez-vous sur l'Amérique parce que vous avez tout dit sur l'Angleterre ? L'Angleterre perdue était une obsession pour vous…
Ray Davies : *(pensif)* Mes parents sont le produit de la révolution industrielle, de l'époque où les gens travaillaient dans des usines, vivaient dans de petites maisons. Puis le vingtième siècle, dominé par l'Amérique, nous a donné le supermarché. Quand j'étais enfant, je me souviens que ma sœur, partie vivre au Canada, m'a écrit une lettre dans laquelle elle racontait avoir été dans un endroit nommé *supermarché* où l'on pouvait absolument tout acheter. C'était un énorme changement. Quand les supermarchés sont arrivés en Angleterre, on s'est aperçus qu'il fallait une voiture pour y aller. Les voitures sont aussi le grand truc des Américains. Quand j'étais petit, mes parents marchaient pour aller faire leurs courses. Ils soutenaient la communauté, la vie de quartier, en allant chez les petits commerçants. Ma génération a eu l'habitude très vite des grands magasins, des voitures, des parkings. J'aime bien ce quartier par exemple parce qu'il y a encore des petits commerces. Les petits commerçants font partie de la poésie de la vie. Mais nous sommes contrôlés par les corporations, nous ne voulons pas l'accepter mais c'est le cas. Vous avez des centres commerciaux à Paris ?

Suite page 58

5 RAISONS POUR LESQUELLES LES KINKS SONT LE MEILLEUR GROUPE DU MONDE

1 Dave Davies l'assène dès qu'un journaliste lui tend un micro : les Kinks auraient, dès 1964, été les inventeurs du hard rock avec "You Really Got Me" et son *follow up* "All Day And All Of The Night". Vrai, la violence des riffs, le tranchant des solos ont fait des émules. Classe ultime : après ces deux impeccables 45 tours, les Kinks ont immédiatement cessé de jouer du hard rock pour se concentrer sur des choses encore plus belles. *Un gentleman, c'est quelqu'un qui sait jouer de la cornemuse mais qui n'en joue pas.*

2 En 1968, la révolte gronde parmi la jeunesse occidentale qui se pique d'idéaux révolutionnaires, suivie de près par les groupes rock de l'époque, qui s'achètent alors gros amplis et tenues de cuir. Tous, sauf Ray Davies. Lequel à 24 ans sort en cette fin d'année un album en décalage total avec la concurrence : "The Kinks Are The Village Green Preservation Society", une merveille où il est question de la vanité de l'existence, mais aussi de trains à vapeurs, de souvenirs d'enfance, de confiture de fraise et de tasses en porcelaine. Ray Davies : une grand-mère enfermée dans un corps de jeune homme.

3 Idée communément proférée au sujet des frangins Davies : Ray écrivait les chefs-d'œuvre mais ressemblait au chansonnier Tex, tandis que Dave, l'apollon du Swinging London, composait des titres sympathiques mais forcément moins bons. Objection. Qu'on étayera par une énumération de quelques splendeurs signées par ce dernier : "Susannah's Still Alive", "This Man He Weeps Tonight", "Mr Shoemaker's Daughter", "There Is No Life Without Love", "Death Of A Clown", "Lincoln County", "Love Me Till The Sun Shines"… Ne pas oublier que Dave fut aussi le plus inventif des guitaristes lead : il suffit d'écouter les enluminures géniales qu'il tricote dans "Waterloo Sunset" pour s'en convaincre.

4 Pour le meilleur ou pour le pire, les Kinks sont les inventeurs du *lo-fi*. Il y a "You Really Got Me" et son solo enregistré sur un ampli au haut-parleur lacéré à coup de lame de rasoir. Il y a surtout toute la première période, intégralement produite par un spécialiste de la production à l'arrache, le légendaire Shel Talmy. En 1967, Ray Davies tente de remédier au problème et co-produit la merveille "Something Else", aux chansons éternelles mais à la prise de son toujours défaillante si l'on écoute ce que faisaient George Martin et les Beatles au même moment. "Village Green", l'album suivant sera même constitué de maquettes. Roublard, Ray affirmera avoir inventé-là le rock indé…

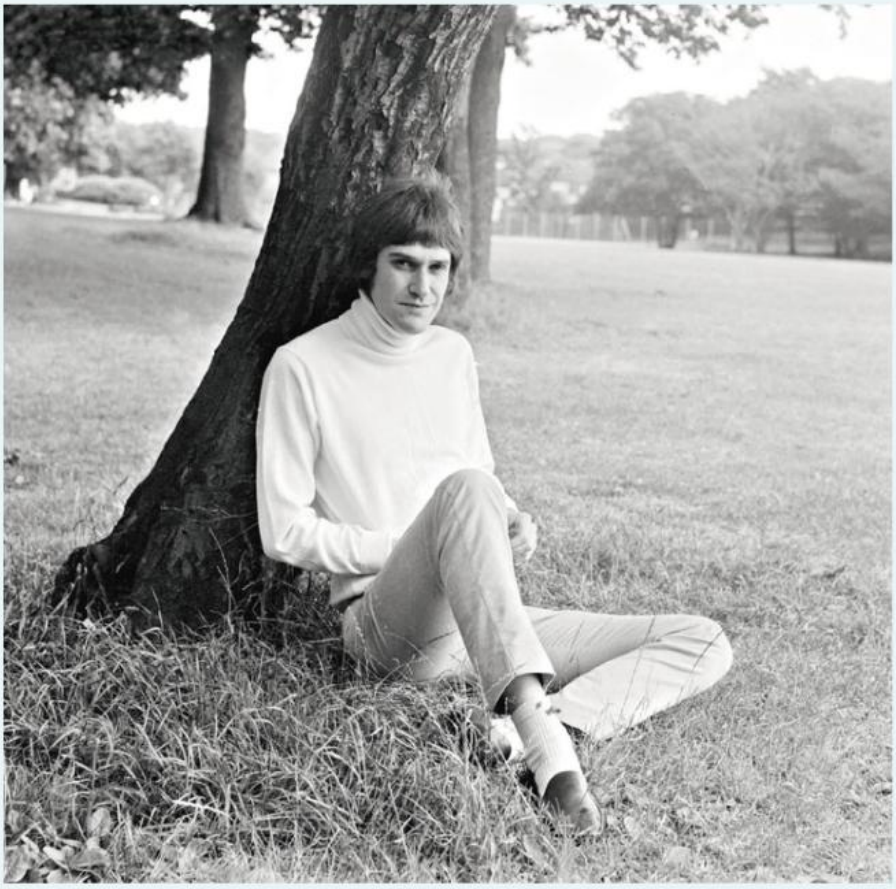


Photo Michael Stroud/ Express/ Getty Images

5 C'est bien connu, les chanteurs sont des rock critics qui n'ont pas réussi. En ce domaine, le misanthrope Ray Davies aurait été l'un des plus grands. Voici comment il chroniquait "Revolver" des Beatles à sa sortie, dans les colonnes du Melody Maker. Un régal de méchanceté : *"C'est vraiment pourri, ça sonne comme moi quand je fais l'idiot au piano. C'est mauvais et je pense qu'ils le savent"* ("Yellow Submarine"). *"On dirait un mélange des Who et de Batman, c'est un peu limité"* ("Taxman"). *"La preuve que quand des musiciens anglais essaient de faire du jazz, ils n'arrivent absolument pas à swinguer"* ("Got To Get You Into My Life").

BASILE FARKAS

Komplètement Kinks

PAR ERIC DELSART

En 50 ans de carrière, Ray Davies et les Kinks ont influencé plusieurs générations de musiciens, dans des genres aussi variés que le garage, la pop indé, le heavy-metal, la britpop, le punk et la power-pop. Revue d'effectif.

The Who
"CAN'T EXPLAIN"
1964

Pete Townshend ne l'a jamais nié : le premier single des Who doit beaucoup à "You Really Got Me", sorti un mois plus tôt. Construit autour de *power chords* comme le tube des Kinks (avec qui ils partageaient le même producteur, en la personne de Shel Talmy), il a permis aux Who, qui peinaient alors à trouver leur public sous le nom de The High Numbers, de percer.

Gonn
"DOIN' ME IN"
1966

Au plus fort de la *British Invasion*, les Kinks, ont poussé des milliers de jeunes gens à former des groupes dans le garage de leurs parents. Ainsi naquît le *rock garage*, et à l'instar de Gonn, The Chocolate Watchband, The Rationals, The Remains et la foule de groupes assemblés dans les compilations "Nuggets" et "Back From The Grave" avaient tous des morceaux des Kinks — ou des clones de leur cru — dans leur répertoire.

The Rolling Stones
"SOMETHING HAPPENED TO ME YESTERDAY"
1967

En 1966, l'Angleterre est championne du monde en football et en pop. Les Rolling Stonnes prennent le pas des Kinks en affirmant haut et fort leur anglicité sur l'album "Between The Buttons", empli de vignettes londoniennes, tel ce titre vaudeville dans lequel Jagger force un accent cockney.

David Bowie
"RUBBER BAND"
1967

Comme il le raconte dans le texte qu'il a écrit en 2014 pour le livret du double CD "The Essential Kinks", David Bowie a beaucoup appris auprès des Kinks quand il a tourné avec eux en 1964 avec son groupe de l'époque, Davie Jones & The King Bees. Il partageait avec Ray Davies un amour du music-hall, comme en témoigne son premier album publié sous le nom de David Bowie, dont "Rubber Band" est l'extrait le plus kinksien.

Big Star
"IN THE STREET"
1972

Si Big Star a souvent repris des chansons des frères Davies, l'ombre de ces derniers plane sur plusieurs morceaux de "#1 Record", tel "In The Street", à la construction et aux harmonies dignes des Kinks de "Mr Churchill Says" ou "Young And Innocent Days".

The Leopards
"MIND OF MY OWN"
1977

Aussi obscurs qu'anachroniques, les Leopards venaient du cœur de l'Amérique et nourrissaient une drôle d'obsession pour l'œuvre de Ray Davies. Enregistré dans un sous-sol, leur premier album "Kansas City Slickers" est un disque étonnamment sophistiqué et gorgé de titres où ils se rêvent dans le Swinging London.

The Jam
"ENGLISH ROSE"
1978

Sur "All Mod Cons", le plus londonien des groupes punk atteignait sa maturité, en raison des textes de Paul Weller. Chroniques sociales, déclaration d'amour à son pays et reprises de "David Watts" : l'ombre de Ray plane ici.

Van Halen
"YOU REALLY GOT ME"
1978

Les Kinks sont souvent crédités pour avoir créé le premier riff heavy-metal avec "You Really Got Me", ouvrant ainsi la voie au hard-rock. Van Halen a témoigné de cet héritage mieux que quiconque en faisant de ce titre une de ses signatures, pour le bonheur du banquier de Ray Davies.

Madness
"TOMORROW'S (JUST ANOTHER DAY)"
1982

A l'instar des Specials, Madness cachait derrière l'aspect sautillant de son ska un don pour décrire la vie des gens ordinaires. L'album "The Rise And Fall" est empli de chroniques sociales façon "Dead End Street".

Thee Mighty Caesars
"YOU MAKE ME DIE"
1986

Parmi les mille projets conçus par Billy Childish durant sa longue carrière (Thee Milkshakes, Thee Headcoats, The Buff Medways...), on trouve quelques constantes : une âpreté formelle, une anglicité affirmée, et de nombreuses scies inspirées des premiers singles des Kinks.

The Dukes Of Stratosphear
"YOU'RE A GOOD MAN ALBERT BROWN"
1987

Les membres d'XTC sont, Andy Partridge l'a souvent répété, des adorateurs des Kinks. Quand ils ont lancé leur side-project The Dukes Of Stratosphear pour écrire des chansons à l'esthétique sixties, Ray Davies a évidemment été un des modèles.

Blur
"COUNTRY HOUSE"
1995

De toutes les influences qui ont nourri le jeune Damon Albarn, Ray Davies est sans doute la plus grande. "Parklife" de Blur est ainsi empli de titres narrant la vie des autres avec la même acuité. "Country House", issu de "The Great Escape", est un hommage direct à "A House In The Country" des Kinks.

Supergrass
"I'D LIKE TO KNOW"
1995

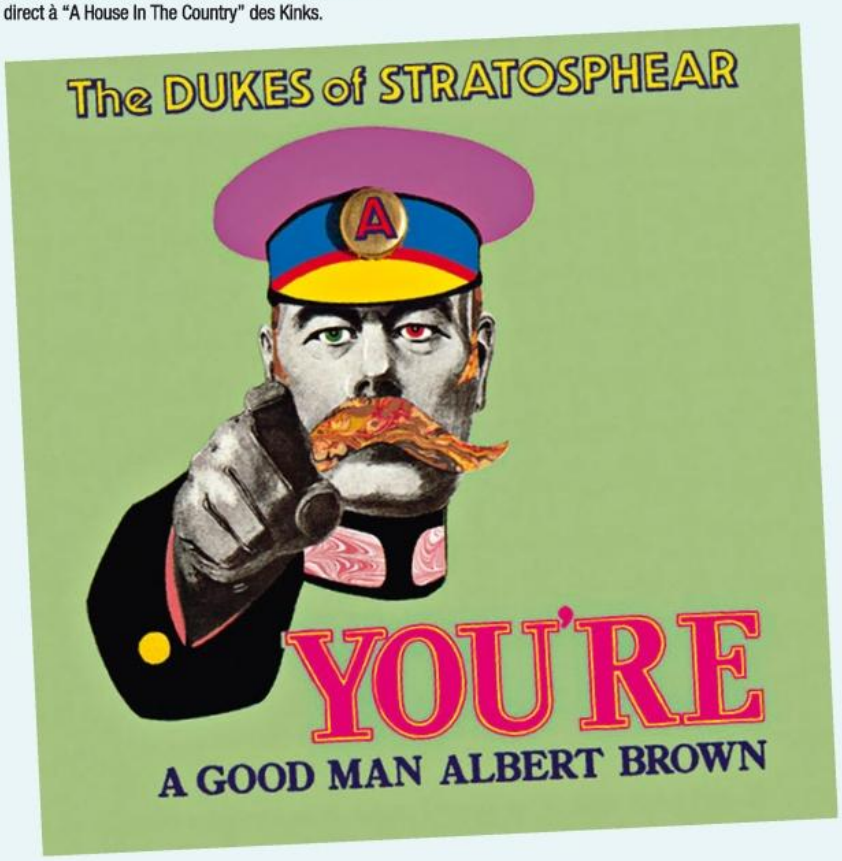
Entre 1993 et 1997, la britpop a marqué le retour au premier plan des groupes du Royaume, tels Pulp, Suede ou Supergrass qui, quand il ne courait pas sur la plage vêtus de bleu, blanc et rouge ("Alright"), emprunte ici à Harold Macmillan son fameux *"You never had it so good"*. Cool Britannia !

Yo La Tengo
"TODAY IS THE DAY"
2002

L'influence des Kinks sur la scène indé américaine des années 90 est immense et Yo La Tengo en est l'exemple le plus frappant, reprenant régulièrement leurs titres les plus doux ("Fancy", "There Is No Life Without Love"). Adoubement ultime, Yo La Tengo a joué en backing band de Ray Davies au début des années 2000.

Spoon
"DON'T MAKE ME A TARGET"
2005

A l'instar de Yo La Tengo, Spoon est capable de reprendre des obscurités sur scène ("Moments"). L'influence des Kinks est telle sur le groupe de Jim Eno que ce dernier a même surnommé *Kinks beat* un schéma rythmique inspiré d'eux (leur fameuse descente chromatique) qui revient souvent dans les chansons du groupe, comme "Don't Make Me A Target" ou "The Way We Get By".



Oasis
"THE IMPORTANCE OF BEING IDLE"
2005

Comparés un moment ou à un autre à tous les groupes sixties britanniques, Oasis traversait une évidente phase Kinks quand ils ont conçu cette farce chantée par Noel. Un hommage appuyé à la dickensienne "Dead End Street", y compris pour le clip noir et blanc.

Arctic Monkeys
"WHEN THE SUN GOES DOWN"
2006

Alex Turner a chroniqué mieux que personne l'ordinaire des jeunes anglais des années 2000 sur le premier album des Arctic Monkeys. Doté d'un sens aigu de l'observation, il y croque des personnages avec la même ironie mordante que le faisait Davies sur "Dandy" ou "Well Respected Man", à l'image du maquereau décrit ici comme *scummy man*.

Babyshambles
"DELIVERY"
2007

Avec leur usage fréquent de termes archaïques typiquement britanniques et leur romantisation de l'Angleterre de jadis (l'Arcadia de Philip Sidney), les Libertines sont, à l'instar des Kinks, les tenants d'une anglicité revendiquée. La dette de Pete Doherty aux Kinks n'a jamais été aussi frappante que sur ce morceau de Babyshambles.

Twin Peaks
"WALK TO THE ONE YOU LOVE"
2016

Jeunes érudits qui aiment se faire passer pour plus bêtes qu'ils ne sont, les Américains de Twin Peaks ont enregistré leur deuxième album au vert, dans une cabane hors du temps. De cette retraite, ils ont tiré un album chaleureux, aux vibrations kinksiennes, comme en témoigne ce titre, cousin proche de "Victoria".

The Above
"I WANNA TAKE HER HOME"
2016

Nombreux sont les groupes garage qui s'appliquent aujourd'hui à copier la formule Kinks avec plus ou moins de réussite, mais peu sont aussi doués aujourd'hui que les classicistes New Yorkais de The Above : riff agressif, mélodie tournoyante, chant mordant, tout est là. ★

R&F : Dans les banlieues, oui.
Ray Davies : D'accord. Dans quel coin de la ville Oscar Wilde a fini sa vie ?

R&F : Il est mort à Saint Germain-des-Prés, dans un hôtel rue des Beaux-Arts.
Ray Davies : Ah oui, je suis allé visiter cet hôtel à la fin des années 90. Le papier peint était très laid. Il paraît que quand il a vu ledit papier peint, Wilde a dit *"l'un de nous doit partir"*. Il est mort avant. Et le papier peint est resté. Je ne sais pas pourquoi je raconte tout ça. Paris est une ville formidable pour marcher, comme certains endroits de Londres. L'Amérique n'est pas comme ça. Toutes les maisons se ressemblent, Cleveland est comme Baltimore, qui est comme Miami. Le centre de la Nouvelle-Orléans est construit comme New York. Tout est bien rangé en blocs.

R&F : Vous êtes écrivain maintenant…
Ray Davies : Je commence un nouveau livre dans quelques mois. J'y parlerai peut être un peu de musique, mais pas forcément. "X-Ray" et "Americana" parlent de musique. J'aimerais voir comment je m'en sors quand je ne me sers pas de la musique. Il y aura toujours de la musique dans ce que je fais… J'aimerais écrire davantage, ça m'intéresse. J'ai découvert que j'avais ça en moi. J'ai l'impression d'être dans une nouvelle phase de ma carrière. Je ne veux pas être un écrivain sérieux, je veux être humoristique. Je crois que les grands écrivains ont de l'humour. C'est si facile d'être sérieux et académique. J'aime penser que je peux faire sourire les gens.

R&F : Vous voulez écrire des fictions ?
Ray Davies : Oui. La vie a beaucoup d'éléments de fictions. Nous avons les *fake news* désormais. La vie est un mélange de faits et de fiction. La fiction vient de l'intérieur des gens. Les faits sont moins importants. Nous sommes-là dans cette pièce, voilà les faits. La fiction est plus importante : vous ressentez une émotion différente de celle que je ressens. Le secret est de trouver un équilibre entre la concision et la subtilité. La vie, les gens m'intéressent toujours beaucoup. Je suis très optimiste en ce qui concerne l'écriture, mais il faudra sans doute que je fasse moins d'interviews. Parce que la musique, la pop, le rock, appelons ça comme on veut, sont toujours dépendants de la presse. J'aimerais qu'il soit possible de faire de l'art, de la sculpture, de la peinture, des films, tout en préservant son intimité. J'envie les peintres. Les gens vont voir leur travail, mais ils n'ont pas besoin de voir des journalistes. J'aimerais pouvoir travailler, sans avoir à parler aux journalistes, avec tout le respect que je vous dois. C'est super qu'on écrive sur moi, mais je ne veux pas avoir à tout expliquer à chaque fois, encore et encore.

R&F : Vous en avez marre de parler à des nostalgiques des Kinks, mais la nostalgie est un sentiment que vous connaissez.
Ray Davies : Hier, c'est déjà une nostalgie. C'est un univers alternatif. J'essaie de penser à maintenant, au présent. J'écris sur la vie des gens, sur des personnages. Les films, les livres, peuvent être nostalgiques, c'est la nature humaine. Je ne me sens pas comme une personne nostalgique. Si je montais sur scène demain chaque chanson que je chanterais, qu'elle soit ancienne ou pas, serait en rapport avec le moment présent. Je n'ai pas de machine à remonter le temps. Je ne peux pas faire cette interview de la manière dont je l'aurais faite dix ans plus tôt. C'est pour cela qu'il est important de continuer à travailler.

R&F : Quels sont vos écrivains préférés ?
Ray Davies : Il y en a tellement. J'adorais Dylan Thomas quand j'étais jeune. John Updike, Norman Mailer… Je n'adore pas les romans policiers, mais j'ai lu cet écrivain suédois…

R&F : Stieg Larsson ?
Ray Davies : Oui, ce n'était pas mal. J'aime les éléments de réalisme moderne. J'aimais bien les écrivains américains. J'aime Elmore Leonard, Cormac McCarthy. J'aime Carson McCullers. Les écrivains comme ça. Le style m'intéresse plus que le sujet. La structure du récit m'intéresse. La façon dont on commence un roman est quelque chose de passionnant.

Qui suis-je ?

R&F : Et quel est votre rapport aux écrans, à Internet ?
Ray Davies : C'est la chose qui a le plus changé le monde ces dernières décennies. Internet a bouleversé la notion de communauté, ça a changé la valeur de l'intimité, ça a bouleversé notre paysage. L'Internet est une force qui corrompt les gens. Mais il faut vivre avec, ça existe. Il faut devenir ami avec Internet, car c'est une force plus puissante que n'importe quel individu. Je ne fais pas trop d'Internet, j'essaie d'éviter au maximum. Hier j'ai envoyé le synopsis d'une comédie musicale sur laquelle je travaille. J'ai envoyé une copie par coursier. Je crois toujours à ça. Pour résumer en une phrase mon avis sur Internet : c'est la force la plus sombre qu'ait jamais rencontrée l'humanité.

"Pour résumer en une phrase mon avis sur Internet : c'est la force la plus sombre qu'ait jamais rencontrée l'humanité"

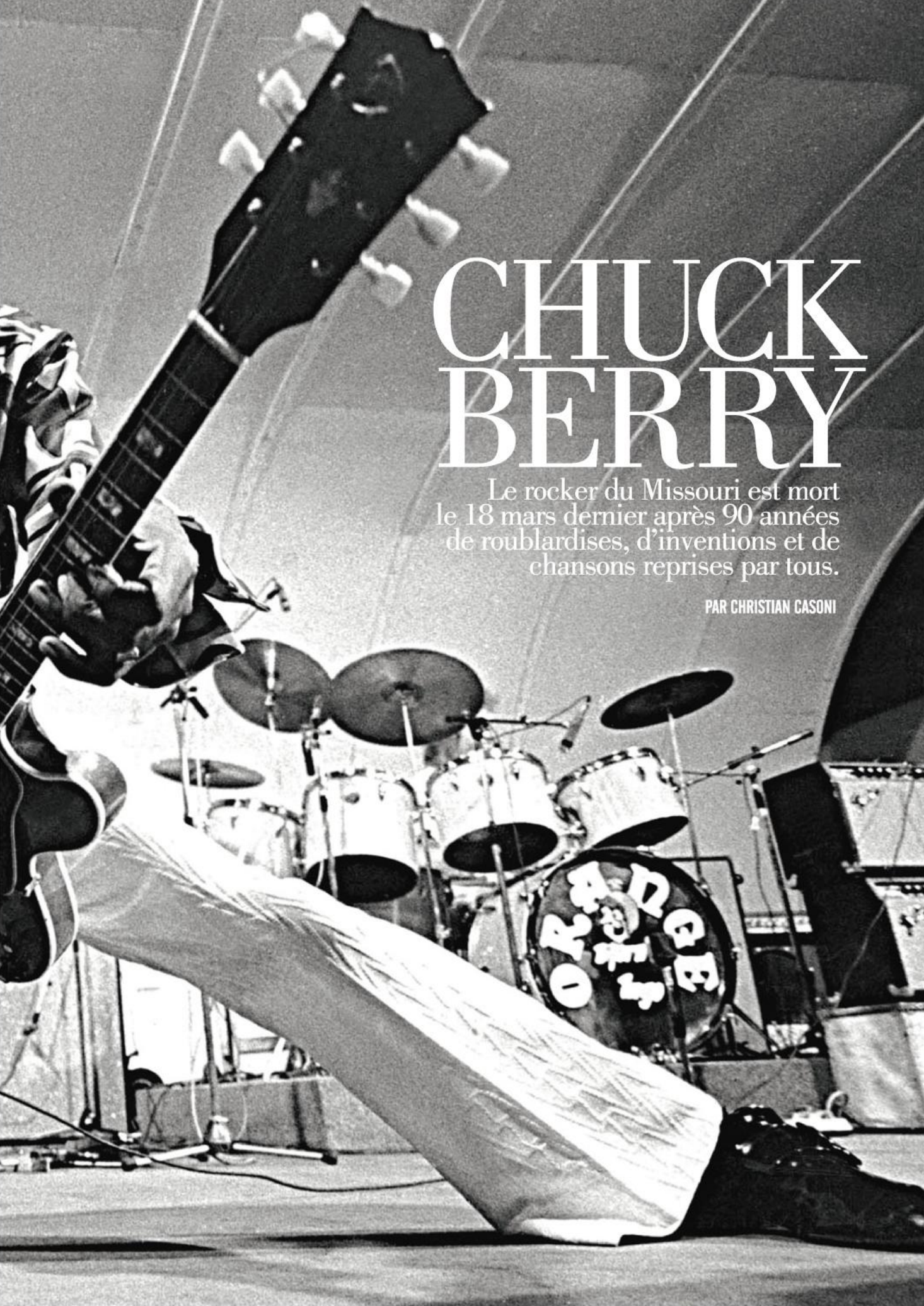
R&F : Pourquoi cette obsession pour le Nord de Londres ? L'essentiel de votre vie est là…
Ray Davies : A cause de la lumière. C'est un petit peu en hauteur, vous pouvez apercevoir le reste de la ville. Quand j'étais petit j'étais inspiré par la lumière, à cause des peintres. Dans le Sud de Londres, les gens sont en transit vers un autre endroit. Dans le Nord les gens sont là pour vivre. L'Est de Londres était un endroit affreux et qui devient très à la mode. Shoreditch est très branché maintenant. L'Ouest est juste un endroit où s'arrêter quand on va à l'Aéroport. Il y a un sens de la communauté dans le Nord de Londres. Il paraît que la reine Victoria faisait toujours halte dans ce bâtiment quand elle était en voyage.

R&F : Quel serait votre Shangri-La personnel ?
Ray Davies : Ce serait avoir la créativité sans la perte de soi. Pour être créatif il faut se perdre. Je suis toujours en train d'essayer de comprendre qui je suis. En ce moment je pense beaucoup à ça : qui je crois vraiment être. Qui suis-je ? C'est la prochaine question à laquelle je veux répondre. ★

Album "Americana" (Legacy/ Sony)

Photo Ebet Roberts/ Redferns/ Getty Images

Photo Globes Photos/ Zuma/ Dalle



CHUCK BERRY

Le rocker du Missouri est mort le 18 mars dernier après 90 années de roublardises, d'inventions et de chansons reprises par tous.

PAR CHRISTIAN CASONI

Aucun canard n'a jamais marché comme ça

Sam Phillips cherche un Blanc qui chante comme un Noir, Leonard Chess trouve l'inverse. Chuck Berry, tu rabâches, c'est obligé. Depuis le temps, les sociologues de la brillantine l'ont cureté par tous les orifices, à la tronçonneuse, à la fourchette à escargot, et les échotiers racontent tellement d'anecdotes sur son compte qu'il faudrait vivre trois existences de Chuck pour cocher toutes les cases.

Perfection stylistique

Reste-t-il encore quelque chose à saucer ? Parce qu'on peut dater à la minute près sa première chemise à fleurs, sa première Gibson rouge et son premier duck-walk (aucun canard n'a jamais marché comme ça). Ce samedi 18 mars, un petit vieux est en train de claboter dans une grosse baraque de Wentzville, 45 miles à l'ouest de Saint-Louis, Missouri. Les policiers du comté de Saint Charles foncent là-bas avec un matériel de réanimation qui ne sera d'aucune utilité : leur client ne les a pas attendus. Les flics ramènent le drap sur un styliste qui avait marqué de sa personnalité toutes les facettes de ce tour de prestidigitation qu'on appelle une chanson. Louis Jordan, qui détestait le rock'n'roll, n'aurait sans doute pas été content qu'on le compare à l'illustre macchabée, mais si Chuck Berry devait avoir une ascendance, ce serait bien Louis Jordan. Quant à sa descendance : tous les autres après lui. Chuck est un hybride très équilibré qui plaît à tout le monde, le résultat détonnant de simplicité d'une chimie miraculeuse, un agrégat complexe d'influences qui s'irisent sans excès, ne débectent personne, et se sont lissées par intercession divine en un alliage de nerfs, de grâce et de souplesse. Du blues, de la country, mais aussi du rhythm'n'blues, et pas seulement parce que Chuck a emprunté le trait de moustache de Louis Jordan, et la tournure de ses fameuses intros à son guitariste Carl Hogan ("Ain't That Just Like A Woman"). Mais aussi du zydeco, du swamp, de la rengaine mexicaine pour touristes yankees, de la jamaïcaine et, plus largement, de la variété, autant de lignes qui veinent son œuvre et la dominent à tour de rôle. Chuck a inventé un rock'n'roll ensoleillé, plus tropical qu'il n'y paraît, avec cette rondeur qui élastifie les shuffles les plus tendus, particulièrement suave dans "Thirteen Question Method", "Sweet Sixteen", "Memphis Tennessee", "You Never Can Tell". Le chant, la diction, le débit, les textes, la composition, la guitare, le son, tout est impeccable. Un peu crooner de variété sur les bords, élocution sans argot, sans accent, un débit sophistiqué qui charrie le jive de Louis Jordan vers le rap, et "Too Much Monkey Business" vers "Subterranean Homesick Blues", parolier parfois audacieux sachant s'arrêter avant la provocation ("Brown Eyed Handsome Man"), guitariste ayant trouvé sa perfection stylistique très vite et n'en n'ayant plus démordu jusqu'à sa mort, qui crée une chanson dans la chanson, généralise les double-stops de T-Bone, la basse ambulante des bluesmen, et laisse en prime froufrouter quelques mandolines de riffs.

Trois ans de pénitencier

Sa discographie est passée aux rayons X depuis "Maybellene" chez Chess en 1955, au dernier album studio chez Atco en 1979 ("Rock It"). Elle est jalonnée de lieux devenus communs. Le tout-venant ne retiendra que ses puissants bends double-stops et ses shuffles que chaloupe un auriculaire ambulant, mais Chuck a toujours aimé les romances caribéennes et la pop mambo décorée d'un parasol miniature en papier. Avant "Maybellene", quand il n'était que l'éphémère guitariste des Cubans, le groupe de Joe Alexander, Chuck avait enregistré avec eux un single de calypso pour le petit label Ballad : "Oh Maria"/ "I Hope These Words Will Find You Well". Lâché en solo, en pleine ascension il tombe "Havana Moon", "La Juanda", "Blues For Hawaiians", "Hey Pedro", "That's My Desire", "The Man And The Monkey". Plus tard il y aura "Jamaica Farewell", "Run Joe", "Oh Louisiana" (reggae), "Bordeaux In My Pirough", "Vaya Con Dios". Tout n'est pas fameux, mais le versant alizé de son œuvre est assez important pour faire pièce au rock'n'roll. D'ailleurs ces deux latitudes ne s'excluent pas obligatoirement, comme le démontre aussi Bo Diddley avec une éloquence encore plus nette. Il y a d'abord ce garçon coiffeur de Saint-Louis qui se fait appeler Chuck Berryn quand il joue avec le pianiste Johnnie Johnson et le batteur Ebby Hardy. Il écoute Louis Jordan, Nat King Cole, Muddy Waters, Hank Williams, beaucoup de musique hillbilly. En 1944 il projette de réussir sa vie sur la côte Ouest avec deux potes. La vieille Oldsmobile cane aux alentours de Kansas City. Ils essaient de se refaire en braquant une boulangerie. Le procès dure 21 minutes. Au coup de marteau : dix ans de pénitencier à Algoa. Chuck n'en purge que trois dans une maison de correction. Après la naissance de sa fille Ingrid et l'épisode des Cubans, on retrouve notre homme à Chicago en 1955. Il accompagne un copain de lycée qui rend visite à sa mère. Il voit Howlin' Wolf et Elmore James dans un club de la 47e Rue, et son idole Muddy Waters sur Wabash Avenue. Muddy le recommande à Leonard Chess. A-t-il seulement une démo à présenter ? Une semaine plus tard Chuck revient avec une bande. Johnnie Johnson, Ebby Hardy et lui ont imprimé une version musclée d'"Ida Red", le western swing virtuoso de Bob Wills et de ses Texas Playboys sur un disque de 1938. Chess trouve la version de Chuck trop country pour le label. Ne pourrait-il pas forcer un peu sur le blues ? Une semaine passe. Chuck fait écouter à Willie Dixon, au téléphone, sa nouvelle mouture. Les paroles n'ont plus rien à voir avec l'original. Chess la retitre "Maybellene", prénom désuet censé donner un tour comique à cette charge, qui cause de bagnoles rapides et d'une course-poursuite engagée derrière une fiancée en cavale, que le narrateur a bien du mal à rattraper, un condensé de culture teenage dont il fera son fromage pendant des années. Le DJ Alan Freed, alias Moondog, récupère une partie du copyright. Le coup de main qu'il donne à Chuck, depuis New York, commence maintenant : Freed pilonne les oreilles américaines avec "Maybellene", qui reste onze semaines dans les charts de la pop et monte jusqu'à la cinquième place. En cinq ans, Chuck va placer 19 titres dans le *hot top-100*, "Sweet Little Sixteen" atteignant la deuxième position en 1958. Est-il besoin de nommer tous ces monuments du rock'n'roll, parmi les plus visités ?

Mais Chuck a trois défauts : il enregistre du rock'n'roll, il est noir, il gagne beaucoup d'argent. Il a ouvert un club, le Bandstand, sans cesse exposé aux tracasseries policières. Quand il y fait travailler une Hispano de quatorze ans cueillie à El Paso, Chuck tombe pour proxénétisme et détournement de mineure. Il sort du pénitencier fédéral de Terre Haute en 1963, après deux années de plaidoirie et deux années d'incarcération. Le monde a changé. Être un pionnier du rock'n'roll n'est plus une situation. Le rock'n'roll, il s'est avili en un ersatz sucré pour une partie de la jeunesse, l'autre partie cultivant maintenant le passé et l'auto-flagellation, le folk et le blues rural. L'invasion britannique a pourtant commencé, mais le grand public américain ne réalise pas encore qu'il a déjà tout ça chez lui. Si Chuck a laissé un âge d'or derrière lui, c'est aussi celui de la crédulité. Il est peut-être devenu amer et fuyant, mais il continue d'oblitérer les charts, "Nadine", "No Particular Place To Go", "You Never Can Tell", "Little Marie", "Promised Land", avec une inflexion country plus prononcée et des titres qui marchent des deux côtés de l'océan. Les relais de croissance sont maintenant sur l'autre rive.

Un peu de racolage

La première tournée est organisée en 1964. Eddy Mitchell le présente à l'Olympia (plus tard, il lui grattera "I'm A Rocker" et "Almost Grown"). Chuck s'est constitué un répertoire international qui le dispense de se ruiner en sidemen. Il peut recruter dans n'importe quelle ville de la planète, au pied levé, deux tâcherons dont il ne citera jamais les noms

Photo DR

CHUCK NOURRICE

Qu'ont en commun Elvis Presley, les Beatles, les Rolling Stones, Bruce Springsteen, David Bowie et Patrick Topaloff ? Tous ont chanté Chuck Berry. Rythme, musicalité, intelligence, sensualité, insolence, humour, style : ses chansons constituent un parfait vade-mecum du rock'n'roll.

Son jeu de guitare est devenu la base pour bien des musiciens qui ont fait carrière après lui. Keith Richards, guitariste des Rolling Stones, étant l'un des plus fameux. Il faut, à ce sujet, revoir le film "Hail ! Hail ! Rock'n'Roll" (1987) où, éternellement facétieux, le maître s'amuse à jouer avec les nerfs de son élève. Compositeur, Chuck Berry s'appuie sur le blues sans s'interdire des touches country, pop, jazz ou latine. Poète, il observe son époque avec acuité. Paul McCartney affirme : *"Les Beatles ont été énormément influencés par sa musique. Des chansons comme 'Sweet Little Sixteen', 'Rock And Roll Music', 'Maybellene' et 'Memphis, Tennessee' ne sont que quelques-uns des grands classiques nés de sa plume."* D'où la régularité avec laquelle Chuck Berry entre dans les répertoires les plus divers. Les innombrables emprunts qui lui sont faits donnent une indication de son influence

ROLLING STONES

1963. Pour leur premier disque, les Rolling Stones choisissent "Come On" bien que le morceau ne soit ni un succès pour Chuck Berry, ni considéré comme un de ses classiques. Tout au long de leur carrière, les Stones reviennent à leur inspirateur, enregistrant "Carol", "Around And Around", "Bye Bye Johnny", "Talkin' About You", "You Can't Catch Me", "Little Queenie", "Let It Rock", "Memphis, Tennessee"… Même quand ils ne sont pas du maître, certains titres sont repris tels qu'il les a arrangés, "Route 66", "Confessin' The Blues", "Down The Road Apiece", "Don't You Lie To Me"… Solo, Keith Richards grave "Run Rudolph Run".

BEATLES & CO

Au début des années 1960, à Hambourg, les Beatles jouent régulièrement "Sweet Little Sixteen", "Little Queenie"... Parvenus au sommet, ils mettent leur talent exceptionnel au service de "Rock And Roll Music" et de "Roll Over Beethoven". En 1975, John

Lennon enregistre "You Can't Catch Me" afin de compenser le fait qu'il l'avait plagié sur les premières mesures de "Come Together". Les autres groupes britanniques de la période puisent allègrement dans le catalogue Chuck Berry. Animals ("How You've Changed"), Searchers, Hollies (tous amoureux d'une "Sweet Little Sixteen"), Pretty Things ("Oh Baby Doll"), Kinks dont la version sauvage de "Beautiful Delilah" inspirera celle des Count Bishops. "Too Much Monkey Business" connaît une belle popularité : Kinks, Yardbirds, Hollies, Wayne Fontana, Downliners Sect, Liverbirds, Casey Jones… Soliste des Yardbirds, Jeff Beck intitule "Jeff's Boogie" une variation sur le "Guitar Boogie" de Chuck Berry. Le Gallois Dave Edmunds fait partie des obsédés. À la tête de Love Sculpture, il adopte "You Can't Catch Me" puis ne cesse de tenter la reprise parfaite, "No Money Down", "Jo Jo Gunne", "Run Rudolph Run", "Sweet Little Rock'n'Roller", "Let It Rock", "Promised Land", "Oh What A Thrill" (avec Rockpile)…

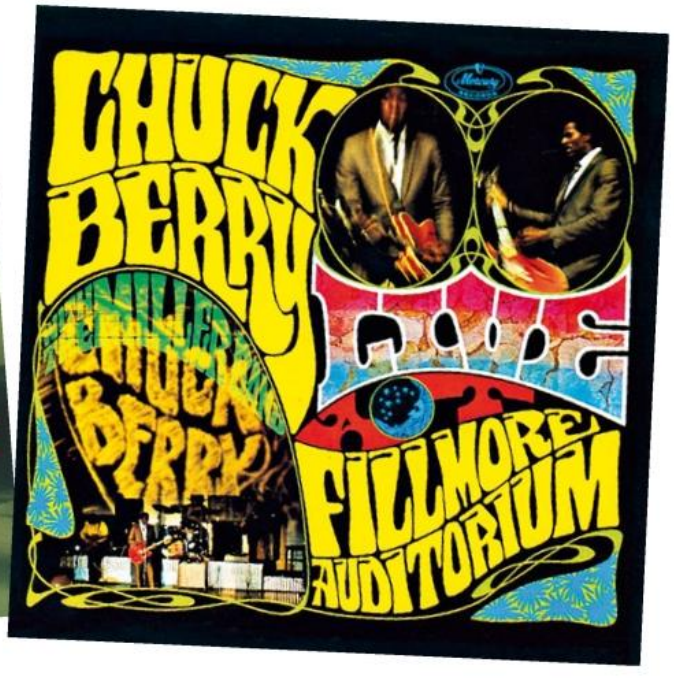
ELVIS PRESLEY ET JERRY LEE LEWIS

Être chanté par le King représente une consécration. Qu'a pensé Chuck Berry du traitement royal réservé à "Maybellene" (au Louisiana Hayride), "Memphis, Tennessee", "Too Much Monkey Business" (propulsé par la guitare de Jerry Reed), "Johnny B. Goode" ou "Promised Land" ? On ne sait pas… Chuck Berry et Jerry Lee Lewis ont souvent été au même programme. Leurs chamailleries sont légendaires. On a pu assister à l'une d'elles en 1973 à la Fête de l'Huma. Pas rancunier, Jerry Lee Lewis prend plaisir à imprimer sa marque sur "Memphis, Tennessee", "Little Queenie", "No Particular Place To Go", "Maybellene", "Roll Over Beethoven", "Brown Eyed Handsome Man", "Sweet Little Sixteen", "Johnny B. Goode", etc.

HYMNE NATIONAL DU ROCK'N'ROLL

Avec "Surfin' USA", les Beach Boys plagient "Sweet Little Sixteen". Angus Young d'AC/DC perfectionne le *duck walk* (pas du canard) popularisé par Chuck Berry. "Around And Around" est joué par les Animals, les Swinging Blue Jeans, David Bowie, Graham Parker. "You Never Can Tell" connaît une nouvelle vie grâce à la bande originale de "Pulp Fiction". "Back In The USA" trouve place chez MC5 ; "Nadine (Is It You ?) " chez Motörhead ; "Bye Bye Johnny" chez Bruce Springsteen… En tout temps et en tout lieu, les morceaux de Chuck Berry s'avèrent fédérateurs. "Roll Over Beethoven" séduit aussi bien les Sonics que Mountain, les Byrds, les Flamin' Groovies, Status Quo, Ten Years After… "Johnny B. Goode" se détache comme hymne national du rock'n'roll, accommodable à toutes les sauces. Le titre figure dans des centaines de répertoires dont ceux de Vince Taylor, Dion, Johnny Rivers, les Beach Boys, Bill Haley, Johnny Winter, Grateful Dead, Jimi Hendrix, Dr. Feelgood, les Sex Pistols, Elton John, etc. Après les Chaussettes Noires (surprenant "Eddie Sois Bon"), à la veille de son incorporation Johnny Hallyday exprime le souhait de ses supporters : "Johnny, Reviens !". (Eddy Mitchell comme Johnny Hallyday puisent régulièrement chez Chuck Berry, aidant à le faire mieux connaître.) Jacky Chalard imagine une autre traduction, "Ali Be Good" interprété par l'impayable Patrick Topaloff. Les œuvres signées Chuck Berry figurent au répertoire de tous les rockers, qu'ils soient tendance rockabilly, garage, pop, country, punk, soul, hard, etc. Une universalité qui souligne le génie de leur concepteur. ★

JEAN-WILLIAM THOURY



Pas une seconde sans se demander si Chuck n'est qu'un cabotin capricieux ou un type humble et charmant

quand il les présente au public (*"Is he alright?"*), noms qu'il ne connaît de toute façon pas. L'idylle anglaise bat son plein. Premier album chez les monarchistes : "Chuck Berry In London", et sa curiosité : l'instrumental "London Berry Blues", cinq minutes de double-stops intenses. Puis il file chez Mercury. En acceptant son congé, Len Chess parie qu'il sera de retour au bercail sous trois ans. Mercury lui a fait une avance sur royalties de 60 000 dollars. Ça tombe bien, Chuck veut monter un parc de loisirs à Wentzville, club attenant. Chez Mercury il grave quelques albums pour le meilleur ("Live At The Fillmore Auditorium", accompagné du Steve Miller Band) et pour le pire ("Concerto In B. Goode", du Chuck Berry planant à n'écouter sous aucun prétexte malgré ce qu'en a dit Lester Bangs). On voit bien dans quel dilemme se débat Chuck à la fin des années 60 : il est programmé aux New York Revival Shows d'un côté, il courtise les hippies de l'autre.

Trois ans plus tard, selon la prophétie de Len, Chuck rempile avec "Back Home", sauf que la maison a été vendue à GRT, que Len Chess va mourir et que l'ambiance n'est pas excellente avec les nouveaux managers. Il y aura encore quelques bons albums comme "San Francisco Dues", avec une attention plus marquée pour le blues, quelques moments de grâce comme le festival de Toronto en 1969, un peu de racolage avec le très bon titre "Tulane" (un couple de commerçants sauve son affaire en dealant), et quelques bizarreries. "My Ding-A-Ling" par exemple, la chanson coquine que Dave Bartholomew avait enregistrée en 1952. Pour Chuck, c'est le sommet commercial d'une carrière pourtant pavée de classiques : il placarde pour la première et la dernière fois un single en tête des charts, avec 17 semaines d'exposition. Ou "Hail Hail Rock'n'Roll" en 1987, le film de Taylor Hackford. Keith Richards célèbre les soixante ans de son héros en lui offrant un band affûté, des séances de répétition, plein d'invités et une revanche sur le Fox Theatre de Saint-Louis, qui lui était interdit quand il était gamin à cause de sa peau. Pas une seconde sans se demander si Chuck n'est qu'un cabotin capricieux ou un type humble et charmant.

Mais quoi qu'il fasse, il n'a plus que ses vieux lauriers fripés à donner à brouter à ses fans, la plupart du temps dans la routine du minimum syndical, avec l'éternelle section rythmique d'appoint prise au vol. Ses vieux lauriers et quelques affaires sordides. Plusieurs mois de cabane en 1979 pour évasion fiscale. Cette caméra posée dans les toilettes pour dames de son resto huppé, la presse se souvenant alors de "My Ding-A-Ling". Le procès que lui intente Johnnie Johnson, réclamant sa part de copyright sur "Roll Over Beethoven", "Sweet Little Sixteen" et "No Particular Place To Go". Maintenant Chuck est mort, il a trouvé un endroit particulier où se rendre, ça devait arriver, c'est le fin riff de l'histoire, *"chacun aura sa part, exquise et subreptice"*, Fats Domino, Little Richard, Jerry Lee Lewis, Buddy Guy, Otis Rush… James Cotton avait pris le corbillard trois jours avant Chuck.

Casquette de marin

Mais qu'apprend-on trois jours après l'annonce de sa mort ? Chuck avait enregistré un album avant de s'escamoter, ce qui ne lui était pas arrivé depuis "Rock It" en 1979. Les sessions se sont déroulées dans plusieurs studios de Saint-Louis avec des musiciens qu'il connaît bien, Jimmy Marsala, Keith Robinson, Robert Lohr, sa fille Ingrid à l'harmo et son fils Charles à la guitare. Le disque sortirait mi-juin sur le label Dualtone et s'intitulerait "Chuck". Pour affoler les rotatives, Dualtone a jeté un titre sur les réseaux sociaux : "Big Boys", exalté, juvénile, johnny-b-goodien en diable. Ceux qui, à la fin des années 2000, avaient pu voir le vieil acrobate diminué sous sa casquette de marin, se demandent qui joue réellement sur ce titre. Chuck, son fils ou l'un des deux invités, Tom Morello et Nathaniel Rateliff ? Pendant ce temps, là-haut, embaumé dans le disque d'or de la sonde Voyager, "Johnny B. Goode" vole dans la nuit interstellaire. ★

Obédience Gibson

SIX CORDES POUR CHUCK BERRY

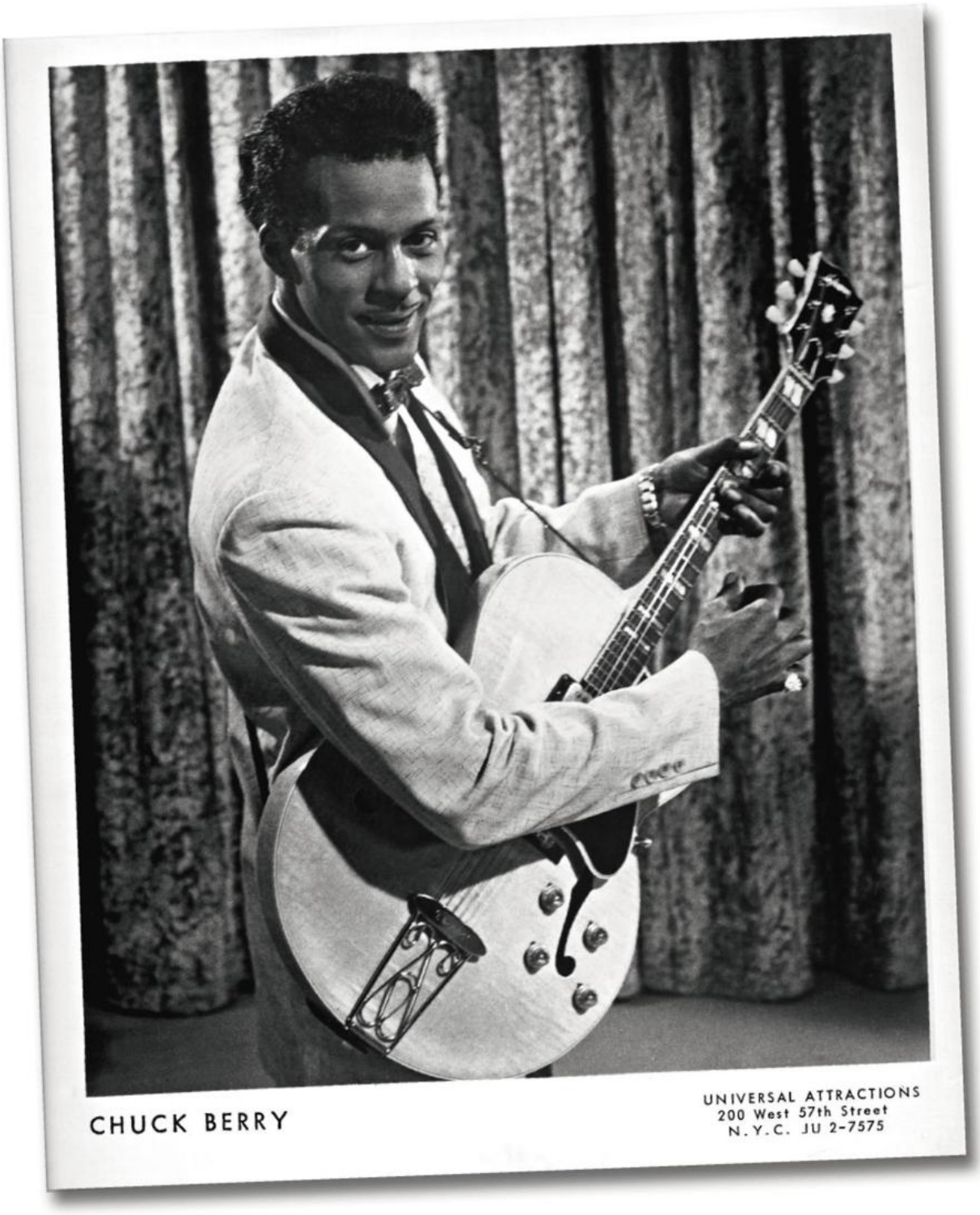
Double stop, turnaround ou accords jazz : les secrets de l'homme aux Gibson demi-caisses sont ici expliqués.

PAR PATRICK EUDELINE - ILLUSTRATION MEZZO

"Tu peux passer ta vie à apprendre des plans de blues. Quand tu y mets le doigt, c'est sans fin..."
Jorma Kaukonen.

Je devais avoir treize ans quand j'ai lu cette phrase-là. Qui ne m'a jamais quitté. Je ne savais pourtant pas encore à quel point l'homme avait raison.
Et toutes ces années plus tard, je suis là... à essayer de ne pas m'emmêler les pinceaux entre le riff de "Back In The USA" et celui de "Roll Over Beethoven". Berry, Chuck, l'homme, est mort hier. J'ai un concert dans quelques jours. Je me dois de jouer un Berry. Bon, ce sera "Memphis Tennessee" ou "You Never Can Tell". Parce que...
Qui a dit *"Chuck Berry, c'est toujours pareil ! Toujours le même plan" ?* Pas vraiment non.

Bon, Chuck et la guitare, c'est une parfaite tautologie. Rien que de prononcer ces mots-là, tout afflue : *"Lou Reed, c'est le Chuck Berry punk"*. Cette stance de 1977 révélait implicitement qu'on devait tout à Chuck, même si on essayait d'écrire comme Lou parce que c'était bien plus facile (techniquement, hein…). Tout le monde (enfin surtout ceux du pub rock, pas Television ou Chelsea, les new-waveux) jouait alors "Route 66" comme il pouvait, les très mauvais se contentant de "Louie Louie". Dans notre ADN, comme il est coutume de dire aujourd'hui, dorment toutes ces versions de ses classiques via Beatles, Stones, Groovies, qui s'entrechoquent. Une autre madeleine ? Je fais remarquer un jour à Thunders qu'il ne reprend aucun Berry, et Johnny me répond *"Chuck Berry songs, mate, you do them, or you don't do"*. Manière de dire : *"une chanson de Berry, tu la fais vraiment ou tu la fais pas. C'est pas si simple"*. En fait, comme le MC5, le Johnny avait "Back In The USA" dans sa besace. Depuis les Dolls.



L'histoire de Chuck se confond avec celle de la guitare électrique. Obédience Gibson. Bien évidemment. Quand Chuck sort son "Maybellene", Gibson ne propose encore que de grosses guitares jazz, comme Epiphone, Gretsch ou Levin. Leo Fender vient d'inventer la Telecaster et donc… le fameux twang, mais Chuck est un dévot de T-Bone Walker, de Charlie Christian, surtout il se rêve en guitariste de jazz noir, pas en blanc country (son autre héros, Muddy Waters, n'a pas encore basculé vers la Tele). Il jouera sur des Gibson, donc, mais équipées du fabuleux P-90. Ce micro ne le sait pas encore, mais il a un destin. Il sera celui qui portera le son de Johnny Thunders. Il sera le micro qui sature. Nous n'en sommes pas encore là.

En 1955, Berry enregistre "Maybellene" en tournant autour d' "Ida Red", classique country. La différence ? La guitare, bien sûr. Le ronronnant classique country de Bob Wills, le violon qui grince (merveilleusement, on est d'accord) a pris du nerf, et des plans à la Charlie Christian revampés. Le son est donc celui des P-90 de la blanche ES-350 de Berry, branchée dans un antique ampli Gibson. Sa première bonne guitare, avant qu'il ne fasse le tour de toutes les ES-330, 335, 345 à vibrato Bigsby (dont il ne se sert guère). Toutes ces demi-caisses (*hollow body* comme on dit) de rêve. Elles sont rouges et or. Ou brun seventies. Elles ne se prêtent pas au crunch facile, cela c'est le boulot des Les Paul. C'est pour Freddie King et tous les anglais du british blues en devenir. Le micro P-90, dès le

"Une chanson de Berry, tu la fais vraiment ou tu la fais pas. C'est pas si simple"

second album, est remplacé par les Humbuckers PAF, dont Gibson équipe toutes ses guitares désormais. Pour le meilleur et pour le pire. Mais Chuck, on l'a vu, reste fidèle aux demi-caisses. Qui ne sont jamais équipées, Humbuckers ou pas, de micros trop prompts à *baver*. Chuck veut sonner comme T-Bone, ou Guitar Slim, voire le jeune BB King. C'est ce son qui ne demande, certes, qu'à saturer, à chauffer à blanc, mais n'ose pas encore vraiment. En face, il y a Freddie King, Sumlin, Otis Rush.
Eux, c'est la Les Paul. Et ce qu'ils cherchent, c'est l'overdrive.

C'est le son du Chicago Blues. Celui que Clapton ou Mayall vont pousser dans ses derniers retranchements. Ce son qui va bientôt *chanter comme un violon*, *monter jusqu'à 11* et *tenir la note même pendant que le guitariste s'absente*. Le son Gibson. Bientôt. Cela n'est pas l'affaire de Berry. Il veut, lui, composer des chansons.
Non point inventer le hard rock.
Le plus drôle, c'est que sur l'album "After School Session", son premier, Berry arbore ce qui ressemble fort à une Les Paul noire. Même si, sur le disque, il n'en joue pas… mais cela, Clapton et les autres ne pouvaient le savoir… Berry, une fois encore, n'a jamais été tenté par la saturation, ni d'ailleurs par les effets. Un peu de reverb sur son ampli Gibson ou sur ses Dual Showman… Et le tour est joué. Même Lightnin' Hopkins devait s'essayer un jour à la wah-wah… Même Muddy Waters ou Howlin' Wolf allaient s'essayer au psyché, à l'air du temps. Berry, jamais. A l'époque du british beat, il évoque Londres et Liverpool dans ses chansons, San Francisco quand les hippies arrivent, le Memphis éternel quand la soul fait rage. Pour tout gage de modernité. Cela lui suffit bien.
Pas question d'essayer une fuzz.

Pourtant, les Anglais dévots, Page, Richards ou Clapton, l'imaginent comme un pionnier moderne, rhythm'n'blues, loin de Gallup ou Carl Perkins qui eux même s'ils jouaient aussi parfois sur Gibson, restaient rockabilly. Le son de Berry est celui de T-Bone, revu par Chess. Les plans qu'il joue viennent de Charlie Christian pour les accords (sixtes, neuvièmes augmentées), de T-Bone Walker (encore !) pour les double-stops. La country, et le jazz dit *facile* donnent les mélodies et l'usage des gammes pentatoniques majeures. Jamais Chuck ne se limite à la fameuse gamme blues mineure. Même si les intros sont des *turnarounds* de Delta blues, peu ou prou modernisés.
Comme les pratiquent Muddy Waters et les autres.
Dès "Carol" et "Roll Over Beethoven" tout est en place.
Ne manque plus que... la signature définitive.

"Johnny B. Goode", bien sûr, qui date de 1958 et semble graver dans le marbre l'alpha, l'omega et le reste. Jusque là, les intros de Berry se cherchent. Elles sont géniales, évidentes, inédites dans cette forme-là. Mais il faudra attendre 1957, "Roll Over Beethoven", "Carol", son troisième album, "Chuck Berry Is On Top" (qui compile les premiers tubes) et le suivant, "Rockin' At The Hops" pour que se systématise le double stop dans une intro. Qu'il devienne roi. Et là, quel défilé ! Toujours semblable et jamais le même. C'est "Let It Rock", "Bye Bye Johnny", "Carol", "Roll Over Beethoven", etc.

Pour tout le monde, l'intro emblématique de Berry… C'est un plan de son pianiste Johnnie Johnson qu'il recycle. C'est ce que disent Keith et Johnson lui-même.
Hélas pour Johnson (qui fit procès pour récupérer les droits)… on trouve chez Louis Jordan quasi note pour note l'intro de "Johnny B. Goode". Jouée par tout l'orchestre. Le morceau, c'est le fameux "Ain't That Just Like A Woman". Le guitariste de Jordan, c'est Carl Hogan, que Berry vénère. Et puis à cause des cuivres, Jordan joue tout en *si* bémol. Ces cuivres qui jouent fort distinctement le riff. Berry ne changera pas la tonalité alors qu'il s'essaye à jouer ce fameux riff… qui deviendra l'essence de son "Johnny B. Goode". Alors que les bluesmen Chess, piano ou pas, ne dérogent guère du *la* et du *mi*. Pourquoi s'emmerder la vie ? Ou alors, quand ils doivent jouer en *fa*… Ils mettent un capodastre.

Les Anglais, et à leur suite tous les américains du garage, les *good time bands*…Tout le monde, quand il reprend Berry, va le rigidifier (plus binaire, le rythme !), le simplifier et en saturer quelque peu le son. Tout le monde et surtout les Stones. On a là, on l'aura compris, l'origine de la fameuse scène du film… quand Keith et Chuck s'embrouillent sur l'intro de "Carol". Keith joue Berry en l'éloignant du jazz, en laissant tomber les tonalités difficiles. Harrison, avec ses Grestch reste plus près du modèle. Comme les Beach Boys ou les Yardbirds. Bientôt, les Pretty Things, Downliners Sect, joueront Berry façon sauvage, n'en gardant que l'essence. Berry en prophète punk ? Oui, évidemment.

Berry fera des chefs-d'œuvre jusqu'en 1964.
Avec une dernière salve dont se nourriront tous les groupes. C'est "Nadine", "Talking About You", "Promised Land". Jamais il n'a mieux écrit… mais bientôt la qualité baisse. Il n'est plus chez Chess mais chez Mercury, même s'il retournera un moment chez Chess. Et ses ennuis de prison l'ont salement marqué. Il y a des pépites encore. Et des disques attachants. "San Francisco Dues" qui signe, son retour chez Chess par exemple. Voire des hits par surprise, comme sa reprise de "My Ding A Ling". Ou des réussites, "Tulane" sur "Back Home" en est le parfait exemple, ou ces blues qu'il dissémine un peu partout comme ce "It Hurts Me Too" de référence sur le pourtant contestable "Chuck Berry In Memphis". Oui, Chuck reste Chuck. Parfois. Bien sûr. Jusqu'à l'orée des seventies. Sur scène, on le sait, le grandiose voisine avec le médiocre. Et les disques live, même celui au Fillmore, avec le Steve Miller Band en devenir, derrière, ou qui on voudra, restent anecdotiques. Quand Berry s'en fout. Quand le groupe qui fait la pige n'assure pas. Quand il mélange ses morceaux, joue l'intro de "Sweet Little Rock And Roller" pour introduire "Little Queenie". Quand il se momifie. Mais c'est Berry. Et je garde un souvenir lumineux d'un "Baby What You Want Me To Do" interprète avec sa fille Ingrid à l'Olympia, vers 1974. Et dès que j'ai été en âge, je n'ai jamais raté un concert de Berry.

Il a écrit le bouquin. Comme disent les Anglais.
Et ma Rolex à moi, c'est la Gibson ES-345 rouge de Berry. J'ai l'âge, certes, mais je ne l'aurai jamais. Inabordable à moins d'un miracle. Donc oui, j'ai raté ma vie. Berry, ce matérialiste fétichiste des objets, aurait opiné. L'argent, c'est le respect. Et le bonheur. Il le savait bien lui, pour qui tout honneur était du vent face au cash. ★

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

Rebelle, déjanté, indépendant,
péchu, électrique, vivant, exaltant,
frissonnant, énergisant, culte,
indescriptible, fédérateur, libérateur,
sauvage, enivrant, énergique, énervé,
puissant, intense, audacieux, vrai.

Soyez libre de choisir votre rock.

Tout le rock est sur OÜI FM.

OÜI FM

#ROCKRADIO

Age d'or perdu

The Black Angels

"DEATH SONG"

PARTISAN/ PIAS

Depuis ses débuts en 2004, le groupe texan est considéré comme un des éléments moteurs du renouveau psychédélique aux USA, d'autant que le chanteur bassiste Alex Maas et le guitariste Christian Bland, au sein de la Reverberation Appreciation Society, ont contribué en 2008 à la création du festival Austin Psych Fest devenu Levitation en 2014 en hommage aux 13th Floor Elevators. C'est d'ailleurs sous cette appellation qu'il a été importé à Angers en 2013 avec, bien entendu, les Black Angels en tête d'affiche. Les Anges Noirs ne sont pas si prolifiques puisque "Death Song" n'est que leur cinquième album depuis "Passover" en 2006, même s'ils ont su faire patienter leurs fans par un grand nombre de singles et quatre EP dont l'excellent "Clear Lake Forest". Nate Ryan parti après "Phosphene Dream", dont la pochette est l'œuvre de Wes Wilson, un des maîtres de l'affiche psychédélique, c'est à quatre que les Black Angels réalisent, en 2013, "Indigo Meadow" avant de revenir à la formule quintet avec l'arrivée d'un deuxième guitariste Jake Garcia aux côtés de Bland, Maas, Stéphanie Bailey (batterie) et Kyle Hunt (claviers et basse), les instruments étant toutefois interchangeables sur disque comme sur scène. Un élément singulier est également présent depuis la formation du groupe : la drone machine, un système prolongeant et répétant les sons, sorte de bourdon, qui s'applique à la voix et aux instruments. Inspiré par la musique indienne, La Monte Young, avec qui collabora un temps John Cale, fut un des grands initiateurs de la Drone music aux USA, provoquant lors d'interminables concerts l'extase ou la crispation. Si "Indigo Meadow" intégrait des sonorités plus pop à la transe stoner et psychédélique qui reste leur référence, "Currency", placé en ouverture de "Death Song", donne le ton d'un album qui veut frapper fort, reflétant une vision sombre et violente de l'Amérique actuelle. Le sauvage "I'd Kill For Her" semble être un contrepoint à la pop psychédélique de "You're Mine" sur "Indigo Meadow" tout en s'approchant au plus près du Velvet Underground. Le temps du psychédélisme ensoleillé de la Californie et de l'innocence est dorénavant bien loin. L'Amérique a choisi la voie Trump. Les guitares sont saturées, les claviers omniprésents, les boucles répétitives et les percussions métronomiques. L'ensemble dégage une puissance de feu de laquelle émerge la voix d'Alex Maas soutenue par celles de Christian Bland et de Jake Garcia. Mélange de hard rock, de stoner et de psychédélisme furieux, "Death Song" est homogène, mais pas monolithique, alternant pilonnage sonore ("Comanche Moon", "Medecine", grandiose "Hunt Me Down") avec des morceaux mid-tempo presque adoucis, mais sans rien perdre de leur urgence vitale ("Half Believing", "Estimate", "I Dreamt", "Grab As Much (As You Can)"). En final, "Death March" et "Life Song" prennent une tournure épique, incantatoire. Ce disque puissant et abouti montre à quel point les Black Angels tracent leur voie sans concession et sans s'épancher sur un âge d'or perdu.

✪✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

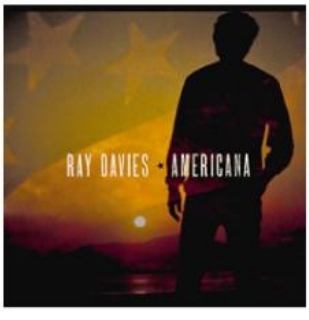
PISTE AUX ETOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Ray Davies

"Americana"

LEGACY/ SONY

Pas évident de cerner la carrière solo de Ray Davies : en dehors des albums live ou de versions réenregistrées, sa dernière salve de compos inédites remontait à une décennie, ce qui est quelque part un crime. Qui est-il, au fond, en dehors des Kinks ? Il se trouve que c'est une question qu'il se pose lui-même souvent, à sa façon : "Americana" découle en effet de son autobiographie de 2013, sur son rapport à l'Amérique, pays fantasmé, à peine vu, puis vite interdit, et enfin devenu terre d'élection arpentée en long et en large par le tout récent Commandant de l'Empire britannique. Pas étonnant, donc, que l'album renoue à l'occasion avec un style d'écriture proche du début des années 70, quand les Kinks étaient à nouveau autorisés



à jouer outre-Atlantique. La différence est que le Muswell hilbilly est entouré par les Jayhawks, dont le country-rock mélodieux évoque plus les Byrds que le blues teinté de music-hall rétro qu'affectionnait alors le Kink-en-chef. C'est aussi un net progrès par rapport aux requins de studio de ses précédentes tentatives solo : l'accompagnement est ici bien plus fluide, sur les escales power-pop ("The Great Highway" ou "Poetry", très Tom Petty) comme sur les ballades ou les blues acoustiques plus nonchalants, qui dominent l'album, avec bien sûr quelques délicieuses miniatures ("A Long Drive Home To Tarzana" ou "Message From The Road", duo inattendu avec Karen Grotberg, clavier des Jayhawks). Il ne faut cependant pas espérer un "Village Green" états-unien. Davies a d'ailleurs bien conscience qu'il ne détient pas la vérité définitive sur l'Amérique. Mais il en fait ici le cadre d'un autoportrait tout à fait charmant et incisif. ✪✪✪✪

FRANCOIS KAHN

Gorillaz

"Humanz"

WARNER

Curiosité lors de son apparition, il y a plus de quinze ans, Gorillaz est devenu en cinq albums dont celui-là, une affaire qui roule. Damon Albarn n'est pas encore un vieux singe, mais il s'y connaît en pop grimaçante comme le démontre cette sélection de titres enregistrés, avec la complicité de Jamie Hewlett, un peu partout (Londres, Paris, New York, Jamaïque...). Là où Albarn aime poser son sac. Là d'où sont originaires les invités de ce disque dont la liste est longue comme le bras d'un atèle. Justement : trop de guests ne nuirait-il pas à l'ensemble ? Car, ce qu'on aime avant tout dans ce groupe virtuel qui ne l'est plus, en plus des bidouilles diverses et variées, c'est 2D. On veut dire Damon dont la voix, une fois encore, squatte les meilleures plages ("She's My Collar", "Saturnz Barz", "Charger"). Soyons clairs : on n'a rien contre les flows cumulés de Vince Staples ("Ascension") et Popcaan ("Saturnz" avec option Vocoder), rien contre le groove princier de "Strobelite" (avec Peven Everett), le farceur "Momentz" (De La Soul) et les sonorités de Casio de "Submission" (Danny Brown et Kelela), mais cet étalage masque une réalité : le songwriting n'est pas exactement à la hauteur. Pourtant, Damon Albarn qui peine un peu en solitaire, a souvent

prouvé que l'immersion dans un groupe, vrai ou faux, lui était bénéfique. Roublard, il a rangé les deux tueries du disque bien au milieu, collées l'une à l'autre, faciles à trouver. "Andromeda" (avec D.R.A.M.) aguiche comme un transsexuel de manga, et "Busted And Blue", seule chanson sans featuring, rappelle, si besoin était, que Damon Albarn est un chanteur éminemment sensuel. Et (presque) sans reproche. ✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Rag'n'Bone Man

"Human"

COLUMBIA/ SONY MUSIC

La chanson qui donne son titre au premier album du gentil géant Rory Graham est de ces classiques qui se retiennent dès la première écoute. Entre pop et soul, "Human" est habité par une voix unique et délicate, en totale contradiction avec le look de colosse barbu de son interprète. Tout au long des 19 titres de son album, Rag'n'Bone Man oscille entre groove et mélodie. Logique pour cet artiste qui a tatoué soul sur sa main droite et funk sur sa gauche. Quand le tempo ralentit et que Rory donne de la voix, comme sur le superbe "Skin", on prend pleinement conscience de sa puissance. Tel un Joe Cocker pop, il va jusqu'au bout de ses capacités vocales et sait être aussi convaincant sur des titres

up-tempo que sur des ballades comme "Love You Any Less", orchestrée sobrement avec un piano solo et des cordes hantées sur un beat ultra lent. La production de l'album est spacieuse, conçue par des beatmakers de qualité comme Two Inch Punch (Sam Smith, Eno, Damon Albarn), Johnny Coffer (Beyoncé, All Saints, Emeli Sandé) et Mark Crew (Bastille, The Wombats). Rag'n'Bone Man a débuté sa carrière comme MC, assurant la première partie de rappeurs comme KRS-One et Pharoahe Monch à Brighton. Logique donc de trouver quelques traces de hip-hop dans les compositions de ce premier album. Pas d'invités comme le rappeur de Long Beach Vince Staples et la poétesse britannique Kate Tempest (qui apparaissaient sur son EP de 2014 "Wolves") mais quelques rimes sur "Ego" et "The Fire" témoignent des origines rapologiques de ce soulman exceptionnel, qui n'a pas besoin des artifices de la technologie pour émouvoir avec sa simple voix. ✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Father John Misty

"Pure Comedy"

BELLA UNION/ PIAS

Personne ne reprochera à Josh Tillman de manquer d'ambition sur son troisième album en tant que Father John Misty : cordes, grand orchestre, longues compos qui évoluent telles des suites en plusieurs mouvements, imagerie biblique... Le CD de 75 minutes est particulièrement rempli, à tous les sens du terme. Tout ça alors que, d'une oreille distraite, on croirait par moments retrouver le style engageant et bien plus classique des songwriters californiens des années 70. Et c'est ce qui fait tout l'intérêt retors du disque, cette tension entre ces passages lisses et clairs, avec leurs mélodies bien appuyées au piano et cette voix toujours chaleureuse, et puis, en regard, ces embardées vers l'inconnu, ces changements d'axe que la production de Jonathan Wilson sait si bien négocier en jouant sur la distorsion. Là où "I Love You, Honeybear" se voulait plus intimiste, Tillman se tourne désormais vers des tableaux hallucinés d'une Amérique à la dérive, un gouffre spirituel qui nourrit les vignettes d'autant d'équivalents modernes de "Desolation Row", "Ambulance Blues" ou d'un Gene Clark période "No Other" où l'on aurait troqué la cocaïne pour une addiction à Instagram. Entre le morceau-titre

qui ouvre l'album et les 13 minutes de "Leaving LA", récit d'un divorce avec la scène hipster, la première partie de l'album est même un enchaînement quasi parfait. La seconde moitié s'avère toutefois un rien plus inégale avant de se reprendre avec un final assez impressionnant. Tillman a donc de l'ambition, mais il a surtout les moyens de la soutenir. Même s'il s'agit de conduire l'auditeur aux lisières mentales de l'Apocalypse, dont l'Amérique de 2017 n'est de toute façon plus si loin. ✪✪✪✪

FRANCOIS KAHN

Kasabian

"For Crying Out Loud"

SONY

"L'été est de retour il paraît. Mais vous ne me verrez jamais en short". La phrase d'ouverture de la chanson "Wasted" semble bien résumer l'état d'esprit de Kasabian pour son nouvel album. "For Crying Out Loud" est un disque estival taillé pour les dancefloors mais le groupe n'en reste pas moins une bande de rockers du Nord de l'Angleterre. L'album précédent de Kasabian ("48 : 13") avait divisé les fans avec ses ambitions électroniques, et le fait que Sergio Pizzorno déserte fréquemment la guitare électrique sur scène semblait confirmer cette évolution. Or, ce disque marque au contraire le grand retour d'une forme de classicisme rock dans le son du groupe. Kasabian livre ici un album

empli de vibrations positives qui va puiser son inspiration chez T-Rex ("Good Fight"), Blondie ("You're In Love With A Psycho", disco-punk à souhait) ou ESG ("Are You Looking For Action", à la ligne de basse caoutchouc et aux handclaps 80). On est loin des sons menaçants des débuts (sur "Wasted", Kasabian tente même le coup du tube de l'été, toutes guitares funky dehors). Quel que soit le genre abordé, le mot d'ordre ici est de sonner énorme, d'envoyer du refrain qui soulève un stade. Il faut reconnaitre à "For Crying Out Loud" d'être un album franc du collier. Le torse bombé, Tom Meighan chante comme si sa vie en dépendait tandis que Serge Pizzorno s'active à faire sonner chaque morceau comme un hymne. Ehontément pop, mais trop systématiquement emphatique, l'album manque parfois d'air et peut lasser sur la durée. On apprécie ainsi quand le tempo ralentit sur l'interlude reggae/ hip-hop "Sixteen Blocks" ou "The Party Never Ends" (qui semble tout droit sorti du dernier Arctic Monkeys). ✪✪✪

ERIC DELSART

John Garcia

"The Coyote Who Spoke In Tongues"

NAPALM

Après le hiatus Vista Chino, soit Kyuss minus Josh Homme, John Garcia avait déjà balisé le sentier de son propre canyon pour préparer la suite : son album solo tant fantasmé depuis des années. Recueillement, liberté assouvie, mid-life crisis, et surtout "Her Bullets Energy", essai acoustique partagé avec son idole Robby Krieger l'ont, on le sait, poussé à poursuivre la seconde partie de sa tournée en compagnie de son fidèle guitariste Ehren Groban pour des séances intimistes jouées dans des salons, des squats berlinois, ou mieux, une ancienne église parisienne. De ces expériences, l'envie de les plaquer sur un disque exclusivement acoustique ne se fait pas attendre — à peine rentré chez lui quelque part au-delà de la HW62, il revisite ainsi ces quelques classiques de Kyuss pour le coup radicalement transformés : "Gardenia" est méconnaissable, si apaisé et surprenant avec son final quasi southern ; le jouissif "Rodeo" conserve son mode hypertension, tandis que le paranoidien "Green Machine" apparaît totalement dénaturé, ici une ballade desert rock solaire et épurée. Comme une véritable suite à son premier opus ("Argleben II"), Garcia exploite également ses nouvelles

compositions testées sur les routes européennes — plus exactement sur un sofa avachi devant ses fans hardcore en extase : "Kylie" s'impose en ouverture comme une pépite aride tantôt ultra dynamique, tantôt atmosphérique, limite psyché. Enfin, après le blues swinguant de "Give Me 250ML" (!) où le coyote déploie à pleine gorge sa complainte solitaire, il laisse son talentueux co-équipier clore l'exercice avec l'instrumental "The Court Order". Seul et sans groupe électrogène, la magie opère toujours. ✪✪✪✪

JEAN-CHARLES DESGROUX

DEEP PURPLE
inFinite – le dernier album d'une légende du Rock
DISPONIBLE EN CD | CD + DVD | LP + DVD | ÉDITIONS COLLECTORS
LA FNAC AIME
deep purple
infinite
EN CONCERT
THE LONG GOODBYE TOUR
01/06 – LILLE, ZÉNITH ARENA
03/06 – PARIS, ACCORHOTELS ARENA
16/06 – HELLFEST
Infos tournée et réservations : magasins Fnac, mobile et fnac.com
fnac
AUSSI SUR FNAC.COM
SUD RADIO Le Parisien rockfolk ear MUSIC VERYCORDS

Disques pop rock

Alexandra Savior

"Belladonna Of Sadness"

COLUMBIA RECORDS/ SONY MUSIC

Evidemment, ici comme ailleurs, on n'échappera pas à la comparaison avec Lana Del Rey. Dès "Mirage", premier des onze titres de cet album mettant en valeur l'organe joliment rauque d'Alexandra, on pourrait s'y tromper. Pourtant, avec au contrôle du son Alex Turner (Last Shadow Puppets, Arctic Monkeys), celle qui affirme avoir fumé *"beaucoup de joints"* pour enregistrer son premier disque nous plonge dans un univers finalement moins éthéré que celui de sa grande sœur virtuelle. Traumatisée par une presque signature avec un label qui lui demanda si elle voulait être "Pink ou Katy Perry ?" alors qu'elle n'avait que 16 ans, la jeune chanteuse (tout juste 21 ans) a choisi

de se prendre en main, réalisant et montant elle-même la vidéo du single "Shades" (tournée dans la vallée de la Mort) et dessinant tous les visuels de l'album, dont le titre est une référence directe à un film d'animation japonais sexuel et démoniaque datant de 1973, produit par Osamu Tezuka. Une chanson comme "Audeline" a comme un parfum de pop avec sa rythmique spartiate et sa guitare nostalgique, et l'ambiance crépusculaire des compositions finit par séduire, une fois que l'on a réussi à oublier l'analogie troublante avec la diva aux lèvres pulpeuses. Il faut plusieurs écoutes pour s'apercevoir qu'Alexandra a mieux à proposer qu'un clonage houellebecquien de Lana. On retiendra "Vanishing Point", langoureuse complainte riche en mélodie, et l'excellent "Bones". Le final à la sauce James Bond, "Mystery Girl", apporte une ultime touche de suspense à cette première apparition de celle qui se voudrait nouvelle reine de la pop atmosphérique. Et qui pourrait bien finir par le devenir. ★★★★

OLIVIER CACHIN

Lake

"Forever Or Never"

TAPETE/ DIFFER-ANT

Ne pas confondre avec le groupe allemand du même nom, qui connut le succès à la fin des années 70, ce Lake-ci est américain, plus précisément d'Olympia dans l'Etat de Washington. Il a été fondé en 2005 autour du couple de chanteurs multi-instrumentistes, Ashley Eriksson (qui a sorti son deuxième album solo, "Colours", en 2013) et Elijah Moore. Paraissant un peu plus de trois ans après "The World Is Real", "Forever Or Never" est le huitième album d'une formation peaufinant ses orchestrations et ses arrangements au fil des années. Pratiquement depuis ses débuts, le duo est accompagné par Andrew Dorsett (batterie et claviers) et Mark Markly Morrison (basse, synthés) auxquels se greffent différents invités comme, ici, Phil Elverum (Mount Eerie), Paul Benson et la dessinatrice et chanteuse canadienne, Geneviève Castrée morte en juillet 2016, à qui le disque est dédié. Riche en harmonies vocales héritées des Beach Boys ("Christian Comedians") et en ponctuations de cordes, cuivres, guitares et synthés, la production est finement architecturée sans surcharge, ni pesanteur. Que les textes évoquent la nature ou la spiritualité, la musique demeure aérienne, entraînante et joyeuse tout au long

des douze titres, de "Turn Around" à "Magazine". Une petite introduction jazzy, un bref solo de saxophone, "Over Under" et "Forever Or Never" rappellent l'influence de Steely Dan en beaucoup plus soft, également sous-jacente dans "Give Back", "Push And Pull" et les deux plus beaux titres de l'album, "Work With What You Got" et "Gone Against The Wind". Rien de révolutionnaire, ni de bouleversant, simplement un disque qui fait du bien, qui s'insinue dans les oreilles, devient addictif et passe en boucle. ★★★1/2

PHILIPPE THIEYRE

Ryuichi Sakamoto

"Async"

MILAN

En 2015, grâce à Alejandro González Iñárritu qui a eu l'excellente idée de lui confier la musique de son âpre "The Revenant", Ryuichi Sakamoto... revenait. D'entre les malades, que le cancer renifle, enserre un temps, puis délaisse pour un autre. Conscient d'être passé près de la trappe, le musicien japonais a mis tout son talent et ses forces récupérées dans "Async". Sakamoto, génial compositeur et cinéphile averti, en parle (à mots couverts) comme de la BO d'une œuvre imaginaire d'Andreï Tarkovski. Certaines pièces lui auraient été inspirées par des films du cinéaste russe. Admettons. Car le résident new-yorkais, bien trop pudique pour l'admettre, célèbre ici et surtout,

la nature, l'art et la vie. La sienne, bien sûr, mais pas seulement. Si "Out Of Noise", en 2009, témoignait de son engagement auprès de l'organisation Cape Farewell dont la vocation est de proposer une réponse culturelle au changement climatique, "Async" est un hymne mélodieux, minimaliste et envoûtant (truffé de sonorités piochées partout au cours des dernières décennies) à la vulnérabilité des gens et des choses. Il a beau mieux s'appréhender dans sa globalité, l'album peut aussi être butiné. "Andata" évoque Philippe Sarde, "Stakra" sonne comme un inédit de "Furyo" et "Solari" ébranle les rares certitudes. Evidemment, c'est "Fullmoon", introduit par un texte parlé qui rappelle que les instants les plus banals ou les plus forts, doivent être appréciés car ils sont comptés, qui bouleverse le plus. Sakamoto pense depuis toujours que l'art et la musique peuvent tirer l'homme vers le haut et le rendre responsable d'un avenir qu'il ne serait peut-être pas né pour subir.

★★★

JEROME SOLIGNY

Spiral Stairs

"Doris & The Daggers"

DOMINO

Certains disques changent le monde. "Doris & The Daggers" n'est pas de ceux-là. Aucun espoir qu'il devienne un phénomène de société ou réduise la famine — il ne créera même pas une nouvelle danse. Tout avait pourtant commencé sur les chapeaux de roues pour son auteur, Scott Kannberg : c'est lui qui, dans les nineties avec Pavement, inventait un son à cheval entre "Tonight's The Night" et "Ege Bamyasi". Mais ensuite, patatras. Ses deux albums avec Preston School Of Industry ? Aussi décoiffant qu'un plat de lentilles. Pareil pour le disque sorti sous son pseudonyme Spiral Stairs en 2009. On croyait le cas réglé : guitariste à sec, peut-être même que le génie de Pavement ne lui devait pas grand-chose. Et puis voilà le second Spiral Stairs. Pas un séisme esthétique, mais un album où Kannberg se révèle finalement, à 50 piges, un excellent songwriter. Au départ, il enregistre "Doris & The Daggers" rapidos, façon garage rock. Son ami Kelley Stoltz l'écoute, le conjurant de ne pas le sortir tel quel : ce serait du gâchis. Alors Kannberg se remet au boulot, aidé de Stoltz, deux Broken Social Scene et deux Matt (Harris et Berninger, de The National). Résultat : un album rempli de chansons à la Go-Betweens ("The Unconditional"), Luna ("Exiled

Tonight"), REM ("Angel Eyes", meilleur morceau), le tout dans un style folk-rock, indie pop, alt-americana qui renvoie à cinquante autres groupes petits mais grands (Cracker, The Feelies, Green On Red, The Bats, Giant Sand, The Schramms...). Spiral Stairs n'invente donc rien, si ce n'est un truc pas si accessoire : des chansons qui collent dans un même mouvement joie et bourdon. Peut-être la prochaine fois inspirera-t-il en plus une mode capillaire ? ★★★1/2

BENOIT SABATIER

A FILM BY
JIM JARMUSCH
GIMME DANGER
THE STORY OF
thestooges
LA BANDE ORIGINALE DU DOCUMENTAIRE SALUÉ PAR LA CRITIQUE
INCLUS DES CLASSIQUES ET DES RARETÉS DES STOOGES DONT '1969', 'I WANNA BE YOUR DOG', 'I GOT A RIGHT (RAW POWER OUTTAKE)' 'LOOSE', 'NO FUN', ET 'ASTHMA ATTACK'
DISPONIBLE EN CD, VINYLE ET DIGITAL
SORTIE EN BLU-RAY ET DVD LE 7 JUIN
THE GOOD SOUND
rock&folk
RETROUVEZ LES STOOGES, MC5, LES RAMONES ET BIEN D'AUTRES DANS LA PLAYLIST
LES PÉPITES DU ROCK
Les titres cultes, les nouveautés et les raretés à retrouver sur :
Spotify
MUSIC
DEEZER
Approuvée par
SonVidéo.com

Disques classic rock

Deep Purple

"InFinite"

VERYCORDS

Depuis sa création en 1968, le personnel de Deep Purple ne cesse de changer, au point que Ian Paice soit le seul à avoir été de toutes les configurations. La guitare, au départ tenue par Ritchie Blackmore, est confiée à l'Américain Steve Morse en 1994. Deep Purple se distingue des autres groupes hard anglais de sa génération (Led Zep, Sabbath) par la place accordée à l'orgue, tenu par Jon Lord jusqu'en 2002, désormais aux mains expertes de Don Airey. Dans "InFinite", les deux nouveaux venus sont entourés des membres historiques Ian Gillan (chant), Roger Glover (basse) et Ian Paice (batterie). Comme "Now What ?!" (2013), l'album est produit par le Canadien Bob Ezrin, connu pour ses collaborations avec Alice Cooper,

Steve Hunter, Kiss, Pink Floyd, etc. Depuis longtemps, Deep Purple vit de ses concerts au cours desquels les morceaux de la grande époque font mouche. Possède-t-il encore les ressources nécessaires à l'écriture d'un album pouvant répondre à l'attente des fans ? Affirmatif. Prenant garde à ne pas tomber dans la parodie, il manie le style années 1970 avec expertise. Normal : c'est en partie lui qui l'a inventé. Riffs, orgue omniprésent, batterie en alerte, des basses pouvant servir de test pour les enceintes, production épaisse, les ingrédients sont là. Le chant sonne plus mature, parfois coloré par un effet à l'ancienne ("Birds Of Prey"). Le disque se clôt par une version de "Roadhouse Blues" (Doors) car, même si la tentation prog se fait parfois sentir ("The Surprising"), Deep Purple reste maître du rock dense. La tournée actuelle étant nommée *The Long Goodbye,* certains craignent que "InFinite" soit un dernier album. Ce serait un bel adieu. ✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Mark Lanegan Bad

"Gargoyle"

HEAVENLY/ PIAS

Il faut trancher le cas Lanegan : génie sous-estimé qui mérite les honneurs d'un Nick Cave, ou excellent second couteau qui jouit d'une reconnaissance bien suffisante ? Après 33 ans de carrière, sept albums avec les Screaming Trees, six en solo, dix en collaboration (avec Isobel Campbell, Queens of the Stone Age, Soulsavers…), trois sous le nom Mark Lanegan Band, place à "Gargoyle", pour enfin statuer le dossier. Premier morceau présenté : "Nocturne", revendiqué comme étant sous influence Cohen. Mouais : un Leonard qui aurait séché son séminaire bouddhiste pour rejoindre une salle de muscu. Lanegan prend de la bouteille (un morceau s'intitule "Drunk On Destruction"), sa production aussi, les participations de Josh Homme et Greg Dulli n'allégeant pas l'affaire. C'est comme si Nick Cave, au lieu de s'inspirer de Lee Hazlewood, pompait U2 — "Old Swan" lorgne sans vergogne sur "The Joshua Tree". Il est question dans "Blue Blue Sea" de *"gargouille perchée sur une église gothique",* histoire de bien enfoncer le clou — Lanegan aime s'afficher comme prosélyte du goth, qu'il soit new wave ("Beehive", très Echo & The Bunnymen) ou blues-rock (façon Jeffrey Lee Pierce).

Il décrit cet album comme "positif", mais ce n'est pas la fête du slip pour autant sur les deux ballades "Sister" et "Goodbye To Beauty", à la limite de la jérémiade. Quand Lanegan arrête d'exploiter le côté obscur de sa force, il se révèle finalement plus inspiré, comme sur le sautillant "Emperor", ou "Blue Blue Sea", avec sa boucle de synthé entêtante. Le tout restant plus proche du second couteau Daniel Ash que de Leonard Cohen : l'heure de trancher n'a pas encore sonné. ✪✪✪

BENOIT SABATIER

Hanni El Khatib

"Savage Times"

INNOVATIVE LEISURE/ BECAUSE

Trop cool pour être honnête, Hanni El Khatib ? Elevé à San Francisco, le chanteur apparu en 2011 réside aujourd'hui à Los Angeles, où il s'occupe du label Innovative Leisure (Nick Waterhouse, Tijuana Panthers, Holy Fuck), ainsi que de la direction artistique de la marque de skateboard Huf. Cet homme du genre occupé a sorti trois albums remarqués (particuliérement en France) dont certains titres ont fait le bonheur de publicités pour marques de frusques streetwear. Esprit libre et agité, ce compositeur d'origine philippino-palestinienne a surtout une réelle dose de talent à revendre, et le rappelle au cours de dix-neuf morceaux instinctifs et nerveux, initialement parus sur cinq EPs aujourd'hui rassemblés

sous une pochette rose (avec trois inédits), pour un disque plus personnel, social et politique. Des chansons comme "Born Brown" ou "Gun Clap Hero" claquent en effet avec acuité comme des hymnes libérateurs dans le ciel actuel des Etats-Unis divisés. Garage rock, blues punk, disco stonien et influences hip hop : on trouve un peu de tout au menu de cette mixtape excitante qui recycle avec brio Beck et The Black Keys (Dan Auerbach a d'ailleurs produit l'un de ses précédents disques), véritable auberge espagnole constituant à ce jour le meilleur de l'artiste gominé et tatoué. Difficile au moment du dessert de choisir entre "Gonna Die Alone" et "Mangos & Rice". Hanni El Khatib laisse aller, expérimentant sans pression, proposant au final bien peu de remplissage, et ni plus ni moins qu'une sorte de remède. Une gageure par les temps féroces qui courent. ✪✪✪✪

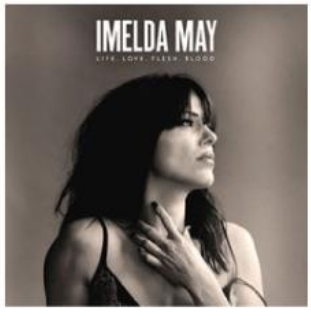
VINCENT HANON

Imelda May

"Life. Love. Flesh. Blood"

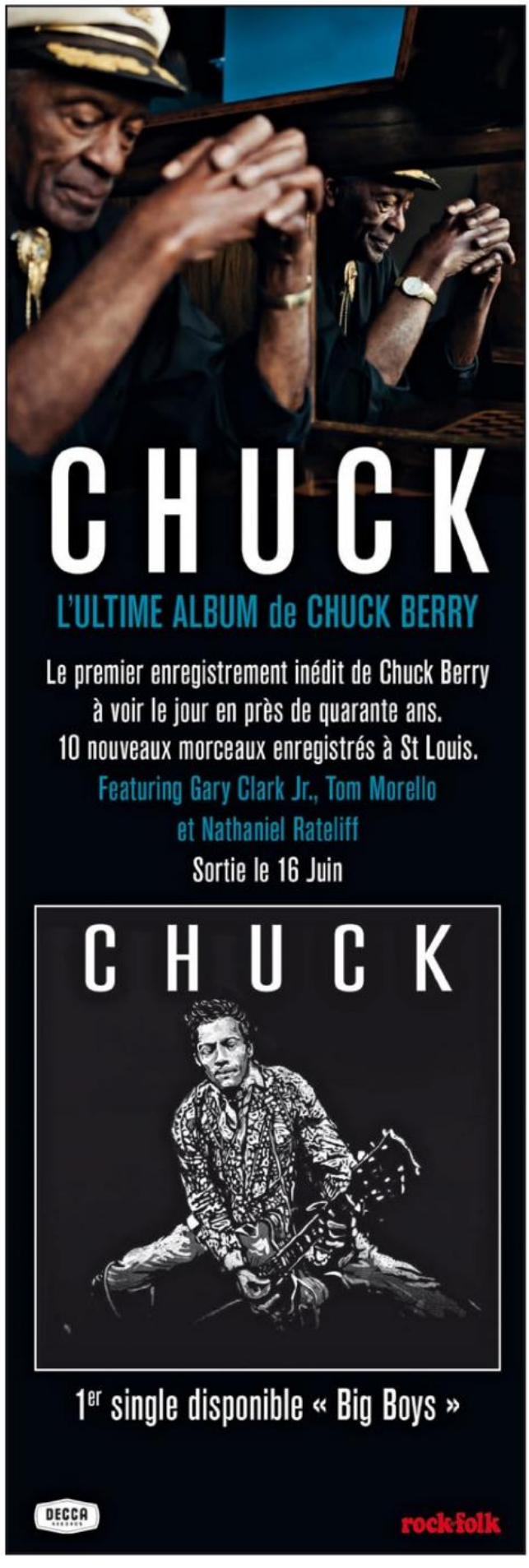
DECCA

De 2003 à 2015, Imelda May impose un rockabilly nouveau, créant des merveilles comme "Johnny Got A Boom Boom". Jeff Beck, Tom Jones, Thomas Dutronc et tant d'autres bichent de la rejoindre pour un duo. Elle compte dans son super groupe l'un des meilleurs spécialistes du genre, le guitariste Darrel Higham. C'est aussi son mari, le père de sa fille. Leur divorce siffle la fin de l'aventure. Comme dans un geste de libération symbolique, elle abandonne l'accroche-cœur blond qui caractérisait son image. Avant sa période rockabilly, encore nommée Imelda Clabby, elle s'exprimait dans un style à la Billie Holiday. Ce qu'elle fait aujourd'hui retrouve cette forme d'intensité dramatique, cette manière de faire sentir à travers le chant tous les épisodes heureux ou malheureux d'une existence. Pour elle, les dernières années ont été riches en émotions, ce qu'elle résume ainsi : *"Naissance, sexe, amour, divorce, mort ; c'est l'histoire de ma vie."* Elle ne revient pas au jazz préférant naviguer librement entre blues (fantastique "When It's My Time"), rock ("Game Changer", "The Longing" qui font le lien avec l'album précédent), pop ("Should Have Been You"), folk ("The Girl I Used To Be"), soul ("I Choose Love"), etc. Encore plus que son écriture directe, franche,



inspirée, paroles et musique, on ne peut que louer cette voix forte, juste, et pourtant humaine, touchante, pleine de sentiment ("Black Tears"). Certaines chansons tireront une larme à tous ceux qui ont un cœur ("Call Me"), d'autres montrent une détermination farouche ("Leave Me Lonely"). Avec une honnêteté déchirante, Imelda May met tout sur la table pour un album qui brille dans le noir. ✪✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY



Disques français

Last Train

"Weathering"

BARCLAY/ UNIVERSAL

Il y a des choses que l'on attend plus que d'autres : "Goldeneye" sur 64 si on avait 10 ans en 1997 et la signature à vie de Verratti au PSG. Et quand on est fan de rock, le groupe que tout le monde attend au tournant c'est Last Train. Le groupe de Mulhouse sait se faire désirer, prouvant ainsi que la notion de désir et Mulhouse peuvent être dans la même phrase. Après des concerts intenses et une farandole d'EP plus qu'alléchants, c'est un peu comme avec la SNCF justement, on en a marre d'attendre. Mais le train finit toujours pas arriver, sauf si c'est un RER, le premier album de Last Train est à quai. Dès le début, Last Train pose les bases de l'album : un son lourd, sombre, gras, agressif symbolisé par deux droites de moins de 3 minutes,

"Dropped By The Doves" ou "Never Seen The Light". Les gars savent recevoir, c'est une bagarre de cuirs à la sortie d'un club de rock. La voix est toujours aussi impressionnante. Le mélange whisky et tessons de verre pourrait faire cliché, voire forcé, mais pas là. On a vraiment l'impression que c'est juste comme ça que ça sort, que le premier cri du chanteur a dû faire vibrer les forceps de la maternité. Les petits moments privés entre la voix et la guitare sont magnifiques et arrêtent le temps. "Weathering" est une démonstration. Que ce soit avec une ballade comme "House On The Moon", un délire barré de 8 minutes avec "Jane", le groupe dévoile une esthétique BRMCienne, une puissance nineties et un côté fond des marais pour rappeler que le rock vient du blues. L'album est jouissif, vraiment, tout le temps. Ça rend heureux d'être français. ✪✪✪✪

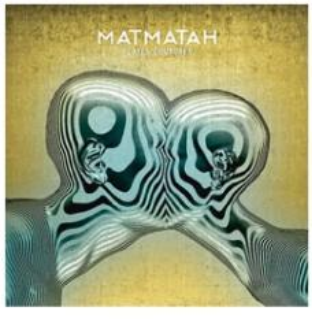
SACHA ROSENBERG

Matmatah

"Plates Coutures"

LA OUACHE PRODUCTION

Il est des retours qui se voudraient discrets et qui suscitent un enthousiasme plus qu'étonnant. Les rockers brestois viennent juste d'en faire l'expérience. A peine avaient-ils annoncé quelques dates d'une courte tournée que la plupart d'entre elles étaient déjà complètes. Pour bien faire les choses, le groupe est parti enregistrer en août dernier son nouvel album en Grande Bretagne. C'est d'ailleurs tout l'intérêt de ce "Plates Coutures" qui s'il avait été finalisé dans la précipitation n'aurait certainement pas eu cette tenue. Personne ne le contestera, il y a bien une griffe Matmatah et malgré neuf années d'hibernation, elle n'a rien perdu de sa superbe, bien au contraire. On retrouve là, l'énergie des débuts. Une sorte d'espièglerie ambiante avec son lot de guitares rugissantes, la voix si singulière de Tristan Nihouarn et surtout cette facilité qu'a ce groupe à écrire des chansons qui s'imposent d'emblée ("Retour A La Normale", "Ô Ma Beauté"...) . Comme toujours, le combo breton a des préoccupations sociétales, des choses à dire et il taille avec bonheur et précision notre manque de conscience écologique ("Nous Y Sommes"), notre société hyper connectée ("Overcom") ou encore le cynisme des politiciens face



aux affaires avec une chanson d'une regrettable actualité ("Marée Haute"). Et puis, au beau milieu de cet album trône ce "Toboggan", pièce d'un peu plus de six minutes, aux paroles énigmatiques, traversée par une hésitation presque floydienne. Le genre de belle surprise qui ne peut que renforcer l'idée que Matmatah a décidemment bien fait de reprendre du service. ✪✪✪

ERIC DECAUX

M, Toumani et Sidiki Diabaté

"Lamomali"

3EME BUREAU/ WAGRAM MUSIC

Une partie du public de M risque d'être décontenancé par ce nouvel album que le chanteur-guitariste a réalisé personnellement : reconverti dans la musique africaine, serait-il devenu un adepte de la world ? Les onze morceaux proposés sont en effet totalement pétris de culture malienne. Ils ont été conçus en collaboration étroite avec Toumani Diabaté, un joueur de kora réputé et ils font intervenir une flopée d'invités africains, dont Amadou et Mariam ou Youssou N'Dour. Depuis quelques années, en marge de ses autres activités, M s'est plongé dans cette tradition musicale. Le risque était que cette immersion se transforme en une tentative d'initiation accélérée au folklore de Bamako. Le résultat

n'échappe pas toujours à ce travers, notamment quand M s'efface derrière ses invités, comme sur le festival choral "Solidarité" ou sur "Mama", superbe complainte portée par la voix de Mamani Keita. Mais l'expérience prend tout son sens quand elle assume sa dimension multiculturelle et confronte l'univers de M aux traditions maliennes. En ce sens, les deux titres d'introduction sont peut-être les plus réussis : "Manitoumani" joue sur l'opposition entre sa voix de tête et son phrasé tout en douceur (rappelant celui de Yves Simon) avec la scansion hip-hop de Sidiki Diabaté et les superbes interventions gorgées de soul de Fatoumata Diawara, "Bal De Bamako" enfonce le clou sur le mode festif et dansant (promesse d'un succès fédérateur ?). On a alors vraiment l'impression d'une rencontre, d'un échange dans lequel M apporte sa touche personnelle sans se laisser happer par les effluves africains.

★★★

H.M.

Cannibale

"No Mercy For Love"

BORN BAD RECORDS

Voilà un disque étrange, pas comme les autres, un disque qui mêle les époques, les écoles, les émotions. Garage, rock, psyché, mancunienne et caribéenne, insulaire et moite, continentale et mystérieuse, pas fixée et pas soumise, la musique de ce groupe normand jusqu'ici inconnu au bataillon, formé de quadragénaires usés et pas aigris, multiplicateurs de tentatives électriques avortées ou confidentielles, est un appel à l'inconnu, une promesse tenue d'escapade sauvage. Cannibale délivre un disque à la fois luxuriant et âpre, où la progression à la machette compte plus que la destination finale. C'est une jungle sonique qui s'ouvre ici, où les bons disques, peu importe le genre, ont été digérés comme il faut, avec un savoir-faire et un esprit maquisard indiscutables. Cannibale vient de cette volonté humaine remarquable d'essayer encore, même après les désillusions, les coups du sort. Le temps qui passe. Ça triture, ça grésille, ça vibre, ça s'élève, ça gratte, ça emmène. On passe d'un titre sixties à une complainte que n'auraient pas reniés, au hasard, les Inspiral Carpets, on quitte un bateau non répertorié pour sauter dans une voiture en cavale, on accepte d'entrée de suivre ces Cannibale qui

ne se sont visiblement fixés qu'une seule règle : n'en faire qu'à leur tête. Les douze chansons défilent et s'imposent tranquille. Il y a parfois une capacité formidable à flirter avec le mauvais goût sans jamais y tomber complètement (ces parties de claviers lunaires et enfantines, ces choeurs narquois, ces clins d'oeil presque vertigineux), procurant une sensation délicieusement bizarre, qui, au fur et à mesure des écoutes, se précise pour devenir quelque chose de finalement assez rare, que l'on pourrait nommer ainsi : le pur plaisir.

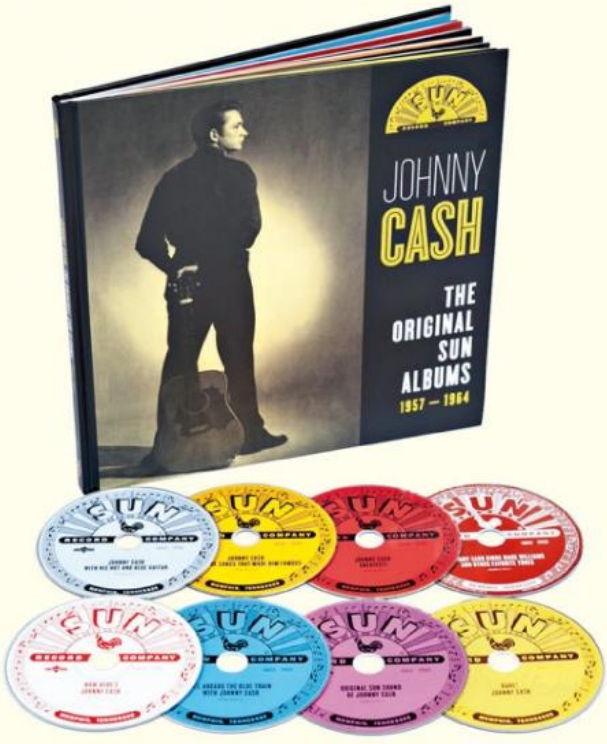
★★★

JEROME RELJASSE

Réédition du mois

PAR NICOLAS UNGEMUTH

La légende



Johnny Cash

"THE ORIGINAL SUN ALBUMS 1957-1964"

Sun/ Charly

Sam Phillips n'a cessé de le marteler : dans son petit studio du 706, Union Avenue, à Memphis, il cherchait des artistes *différents*. Différents de ce qu'il pouvait entendre ailleurs. L'un de ses grands talents était de savoir reconnaître les diamants dans leurs gangues, et précisément, de les inciter à ne pas céder à leurs instincts naturels consistant souvent à copier ce qu'ils entendaient à la radio. Lorsque Johnny Cash se présenta à lui en septembre 1954, il était déjà différent de, au hasard, Elvis ou Carl Perkins. Mais Cash voulait enregistrer des chansons religieuses — sa grande passion jusqu'à la fin de sa vie — et Phillips n'en avait que foutre. Le groupe de Cash était si mauvais que le chanteur en était mortifié. Son guitariste en particulier, Luther Perkins, était étrange : incapable de jouer des accords, dont il avait décidé de se passer, il jouait sur une corde à la fois et égrenait un tic-tac chétif, peinant à jouer les solos les plus simples, comme celui de "Folsom Prison Blues" et n'arrivant pas à suivre le tempo qu'il accélérait ou ralentissait. Cash avait honte et s'en plaignait à Phillips qui eut le grand talent de comprendre que ce style pour le moins singulier pouvait contribuer à la fameuse différence qu'il recherchait. Il encouragea le chanteur à accélérer le tempo de morceaux comme "I Walk The Line" ou "Folsom Prison Blues", et dès le premier single, "Hey Porter", couplé avec "Cry ! Cry ! Cry !", la légende était lancée. Phillips, une fois de plus, avait repéré le génie là où personne d'autre n'aurait su le déceler. Le patron de Sun avait une grande affection pour Cash, en qui il avait trouvé une profondeur dont ses autres poulains étaient dénués. Aussi, lorsque Cash signa chez Columbia en 1958 sans le prévenir, le patron en fut particulièrement blessé. Cash avait de grandes ambitions : il voulait enregistrer des albums thématiques (chansons sur les Indiens, chansons sur les trains, et surtout, chansons religieuses), et reprochait à Phillips de négliger les albums pour ne s'intéresser qu'aux singles (ce en quoi il n'avait pas tout à fait tort). Et la meilleure preuve que Phillips avait sensiblement négligé son champion est parfaitement résumée dans ce coffret : chez Sun, Cash avait enregistré tant de merveilles que Phillips allait pouvoir sortir des disques du chanteur jusqu'en 1964... Sept albums en tout, reprenant les fameux singles (le coffret ajoute un CD de raretés). Quatre-vingt-trois morceaux qui montrent une fois de plus la grandeur du label. Ni rockabilly, ni vraiment country, ni folk, mais un peu des trois, Johnny Cash faisait autre chose. Et même lorsqu'on le força à enregistrer les morceaux pop qu'il détestait de Jack Clement fraîchement arrivé au label ("Ballad Of A Teenage Queen", "Guess Things Happen That Way", avec chœurs *angéliques*), le résultat reste invariablement passionnant. Par ailleurs, Phillips n'a jamais envisagé de toucher au fragile équilibre du groupe : à l'exception d'une séance bénéficiant du piano de Jerry Lee, il n'imposa jamais les musiciens habituels du label (Roland Janes, etc), se contentant ici et là d'un accompagnement discret par Charlie Rich aux touches noires et blanches. Le coffret contient donc à peu près tout ce que Cash a pu faire pour Sun, et ce n'est rien de dire que l'ensemble est très impressionnant. Que ce soit les reprises (Hank Williams, Leadbelly etc) où ses propres compositions ("I Walk The Line", "Big River", "Train Of Love", "Give My Love To Rose", "Belshazzar", "Country Boy" etc, Cash était vraiment un songwriter d'exception, plus que tous les autres musiciens de Sun), c'est un déluge de morceaux éblouissants.

Après que Sam Phillips eut revendu Sun à son ami John Singleton, ce fut le label anglais Charly, avec la complicité de l'exégète Colin Escott, qui réédita et fit découvrir aux Européens l'immensité du catalogue, contribuant largement au revival rockabilly. C'est le même label qui sort aujourd'hui ce coffret d'exception (transfert en 96k/ 24 bit et mastering impeccable d'après les bandes fournies par Singleton, livret superbe) — plus digeste que les coffrets Bear Family sortis dans les années 90, enquillant toutes les prises alternatives les unes après les autres rendant leur écoute impossible — mais réservé aux fans car très coûteux : chaque album original, très court, occupe un CD, alors que deux auraient pu largement tenir vu la brièveté des morceaux de l'époque. Tout cela aurait donc pu être réuni sur un coffret de quatre CD. Ce qui aurait été moins cher, mais aussi moins beau. Enfin, pour les jeunes qui vénèrent les enregistrements tardifs avec Rick Rubin, c'est l'occasion de découvrir l'artiste en jeune homme fougueux et passionné : Johnny Cash, c'est autre chose que des reprises de Soundgarden ou de Nine Inch Nails... ■

Sam Phillips et Johnny Cash

Photo DR

PAR NICOLAS UNGEMUTH

Fleetwood Mac

"TANGO IN THE NIGHT – LIMITED EDITION DELUXE FORMAT "

Warner

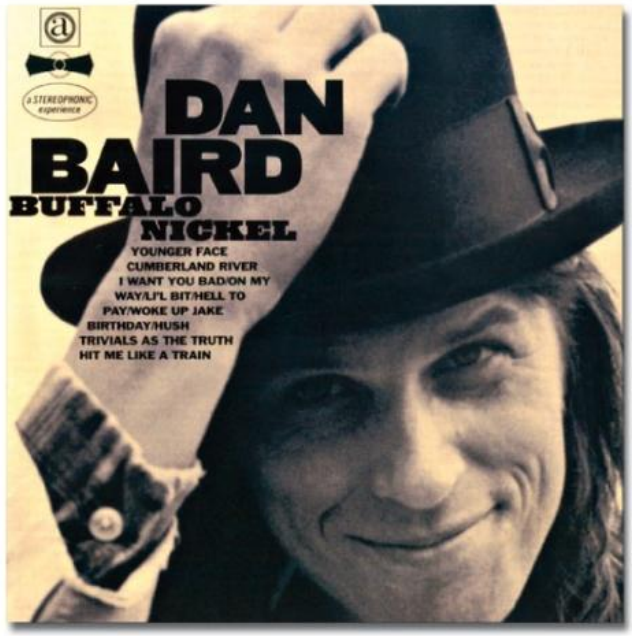
Il parait que Fleetwood Mac est devenu cool (Supertramp aussi), et le fait est qu'en écoutant pour la première fois sérieusement "Rumours" et "Tusk", des années plus tard, on y a découvert quelques bricoles pop pas désagréables malgré un vernis particulièrement lisse. Pour "Tango In The Night", qui sort en version Deluxe avec 3 CD (l'album remasterisé sur le premier, des démos et outtakes sur le deuxième, et des remixs 12" pour le troisième), la version vinyle et un DVD, c'est une autre limonade : nous sommes alors en 1987, soit, tout de même, dix ans après "Rumours". Aux Etats-Unis, le rock à la MTV fait rage tandis que l'alternative se développe (Hüsker Dü, Dinosaur Jr., etc). Quoi de plus anachronique que ces Brontosaures cocaïnés et milliardaires échappés du zoo des seventies californiennes ? Pas grand-chose. Mais Fleetwood Mac bénéficie pour la dernière fois du talent de Lindsey Buckingham, dont le songwriting éclaire quelques morceaux ("Family Man", "Caroline") malgré une production synthétique ultra clinquante typique de l'époque. Et dire qu'un an plus tard, les Pixies allaient sortir "Surfer Rosa"...

Dan Baird

"BUFFALO NICKEL "

American/ Universal (Import Gibert Joseph)

En 1991, évadé des Georgia Satellites, le chanteur Dan Baird sortait un album solo plutôt très bon ("Love Songs For The Hearing Impaired") et se retrouvait à la tête d'un hit inattendu avec sa réjouissante chanson super crétine "I Love You Period" dédiée à la ponctuation *("I love you period and do you love question mark, please please exclamation point, I want to hold you in parentheses")*. Cinq ans plus tard, il remettait le couvert sur le label de Rick Rubin avec "Buffalo Nickel", sympathique album stonien porté par sa voix cool comme un Westerberg sudiste. Gorgé de slide et de guitares en open, le disque est agréable bien que le



producteur de Pearl Jam Brendan O'Brien ait une fois de plus la pédale lourde sur les batteries. Mais les morceaux sont très corrects dans leur simplicité ("I Want You Bad"), et la reprise de "Hush", le classique de Joe South, bien grasse, AC/DC style, montre un goût certain. A écouter en voiture (ou mieux, en camion).

Don Nix

"LIVING BY THE DAYS "

Elektra Japon (Import Gibert Joseph)

Dans un genre sudiste, difficile de mieux faire que les premiers albums du génial Don Nix (nous avions évoqué dans ces pages il y a quelques mois le deuxième, "In God We Trust"). Son tout premier, ce grandiose "Living By The Days", sorti en 1971, est une merveille du genre. L'homme de Memphis, saxophoniste chez les Mar-Keys de Duck Dunn et Steve Cropper, qui a joué avec les Staple Singers, Isaac Hayes, Lonnie Mack ou Albert King, défouraillait alors ce disque de country funk soul et gospel enregistré à Muscle Shoals, et bénéficiant des talents de Roger Hawkins, Duck Dunn,

Barry Beckett. L'ambiance générale est assez proche des ballades de "Sticky Fingers" ou d' "Exile...", avec l'authenticité sudiste en plus. Le son fantastique de cette réédition japonaise lui rend encore mieux justice.

Fairground Attraction

"THE FIRST OF A MILLION KISSES "

Cherry Red (Import Gibert Joseph)

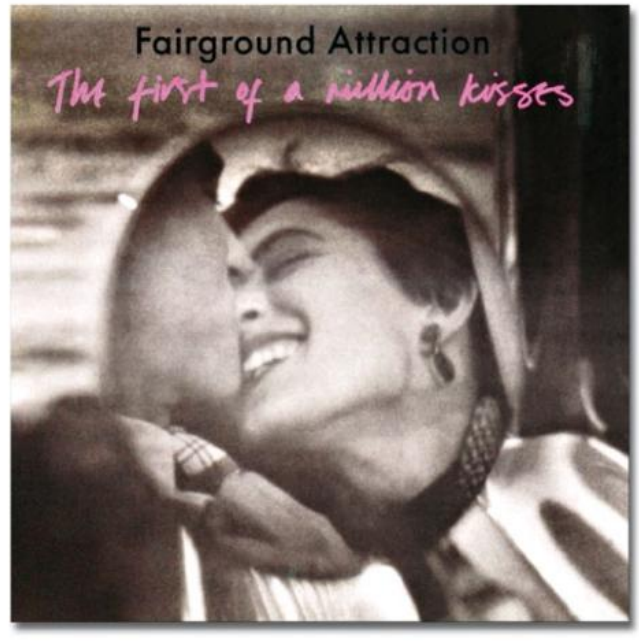
Retour vers le passé ! Des souvenirs de vieux numéros des Inrockuptibles, et la pochette de cet album un peu culte signée Elliott Erwitt. C'était l'époque où le genre "C-86", la noisy pop, balayait tout et, comme après le punk et le post-punk, certains avaient des envies de calme et de délicatesse. Fairground Attraction joua donc le même rôle en 1988 qu'Everything But The Girl quelques années plus tôt : soudain, on brandissait des instruments acoustiques et une femme — Eddi Reader — cajolait les oreilles en susurrant des ballades douces, mais jamais mièvres. Ce qui est épatant avec les groupes qui font le choix d'une production parfaitement en dehors des clichés en vogue durant leur existence, c'est que généralement, leurs disques vieillissent bien. "The First Of A Million Kisses" a donc aussi bien résisté au temps que "Eden", même si Fairground Attraction était nettement moins génial qu'Everything But The Girl, il ne faudrait pas exagérer non plus. L'album ressort joliment agrémenté d'un CD de live et autres raretés et est aussi agréable à écouter que peut l'être de tomber sur une vieille photo Kodachrome de son adolescence. Peu d'albums sortis à cette époque maudite peuvent entrer dans cette catégorie.

"The Gerry Goffin & Carole King songbook"

"WILL YOU LOVE ME TOMORROW "

Soul Jam (Import Gibert Joseph)

OK, OK, inutile de crier aussi fort ! On sait que Kent/ Ace a sorti plusieurs volumes irréprochables consacrés à ce qui reste probablement le plus brillant duo de songwriters jamais sorti du Brill Building. Mais c'est un fait, les chansons de Carole King et de Gerry Goffin sont



Pour fêter les 10 ans du

DISQUAIRE DAY 22 AVRIL 2017

Gibert Joseph vous propose une sélection de vinyles en éditions limitées et des showcases au 34, boulevard Saint-Michel à PARIS

le 22 avril

Photo © : Antoine Sartorelli

15h
Jon & the Vons
Garage Fuzz

16h
Butch McKoy
Folk Baroque

Photo © : Renaud De Foville

Photo © : lf LeOuf

17h
La Souris Déglinguée (LSD)
Saigon Rock

18h
The Sore Losers
High Energy Blues Rock

Photo © : Alex Vaubee

Et au 15, bd BARBÈS, le groupe SAULTS à 16h30 !

GIBERT JOSEPH

Paris Saint-Michel - Paris Barbès - Saint-Germain - Orgeval - Poitiers - Chalon-sur-Soâne - Toulouse - Lyon - Vaulx-en-Velin

tellement parfaites qu'elles méritent bien que les amateurs en possèdent diverses interprétations, et celles-ci ne doublonnent pas (à quelques très rares exceptions près) avec les volumes Ace. Quelques exemples sacrément valables : "Will You Love Me Tomorrow" par Brenda Lee. "Halfway To Paradise" (sans doute l'une de leurs plus belles compositions) par Bobby Fury. "Heaven Is Being With You" par Jackie de Shannon. "Take Good Care Of My Baby" par Dion. "Chains" par les Cookies (plus tard repris par les Fab Four). "Am I The Guy" par Tony Orlando. "Point Of No Return" par Gene McDaniels. On en passe, et des meilleures. Le tout remasterisé avec des bits partout (24 en tout), devant et derrière, c'est un énième orgasme auditif pour les fans de Carole et Gerry. Merveilleux.

Screamin' Jay Hawkins

"THE PLANET SESSIONS"

Ace (Import Gibert Joseph)

Alors là, c'est le pompon : le deuxième album de Screamin' Jay ("The Night & Day Of Screamin' Jay Hawkins", introuvable durant des siècles), réalisé à Londres en 65, s'ouvre avec une version *bossa* de "Night & Day" perforée par un solo de Bontempi comme même Charlie Oleg n'aurait jamais oser en rêver. C'est à la fois sublime et à pleurer de rire tant Jalacy Hawkins y est ultra sérieux avec sa voix de stentor hurlant dans de probables cabinets. Le disque est donc impeccablement réédité par Ace, enrichi de tous les titres gravés durant les séances Planet, label de Shel Talmy, à Abbey Road, soit une grosse dizaine supplémentaire. Le tout est un R&B impeccable (en Angleterre, Screamin' Jay attirait des mods par centaines au mythique Twisted Wheel de Manchester) étrangement anachronique pour 1965 (tout pourrait avoir été fait à la fin des années 50 tant la soul naissante semblait laisser le bon Jay parfaitement de marbre), mais avec, toujours, cet organe dément. Miam.

Kris Kristofferson

"THE AUSTIN SESSIONS"

Atlantic/ Rhino/ Warner

En 1999, le grand songwriter enregistrait un album sur lequel il revisitait ses impérissables classiques avec quelques invités triés sur le volet : Jackson Browne, Steve Earle, Alison Krauss, Vince Gill et même Mark Knopfler venaient épauler la légende vivante le temps de reprises sympathiques de ces diamants que sont "Me And Bobby McGee", "Sunday Morning Coming Down" (sans doute sa plus belle création), "Help Me Make It Through The Night", "Loving Her Was Easier (Than Anything I'll Ever Do Again)". On aurait préféré Emmylou Harris, Maria McKee ou Lucinda Williams mais Kris en a décidé autrement.

Le résultat, anecdotique, reste digne et devrait amuser les fanatiques du compositeur.

Chet Ivey

"A DOSE OF SOUL – THE SYLVIA FUNK RECORDINGS 1972-1975 "

BGP (Import Gibert Joseph)

On ne connaissait pas ce Chet "Poison" Ivey, et cette compilation qui semble être la première dédiée au chanteur montre

un phénomène sacrément funky, bien influencé par James Brown, comme en attestent ces 18 titres seventies ultra secoués, majoritairement enregistrés à Philadelphie, dans un style, c'est à souligner, radicalement différent du Philly Sound pratiqué à l'époque. C'est à recommander aux *funkateers* (on ne parle pas de Sinclair, hein...).

Lowell Fulsom

"TRAMP "

Kent Japon - SHMCD (Import Gibert Joseph)

Personne ne semble s'être mis d'accord sur l'orthographe de ce bon Lowell Fulson (avec un *n*, en réalité, il changeait de temps à autre la dernière lettre de son patronyme pour de simples raisons contractuelles), contrairement à ce qui est indiqué sur la pochette, mais cela ne devrait pas empêcher qui que ce

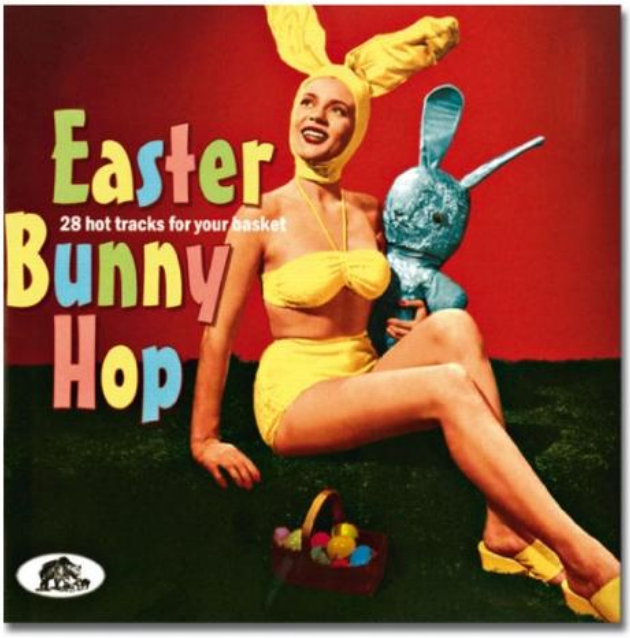
soit de se ruer sur cet album de pure soul funky qui s'ouvre avec une version super *sharp* du mythique "Tramp" et qui ne cesse par la suite d'envoyer la purée et une bonne dose de solos très affutés, bien plus en tout cas que ce que faisaient certains concurrents (Albert ou BB King) à l'époque. Dans cette version SHMCD, les cuivres claquent comme de grosses gifles.

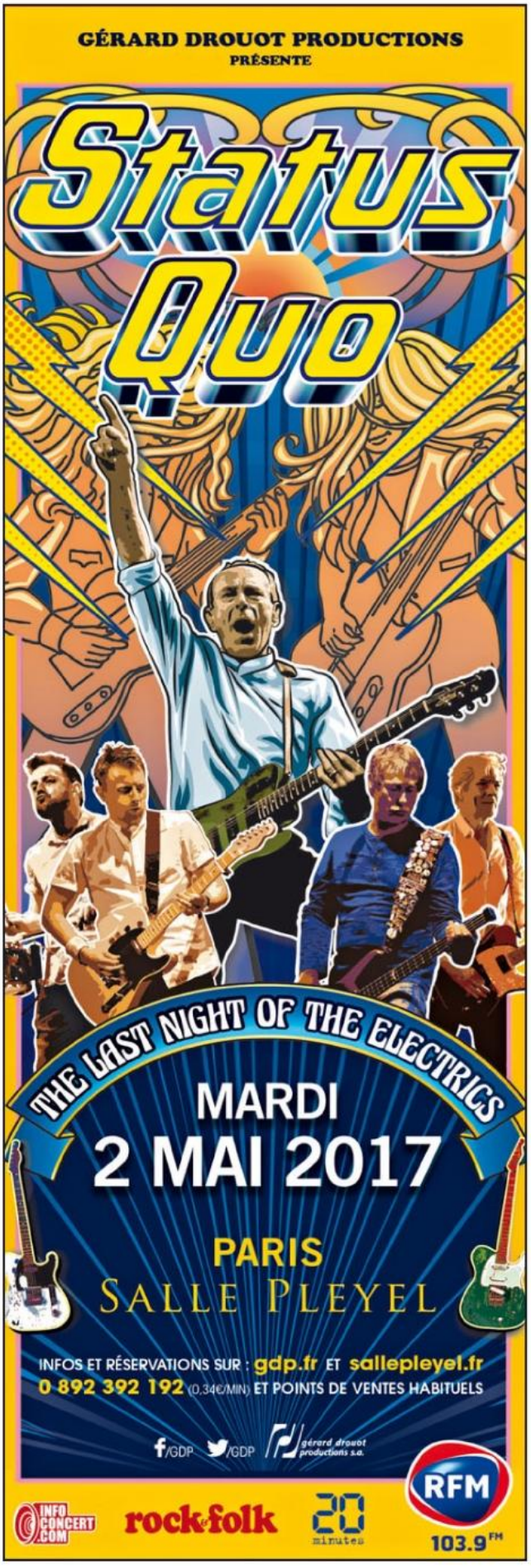
"Easter Bunny Hop"

28 HOT TRACKS FOR YOUR BASKET"

"Bear Family

Au rayon marketing de Bear Family, on a parfois de drôles d'idées : ici une compilation pour Pâques, où de nombreuses chansons parlent d'œufs et de lapins mais aussi, bizarrement, de poulets. Outre "Edgar, The Eager Easter Bunny" de Mitchell Torok ou "Bunny Hop Rock" de Slim Martin, nous avons donc droit à "A Chicken Ain't Nothing But A Bird" (!) de Nellie Lutcher, "Chicken Walk" d'Hasil Adkins, "The Chicken Song" d'Ernest Tubb, "Chicken Shack Boogie" d'Amos Milburn ou "Chicken Shot Blues", un bel instrumental d'Eddie Cochran, qu'on retrouve d'ailleurs au côté de son pote Jerry Capehart le temps du très rare "I Hates Rabbits". Un bel assemblage de R&B, country et rock and roll nettement mieux que tout ce qu'on pourra entendre chez KFC. ❑





Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

TRUTH AND JANEY

Plutôt confidentiel en son temps, l'unique opus de Truth And Janey est aujourd'hui l'une des pièces les plus recherchées par les amateurs de groupes hard rock venant de la seconde moitié des seventies. Ayant manqué l'âge d'or du genre de peu, ce power trio mené par le virtuose Billy Lee Janey prendra la voie des petits labels et se retrouvera bloqué par la montée du disco, puis du punk.

Notre récit prend sa source sur les bords de la rivière Cedar, dans l'Iowa, en plein Middle West. Billy Lee Janey, encore tout jeune, encaisse le choc de la vision d'Elvis à la télévision, puis celui de la British Invasion. A quinze ans, il fonde déjà son propre groupe au lycée et tente quelques reprises, les Yardbirds, Rolling Stones ou encore Cream. Dès la fin de l'année 1969, il repère de talentueux musiciens lors d'une jam informelle : le bassiste Steve Bock et le batteur John Fillingsworth. Truth se dresse alors sur ses pieds, en référence à l'album de Jeff Beck. Au bout d'un an, John Fillingsworth laisse les fûts à Dennis Bruce. Le power trio se démène pendant quelques années, puis publie en 1972 un premier single comprenant "Midnight Horsemen", titre basé sur un riff rampant à souhait, et une reprise assez fidèle de "Under My Thumb". Mille copies sont pressées, ce qui en fait aujourd'hui un collector très prisé. L'année suivante est celle du second simple, contenant le blues-rock "Straight Eight Pontiac" et "Around And Around" (Chuck Berry). C'est le moment où nos chevelus apprennent qu'un autre combo utilise déjà leur blase. Ni une, ni deux, le trio se renomme Truth And Janey. Sa réputation grandit à mesure que les Gibson rugissent, et il se retrouve en première partie de Leslie West sur plusieurs dates de sa tournée puis aux côtés de Reo Speedwagon, Cheap Trick, Detroit et enfin Blue Öyster Cult lors d'un festival qui rassemble vingt mille personnes. En 1976, Truth And Janey investit les studios A&R à Ames, dans l'Iowa, pour graver un trente-trois tours. Encore une fois, la diffusion du désormais culte "No Rest For The Wicked" financée par le micro-label Montross Records est du genre confidentielle.

On y découvre un power trio dans la grande tradition. Billy Lee Janey est un guitariste extraordinaire, alternant riffs puissants et soli emplis de virtuosité, rappelant Jimi Hendrix. La rythmique est très solide, sur le modèle Bogert/ Appice, joignant la basse épaisse et grondante de Bock au martèlement plutôt souple de Dennis Bruce. Le chant, point faible du trio, est assuré de façon choral, avec des voix plutôt blanches, dans le style Jack Bruce. Dès la reprise de "I'm Ready" (Willie Dixon via Muddy Waters), on sait qu'on a affaire à de sérieux clients. "Remember", tout en ruptures, aborde des rivages progressifs avant une frétillante démonstration de Janey. Le folk-rock contemplatif de "It's All Above Us" fait apparaitre des talents mélodiques insoupçonnés. "Ain't No Telling", reprise totalement méconnaissable de Mississipi John Hurt, fait cette fois songer au Led Zeppelin de "Trampled Under Foot".

Malgré ses qualités, le disque souffre d'une diffusion trop confidentielle et voit de plus le raz-de-marée du disco se profiler. Celui-ci engloutit de très nombreux petits groupes hard rock. Les touches qui pouvaient se nouer avec les majors s'évanouissent. Dennis Bruce lâche ses fûts, ce qui sonne le glas de Truth And Janey. En 1977, Billy Lee Janey reprend la route avec d'autres musiciens, et donne naissance à "Just A Little Bit Of Magic". Ce second opus part dans une direction totalement différente, sorte de funk jazzy noyé sous les cocottes rythmiques (avec une étonnante reprise syncopée de "Blowin' In The Wind"). L'expérience ne dure qu'un an avant la prévisible séparation, précipitée cette fois par le mouvement punk. Le bassiste Steve Bock part pour la Californie où il officiera au sein de Nowhere Fast tandis que Dennis Bruce quitte lui le milieu de la musique pour devenir coiffeur. Billy Lee Janey devient fermier, et se lance dans une carrière solo qui produira plusieurs disques de blues durant les décennies suivantes. En 1991, face à une demande sans cesse croissante du fait d'un culte de plus en plus vivace, Billy décide de represser quelques vinyles de "No Rest For The Wicked". Au même moment, un disque capturé en public, en 1976, est également ressorti des archives, furieuse démonstration de force hendrixienne. Selon Billy, Ted Nugent se serait même inspiré de l'un de ses titres ("Universal Light"), entendu lorsque Truth And Janey ouvrait pour lui, pour créer la future "Stranglehold". Le cheveu blanchissant mais toujours aussi doué, Billy Lee Janey a reformé son trio fétiche en 2001 pour quelques shows. Enfin, l'an dernier, il était à l'affiche du Psycho Festival de Las Vegas, toujours sous la bannière de Truth And Janey (avec son fils Bryce à la basse et Eric Douglas aux fûts), avec entre autres Alice Cooper, Danava ou Uncle Acid And The Deadbeats.

Home of Underground Rock · Montpellier

SECRET PLACE

2016 2017

SAM 06 MAI — THE TOASTERS + KORTTEX — 20H

DIM 07 MAI — BLACK MAMBAS + DIRTY HENRY — 20H — GRATUIT

LUN 08 MAI — CROWBAR + 400THECATS — 20H

DIM 21 MAI — PEELANDER Z + SHEENA AND THE BRATS — 20H

SAM 03 JUIN — SLIM CESSNA'S AUTO CLUB + LONELY LONGHORN — 20H — GRATUIT

PUCES ROCK No 6

DIMANCHE 11 JUIN

15H THE DESPERADOS

17H SCOTT H BIRAM

+ DJ MARK 666

GRATUIT

MAR 04 JUI — KOFFIN KATS + NEL WOOD & THE CHARLATANS — 20H — GRATUIT

JEU 17 AOU — GIUDA — 20H

WWW.TOUTAFOND.COM

SECRET PLACE - 25 RUE SAINT-EXUPÉRY - 34430 SAINT-JEAN-DE-VÉDAS - 09 84 00 87 11

*POUR ACCEDER AUX CONCERTS DE LA SECRET PLACE ADHESION DE 3€ / 2016

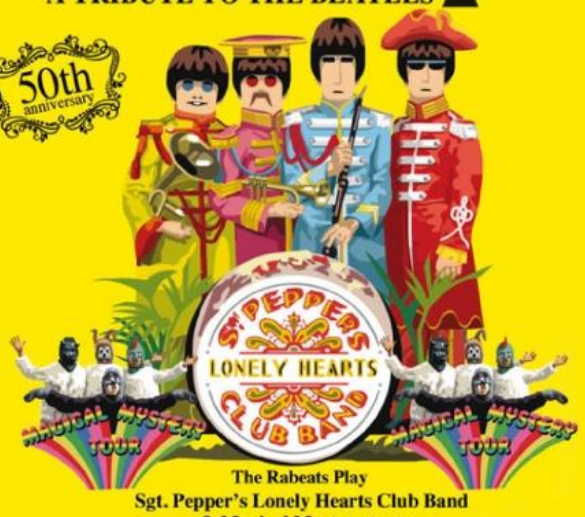
BE FAST !!!

www.rabeats.com

THE RABEATS

A TRIBUTE TO THE BEATLES

50th anniversary



The Rabeats Play

Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band

& Magical Mystery tour

Together on stage with a Classical Orchestra

Paris 8th to 10th of June - Théâtre du Gymnase

Locations : Théâtre du Gymnase, www.rabeats.com, Fnac, Carrefour Géant, Auchan, Cora, Cultura, fnac.com, ticketmaster.fr

contact : 03 22 89 2000 - rabeats@ginger.fr

rock&folk

NOSTALGIE

GROOVE ! PRODUCTION PRESENTE

KOOL & THE GANG

PREMIERE PARTIE : NOJAZZ

COMPLET

LE 16 JUIN 2017

GRAND REX

19H30

Locations : Magasins Fnac, Carrefour, fnac.com, sur votre mobile avec l'application "La Billetterie" et autres points de vente.

fnac rock&folk GROOVE ! production RFM 103.9

Vinyles

PAR ERIC DELSART

La grenouille des cartoons

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

Françoise Hardy

"Ma Jeunesse Fout Le Camp"

Parlophone

Certes, 1967 est l'année du premier album des Doors, de "Forever Changes" de Love et de "Sgt Pepper's..." des Beatles, mais c'est aussi l'année de "Ma Jeunesse Fout Le Camp", septième album de Françoise Hardy, et premier sur sa maison de production Asparagus. En décalage total avec la révolution psychédélique et pop de l'époque, elle y développait encore un peu plus son personnage de jeune femme mélancolique. Portée par des arrangements superbes de Charles Blackwell (mais aussi de John Paul Jones et Jacques Dutronc bien sûr), Françoise Hardy chante ici la solitude, l'amour perdu, avec un désespoir qui détonne avec son personnage d'icône yéyé.

Leon Redbone

"On The Track"

"Long Way From Home"

Third Man

Voici le disque idéal pour accompagner l'arrivée des beaux jours : "On The Track", premier album de Leon Redbone sorti en 1976, propose une musique ensoleillée aux parfums de Louisiane. De sa chaleureuse voix grave, le chanteur interprète des classiques blues et jazz du début du XX[e] siècle (empruntés à Jimmie Rodgers, Irving Berlin, Fats Waller...) avec décontraction, accompagné de sa guitare folk et d'un orchestre jazz. Ce disque culte revient pour la première fois en vinyle, avec sa célèbre pochette où figure Michigan J. Frog, la grenouille des cartoons Warner Bros. Pour accompagner la réédition de ce classique, Third Man publie une compilation de raretés de cet appréciable songwriter, riche de 18 titres, et intitulée "Long Way From Home".

Ruth White

"Flowers Of Evil"

Black Mass Rising

Devant le succès de cette réédition, Black Mass Rising represse "Flowers Of Evil" de Ruth White, pionnière de la musique électronique, qu'on peut considérer comme le pendant américain de Delia Derbyshire ("Dr Who"). Comme son nom l'indique, "Flowers Of Evil" est une adaptation électronique des "Fleurs Du Mal" de Charles Baudelaire. Sorti en 1969, c'est un disque sombre, aux ambiances inquiétantes, empli de sonorités électroniques effrayantes et de ritournelles malsaines ("Evening Harmony").

Malvina Reynolds

"Malvina Reynolds"

Mississippi

Quand Dylan et la scène folk de Greenwich ont explosé au début des années 60, Malvina Reynolds était déjà une vieille dame. Celle qui chantait "Little Boxes" était pourtant une figure du protest song avec ses chansons désabusées et emplies de sagesse. Disparue en 1978, celle qu'on surnommait la grand-mère chantante de Berkeley a laissé de nombreux inédits. Les excellents Mississippi Records viennent d'en compiler 12 sur un album magnifique. Y figurent sa diatribe "The Judge Said" dans une version au piano ainsi que plusieurs chansons aux thématiques fortes (racisme, homophobie, droits des femmes) exaltées par sa plume.

Cozmic Corridors

"Cozmic Corridors"

Mental Experience

Selon l'histoire officielle, voici un disque tellement rare qu'aucune copie existante de l'original n'est en circulation. Enregistré entre 1972 et 73 à Cologne, c'est un album qu'on pourrait qualifier de krautrock underground, étant donné qu'il n'aurait été publié qu'à une poignée d'exemplaires

sur l'obscur label Pyramid. Cette version est mise à mal par certains spécialistes du krautrock qui pensent depuis 20 ans que l'album est un fake, enregistré en 1996 au plus fort du revival krautrock des années 90. Le débat fait rage sur internet, mais importe au final assez peu : la musique du groupe, construite autour des nappes de synthé aériennes et de boucles façon Terry Riley, reste magnifique. Et peu importe qu'elle ait 20 ou 45 ans.

Les Rats
"Tequila", "C'est Bien Parti Pour Ne Pas S'Arranger", "Zarma & Craoued", "Bienvenue Au Club !", "Racolage", "Deprisa"
Nineteen Something/Archives de la Zone Mondiale

C'est à une tâche immense à laquelle s'est attaqué Eric Sourice (des Thugs) avec son label Nineteen Something : rééditer tout le catalogue des Rats, groupe punk parisien actif de 1982 à 1996, à ne pas confondre avec Raticide et La Souris Déglinguée. Soit 5 albums studio et un live qui témoignent de la mutation des groupes punk corrosifs des années 80 en groupes plus professionnels avec l'avènement de la scène alternative dans les années 90. Les amateurs de punk chanté en français se doivent de connaître "Tequila" et "Bienvenue Au Club !", les deux meilleurs albums du groupe, qui ont par ailleurs décidé de se reformer pour une tournée ce printemps.

Pete Dello & Friends
"Into Your Ears"
Got Kinda Lost

Pete Dello, ancien leader d'Honeybus (connus pour leur tube "I Can't Let Maggie Go" en 1968), n'était pas fou de la vie de musicien en tournée. Casanier, il quitta le groupe en plein succès, mais, assis sur un tas de chansons, il décida néanmoins d'enregistrer un album solo. Il en résulte ce "Into Your Ears" absolument sublime, condensé de pop anglaise kinksienne ("Taking The Heart Out Of Love"), d'envolées baroques ("Do I Still Figure In Your Life") et de ritournelles psychédéliques douces ("Harry The Earwig"). Un chef d'œuvre méconnu qui mérite mille fois son statut culte. Inutile de préciser que l'album, sorti en 1971, était introuvable en vinyle.

Nouveautés

Halasan Bazar
"Burns"
Requiem Pour Un Twister

Pour leur très attendu nouvel album, les Danois d'Halasan Bazar reviennent avec une superbe collection de chansons folk-rock psychédéliques. Fin mélodiste, Frederick Eckhoff atteint ici une forme de maturité artistique : chaque morceau a le potentiel d'être un single, dans un registre à mi-chemin entre Doug Tuttle et Woods. Sur des titres tels que "Burns My Mind" — au violon hypnotique et aux harmonies célestes —, "Honest People" ou "Freak", Halasan Bazar témoigne d'un talent qui mérite de rencontrer un large public.

45 tours

The Dogs
"Rehearsals 1974"
Mémoire Neuve

C'est l'histoire d'une cassette audio que Philippe Manœuvre avait en sa possession depuis des décennies : celle d'une répétition des Dogs datant de 1974, soit 3 ans avant leur premier enregistrement recensé (le 45 tours "Charlie Was A Good Boy"). Enfin exhumés, les cinq morceaux de cette version juvénile et chevelue (photos de pochette faisant foi) du groupe de Dominique Laboubée tiennent plus du témoignage historique que de la véritable révélation. Malgré le son lo-fi (magnétophone oblige), on y entend un groupe véritablement rock'n'roll, comme peu l'étaient en 1974.

The Missing Souls
"The End"
Dangerhouse Skylab

Après une poignée de singles et un excellent premier album publié l'an dernier chez Dangerhouse Skylab, les lyonnais Missing Souls publient un nouveau simple sur leur label de prédilection. Superbe pochette, superbes morceaux — une face garage, une face soul : un idéal de 45 tours.

Nots
"Live At Third Man"
Third Man

Si Jack White poursuit l'expansion de son empire Third Man (avec le lancement récent d'une usine de pressage vinyles), il n'en oublie pas de continuer, avec sa série de 45 tours "Live At Third Man", à défendre les groupes de l'underground américain. Ce mois-ci c'est le quatuor post-punk féminin NOTS qui a droit à un coup de projecteur, tout comme les braillards de Golden Pelican, rejetons dégénérés de Slade et de Black Flag. ❑

Photo Bruno Berbessou

LEGACY

LE MEILLEUR DU VINYLE CHEZ LEGACY RECORDINGS !

STARSHOOTER
Pas fatigué
Vinyle Simple splatter rouge

TRUST
Répression Live sur Nantes
Double Vinyle couleur rouge et noir

DENNIS WILSON
Bambu
Vinyle Simple

MOONDOG
Moondog
Vinyle Simple

ROBERT JOHNSON
The Centennial Collection
Triple Vinyle

SANTANA
Live at The Woodstock Music & Art Fair, August 16, 1969
Vinyle Simple

BRUCE SPRINGSTEEN & THE E STREET BAND
Hammersmith Odeon London 75
Quadruple Vinyle

SAMEDI 22 AVRIL 2017

Où lirez-vous la presse quand les tablettes auront disparu ?

Sur papier, certainement, et sur d'autres supports qui n'existent pas encore.

La presse a déjà beaucoup changé. C'est même le média qui a le plus évolué.
Aujourd'hui, 98 % des Français nous lisent chaque mois, sur papier, ordinateur, tablette ou smartphone*.
Demain, pour vous accompagner, nous évoluerons encore. Mais ce qui ne changera pas, c'est la qualité du travail de nos journalistes. C'est et cela restera notre cœur de métier. Et nous trouverons toujours le moyen de vous rendre accessible une information de qualité qui vous procure du plaisir.
Notre évolution ne se fera pas sans votre avis, exprimez-le sur **demainlapresse.com**

rock&folk avec #DemainLaPresse
DEMAINLAPRESSE.COM

*Source : ACPM ONE Global 2016 V4. pour l'ACPM - R.C.S. Paris B 378 899 363

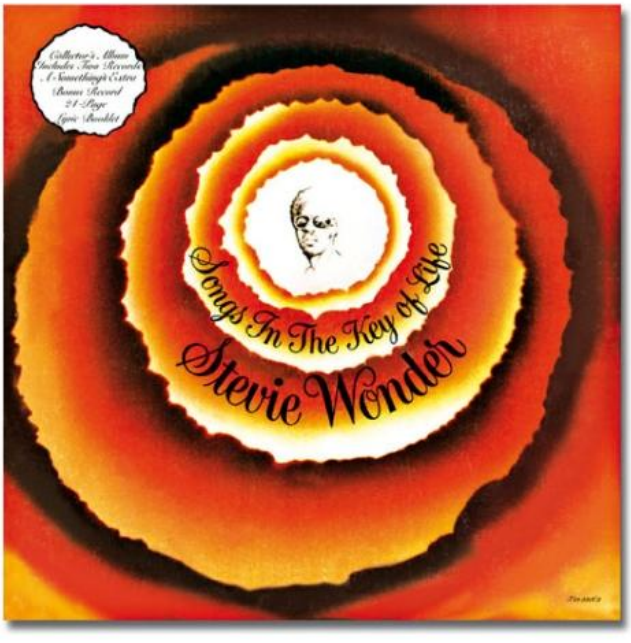
PAR PHILIPPE MANŒUVRE

Délire amphigourique

STEVIE WONDER

"Songs In The Key Of Life" *Motown*

PREMIERE PARUTION OCTOBRE 1976



Le 13 mai 1971, jour de ses 21 ans, Stevie Wonder vérifie ses royalties. Enfin majeur, il se découvre possesseur d'un million de dollars placé par Motown depuis son premier hit ("Fingertips", 1962). Rompant les attaches avec son passé, Stevie s'enferme alors en studio 48-pistes, avec la ferme intention de vivre sa libération artistique. Motown revient alors vers lui pour lui proposer une association stupéfiante : 50 % pour l'artiste, la possibilité d'être son propre producteur et il garde ses éditions. Cette liberté artistique, Stevie Wonder va l'utiliser pour sortir des disques incroyables, toniques, superbes. Une tournée en première partie des Rolling Stones catapulte sa musique dans le public blanc. En 1973, pendant une tournée dans le Sud, Stevie manque perdre la vie dans un accident de voiture. Il survit et publie "Fulfillingness' First Finale" (écrit avant l'accident).
Stevie Wonder soupèse ses options. Il a un succès critique et public total. Sa chanson "Living For The City" est partout célébrée, reçue par les rock-critics comme importante. Pour se remettre totalement en question, Stevie envisage un double album. Il s'en ouvre à Berry Gordy qui lui répond : *"Tu es dingue. C'est une idée ridicule mais vas-y, on te suivra."* Stevie est fou de joie de cette approbation du père de Motown. Et il repart en studio pour enregistrer, créer, jouer. La somme de musique proposée par ce double album est colossale. A l'époque il fallut ajouter au double album un mini-EP. Le tout pour publier 21 chansons originales.
Ce disque est grand car il est enregistré à un moment où l'artiste Stevie Wonder, 26 ans, connaît un sommet de popularité. Son étoile est au firmament. Stevie est au sommet de sa puissance créatrice. Sa maison de disques l'encourage... il faudra néanmoins deux longues années au génie aveugle pour mettre au point l'album orange.

Dans un délire amphigourique : moyens techniques énormes, budget, pointures, deux ingénieurs du son assurant la permanence, cinquante musiciens, choristes et techniciens, Herbie Hancock en invité sur "As". Mettons les choses en perspective : ce disque n'est pas le meilleur de Stevie Wonder, c'est le point culminant d'une lignée de cinq albums fabuleux, tous publiés dans les années 70.
En revanche, ce disque est important. En dépit des efforts louables des producteurs contemporains, on notera que ce projet infernal, relancé par des hits incroyables, a déposé tous les critères du swingbeat. De George Michael à Jamiroquai, de Beyoncé à Pharrell Williams, tout le monde sait ce que Wonder a donné au contemporary R&B. Combinant esprit visionnaire et évidence mélodique, Wonder est le seul à savoir où il va. Son équipe technique est larguée et lui demande régulièrement *"quand le projet sera-t-il terminé ?"* La réponse de l'artiste arrive, toujours la même : *"On est sur le point de finir."* Un matin, l'ingénieur Gary Olazabal arrive au studio avec un T-shirt qu'il vient de faire fabriquer : *"We're almost finished"*. Stevie le portera durant tout l'été 1976, relançant rumeurs et spéculations. Pourtant le génie aux lunettes noires travaille dur. Il empile les heures de studio : *"Je commençais à travailler une chanson le dimanche après-midi et comme j'avais plein d'idées, avant que j'y comprenne quoi que ce soit on était mardi matin."*
Chaque été, au mois d'août, Berry Gordy organise le fameux pique-nique Motown. Tous les artistes se réunissent pour une grande fiesta barbecue. Celui de 1976 est une grande réussite. Fonçant en studio le soir même, Wonder compose "I Wish", son ode à la joie, son envie que ce si bon moment jamais ne s'arrête. *"Je savais que je tenais là le tube qui porterait le disque."* Inutile pourtant de s'inquiéter. La publication de "Songs In The Key Of Life" est un événement. Les radios s'emparent du mammouth. Bien sûr, il y a les singles. Bien sûr, il y a cet hommage à Duke Ellington ("Sir Duke"), il y a le son à faire trembler les tweeters, il y a l'innovation prodigieuse, ces sons de Clavinet funky jamais entendus, cette tambouille de studio totalement réussie, mélangeant rythmes New Orleans, blues, jazz-rock et cordes synthétiques. Mais ce disque touche les rockers parce que Stevie avait une oreille sur le rock. Il sait qui sont les Beatles et tente d'égaler "Eleanor Rigby", qu'il mélange aux grooves de Earth Wind & Fire pour aboutir à "Pastime Paradise", une tuerie. Sur "Black Man", c'est sans doute Kraftwerk qui inspire les cascades filtrées travaillées au modulateur. Stevie Wonder peut alors tout. Il peut marier pop et le funk, dresser une carte du jazz au synthétique. Retenant la leçon des Beatles, Stevie Wonder propose un trip total, complet. Son projet est un voyage, avec des pauses et des climax.
Paru à une époque charnière alors que nombre d'artistes soul envisagent le disco à leur corps défendant, ce disque est le dernier à établir une liaison entre Ray Charles et Sly Stone, Beatles et Kraftwerk, Bowie et Earth Wind & Fire. Stevie est l'enchanteur. Eric Dahan écrira *"le grand consolateur"*. Comme si Stevie était venu pour enchanter nos vies... Et il publie sur ce disque une chanson qui deviendra un de ses plus énormes succès sans même sortir en 45 tours : "Isn't She Lovely". Ce titre est écrit alors que Yolanda, compagne de Stevie, est enceinte. C'est un instant magique du projet écrit *"dans la tonalité de la vie"*. Selon Stevie : *"On parlait du sexe du bébé et j'étais sûr que ce serait une fille. J'ai écrit ça sur la Dream Machine, un des premiers claviers à huit voies."* Pour la troisième fois dans l'histoire, un disque est numéro un le jour même de sa sortie. C'est le double album du bien-être, du plaisir total, c'est la grande réussite de Stevie Wonder. ❑

Qualité France

PAR H.M.

Vigneron réputé

On avait déjà remarqué la forte augmentation des trios, duos ou projets solitaires qui permettent à beaucoup d'indépendants d'affronter les dures réalités économiques. Mais la tendance actuelle semble être les formations à géométrie variable, et pas seulement pour les

Créé à Tours l'an dernier, **Dissident** ne se définit pas comme un groupe mais comme une entité sous laquelle se regroupe *"un nombre de personnes non défini"*, une grande famille évolutive, et c'est ce que traduit explicitement le nom de son premier essai. Sans se soucier des étiquettes ni d'un quelconque formatage, les quatre morceaux proposés piochent dans toutes les directions : ils se situent au carrefour du rock, de la pop, du hip hop et de l'electro et bénéficient d'un fort impact dansant, à l'instar du très réussi "Brothers" *("Family Affair", Dissident ✆ 06.15.24.29.31).*

Le nouvel EP du trio de Belfort **Snaabbacash** (en activité depuis 2013) donne le ton dès le premier morceau, "Best Of Friends" : paroles anglophones, chœurs délicats, énergie rock, guitare alerte, souci mélodique, tout évoque la pop anglaise des sixties. Et la suite se situe dans la même mouvance, avec une parenthèse constituée par une ballade acoustique du meilleur effet. On s'y croirait ! Mais, par delà cette tendance revival ouvertement assumée, le résultat est rafraîchissant et totalement crédible *(Snaabbacash, Iceberg ✆ 06.82.58.22.13).*

Lors de l'enregistrement de son quatrième album, **My Lady's House,** quatuor de Besançon, a délaissé les studios pour tout réaliser à la maison, une méthode qui correspond d'ailleurs parfaitement au genre proposé : une country-folk anglophone acoustique qui se complait dans les atmosphères délicates et ouatées mais déborde des cadres du genre grâce à la présence d'un violoncelle. Son goût affirmé pour les vocaux éthérés ("Tomahawk") constitue une invitation au voyage *("Far East", Gramofolk Records ✆ 06.63.29.86.25).*

Le premier album (depuis 2015) de **Sam** se situe dans une certaine tradition du rock français. Il affirme des choix sans fioritures à travers une voix rugueuse (au service de textes en français plutôt adroits) et un rock basique, nerveux et efficace. Le chanteur, par ailleurs vigneron réputé dans la vallée du Rhône, s'appuie sur un quatuor soudé et si tous les morceaux ne sont pas du même niveau, des réussites comme "Voler" ou "Maryline" dénotent une véritable passion pour le rock à la bonne franquette *("Corrosif", Montgermont ✆ 06.62.86.19.33).*

besoins spécifiques du studio ou de la scène. Ainsi, parmi les huit sélectionnés du mois (sur trente-neuf arrivages à la rédaction), plusieurs changent de structure selon les circonstances, voire revendiquent ces modifications comme indispensables à leur liberté créatrice.

Cinq ans après ses débuts, le trio de Montpellier **Volin** publie son premier album où il parvient à associer l'usage d'un français poétique à ses influences musicales (Radiohead, Portishead). Il invite à une plongée dans un rock atmosphérique qui associe guitares et claviers, s'enrichit de cordes et d'electro et s'offre quelques escapades plus musclées mais préfère œuvrer en douceur, y compris pour "Mes Nuits Sonnent Faux", un final de plus de cinq minutes *("Volcan", Antipodes Music Productions ✆ 06.46.21.44.32, distribution L'Autre Distribution).*

L'ouverture du premier album de **Massy Inc.** (réalisé grâce à un financement participatif) a de quoi retenir l'attention avec son refrain-confidence : *"Je ne m'intéresse qu'au sexe"*. Le trio marseillais n'existe que depuis peu. Fondé par Stéphane Massy (après quatre albums sous le nom de Tante Hortense), il s'est acoquiné avec deux complices aux guitares et synthés. Son domaine est celui d'une chanson electro qui met en avant des textes humoristiques et une voix parfois proche de celle de Katerine *("3349", 0350 ✆ 06.15.24.29.31).*

Le duo féminin et parisien **The Buns** n'a pas mégoté sur les moyens pour son premier album réalisé par Liam Watson (qui œuvra avec The White Stripes et The Kills). Son rock anglophone s'inscrit dans la lignée des groupes féminins garage et dépote des morceaux concis, mélodiques et offensifs qui oscillent entre rock stoner musclé ("Stockholm", "Captain") et effluves sixties ("Shine Shine Boy", "Bye Bye Chéri") sans baisse de tension notable *("Out Of Bounds", Bellevue Music ✆ 01.73.74.58.21, distribution Differ-Ant).*

Déjà un troisième album pour le duo toulousain **De Calm** qui relève de la pop synthétique, notamment à travers l'usage intensif de claviers, mais limite les machines en enregistrant des rythmiques naturelles avec des musiciens invités. Il soigne les atmosphères, opte pour l'usage du français mais se montre plus à l'aise dans les ballades mélancoliques que dans les essais plus sautillants car sa force réside dans un mélange d'intimisme et de lyrisme *("Disparue Juliette", Les Ré-créations Du Pourquoi ✆ 06.11.47.61.76, distribution L'Autre Distribution).* ❑

ROCK & FOLK ET LA FNAC

PRÉSENTENT LEUR SÉLECTION

CLUB VINYL ® fnac rock&folk

® un label Fnac

THE FALL

Grotesque (After The Gramme)

Les compositions de *Grotesque* sont portées par une énergie malsaine aux harmonies dissonantes, qui oscille entre la négligence aléatoire et la précision parfaite. Mark E. Smith, en chef d'orchestre possédé et au lyrisme acéré, fait de *The Fall* une chimère Art-Rockabilly aux accents Punk qui ne manque pas de charme.

FUNKADELIC

Let's Take It To The Stage

Certainement l'album le plus éclectique du groupe. Chaque musicien brille dans l'incroyable maelstrom créé par George Clinton. Entre rocks explosifs, funks psychédéliques et grooves déglingués, l'album développe une beauté explosive et fébrile tout droit sortie de l'au-delà ! Funkadeliquament jubilatoire !

CAROL KING

Pearl : Songs Of Goffin And King

Pearls : Songs Of Goffin And King est un accomplissement musical incontestable. À ranger à la hauteur d'un *Tapestry*, c'est un condensé émotionnel de tout ce que l'artiste sait faire de mieux. Qu'elle soit blues, jazz, folk ou encore soul, Carole King est tout simplement sublime.

T-REX

The Slider

Album le plus populaire de T-Rex, *The Slider*, avec ses ballades folk mystiques, ses boogies sexuels sordides et sa poésie pop universelle, porte la signature incontestable de Marc Bolan. Un classique au sublime ridicule qui ne se lasse pas de plaire.

TEXTES : CHARLIE CHOFFLET

rock&folk fnac

Beano Blues

PAR CHRISTIAN CASONI

DAVID JUNIOR KIMBROUGH

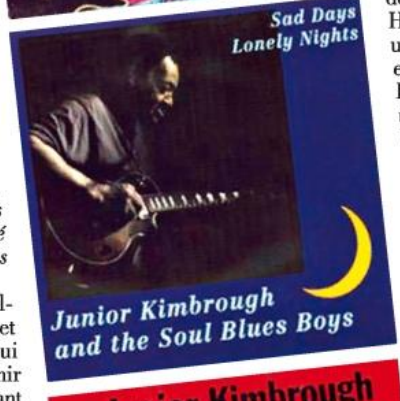
1930 (Mississippi) - 1998 (Mississippi)

Kimbrough ne se laisse pas trier. Il faut le prendre en bloc ou ne pas y toucher. On peut cueillir, dans ses trois albums Fat Possum, des filtrats de holler, de blues, de musique malienne, mais Kimbrough transsude une vérité amnésique qu'on aurait bien du mal à *contextualiser*.

Lui, Burnside et les autres étaient déjà très déplumés quand ils sont sortis de l'œuf en format CD, à la fin du deuxième revival. Les moucherons de la génération Y, dont les grands frères avaient connu le punk et les transes electro, eux-mêmes s'étant frottés au grunge, étaient mûrs pour cette *hill country* et ses longs spasmes ethniques de 7 et 9 minutes. Il est loin le temps où Len Chess s'arrachait les cheveux parce que Buddy Guy enregistrait des titres d'une durée insensée de 4 minutes. C'est en cela que Kimbrough appartient au blues historique sans en faire vraiment partie.

Ce jour-là, on est au début des années 90, Matthew Johnson, étudiant désœuvré d'Oxford, Mississippi, trouve enfin ce qu'il cherche à une heure de route de Memphis, près de Holly Springs, dans un écart existentiel du nom de Chulahoma. On lui a parlé d'un endroit que certains appellent *Junior's Place*, vieux joint vermoulu qui fut tour à tour une épicerie, une écurie, une église. Matthew est saisi par la misère des lieux et, plus encore, par la musique qu'il entend : un boogie fossile, obtus et remis sur pieds à coups de chocs électriques, une sorte de gospel sans espoir, l'arrière-cour du rock la plus nihiliste et, finalement, la plus moderne qu'il ait fréquentée. *"J'ai vu ces types qui étaient là, dans la place, et qui avaient toujours été là*, déclare Matthew Johnson. *Ils n'avaient toujours pas fait de disque à 60 ans."*

Matthew se trompe un peu. Kimbrough avait mis quelques sillons de côté pour les collectionneurs. Ce déchet ultime de blues a toujours fasciné les historiens qui l'ont considéré, avec raison, comme le passé et l'avenir du genre. Tous ont cherché la cité interdite en sillonnant les petites routes du comté de Marshall, alors que le blues faisait du lard chez les guitar heroes. En 1966 et les années suivantes, Kimbrough a enregistré à Memphis une série de titres, la plupart pressés longtemps après chez Big Legal Mess. Ce n'était pas encore cette longue démolition de boogie avec une compassion immodérée pour les amplis délabrés, le rock était encore trop jeune pour ça, mais l'homme exhalait déjà ce lamento de garage funky, accompagné d'un batteur et d'un bassiste. Un premier 45 tours Philwood sort en 1967 : *"Tram?"* par *Junior Kimbell*. Erreur sur le nom, erreur sur le titre (il s'agit d'une reprise du "Tramp" de Lowell Fulson). Pendant la parenthèse désenchantée de Memphis, Kimbrough donne la première version de "Meet Me In The City", et l'excellent "I Feel Good Again" avec Charlie Feathers, grand fan, presqu'un ami d'enfance. Kimbrough marque un autre rocker de la ville, Lee Baker, l'âme du groupe Moloch. Au tout début des années 70 Baker part dans une fuite solitaire et désespérée, préfigurant les one-bluesman-bands qu'on lâche aujourd'hui par douzaines dans tous les festivals blunk.



Dans les années 80, David Evans grave Kimbrough pour son petit label Highwater : "Keep Your Hands Off Her", "Do The Rump", quelques amuse-gueules pour les érudits. A la fin de la décennie Robert Palmer, journaliste défroqué du New York Times, en fait l'un des protagonistes de son livre "Deep Blues", lequel inspire le documentaire du même titre avec Palmer et Dave Stewart (Eurythmics) dans le rôle des explorateurs. Matthew Johnson arrive là-dessus. Les trois albums Fat Possum, "All Night Long" (1992), "Sad Days Lonely Nights" (1993), tous deux produits par Robert Palmer, et "Most Things Haven't Worked Out" (1997), donnent à Kimbrough une envergure internationale, et renvoient le blues et, plus encore le rock, à l'enfance de l'art. Junior's Place devient le joint le plus in du pays où, avec un extrémisme de retard, viennent se faire adouber Iggy Pop, Keith Richards, Bono, sans que Kimbrough perde un globule de sang froid. Une crise cardiaque l'empêche de tourner loin de Holly Springs, aussi sa béatification, à minuit moins cinq, est-elle moins éclatante que celle de son ami Burnside. Il fait tout de même quelques dates avec Iggy Pop (*"Lolly Pop is crazy!"*), tandis que Jon Spencer jette son dévolu sur Burnside. Un bon sauvage pour tout le monde.

Matthew ne ferre pas la jeunesse avec des euphémismes. Kimbrough mort, Fat Possum la joue sordide pour vendre de goûteux fonds de tiroirs et des compilations. Kimbrough porte une casquette de la Wehrmacht sur la jaquette de "Not The Same Old Blues Crap", il pose torse-poil sur celle de "You Better Run", moche, le mégot en coin. C'est aussi à ce prix que Matthew offre une revanche sur le néant à celui qui, mine de rien, avait réconcilié vieux Noirs, petits branleurs et universitaires entre deux âges. Buddy Guy lui dédia l'apocalypse "Sweet Tea" et les Black Keys, l'album "Chulahoma". ☙

PAUL McCARTNEY
FLOWERS IN THE DIRT

Inclus 18 titres bonus
3 inédits et un DVD avec les clips et un documentaire

Disponible en version
Super Deluxe 3 CD + 1 DVD / 2 CD et 2 LP

Capitol MUSIC FRANCE

fip

GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS PRÉSENTE

bROTHERS iN bAND TRIBUTE
dIRE sTRAITS

The Very Best of dIRE sTRAITS TOURNÉE EUROPÉENNE 2017

VENDREDI 19 MAI 2017
PARIS - LA CIGALE

WWW.BROTHERSINBAND.COM /BROTHERSINBAND /BROTHERSINBAND /BROTHERSINBAND

INFOS & RÉSERVATIONS SUR GDP.FR
0 892 392 192 (0,34€/MIN), ET POINTS DE VENTE HABITUELS

gérard drouot productions sa f/GDP /GDP digitick .com rock&folk INFOCONCERT.COM

Erudit rock

PAR PHILIPPE THIEYRE

Connaissez-vous les GROUNDHOGS ? Pourriez-vous éclairer ma lanterne sur ce groupe et sa discographie ?

■ ALAIN *(courriel)*

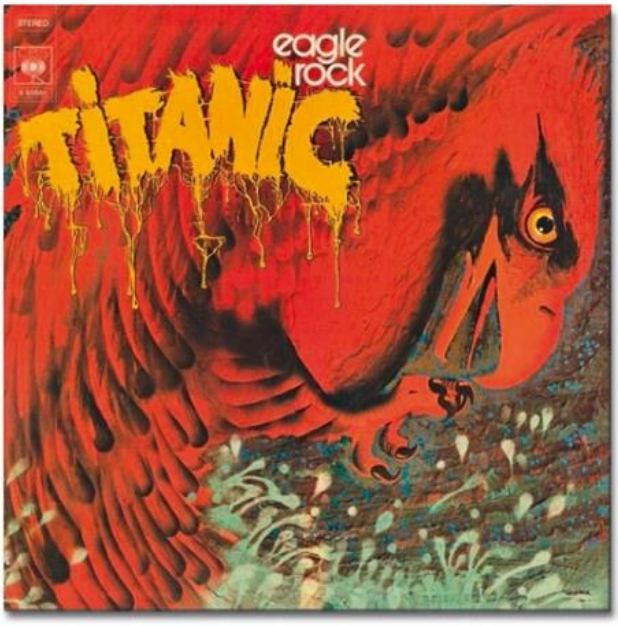
Les **Groundhogs** font partie du British blues boom, né de la convergence musicale entre les bluesmen américains, en particulier ceux de Chicago, et de jeunes musiciens britanniques. Ce mouvement a occupé le devant de la scène dans la deuxième moitié des années 60, après la parution du disque de John Mayall "Blues Breakers With Eric Clapton" en juillet 1966. Cependant, très vite, les Groundhogs vont se détacher de leurs racines américaines pour produire une musique unique, puissante, percutante, quelque part entre blues, hard rock et progressif en un cocktail inédit.

Né le 23 mars 1944, Anthony Charles *Tony* TS McPhee, compositeur, guitariste, chanteur et seul membre permanent, est l'âme des Groundhogs. Comme nombre de musiciens britanniques des sixties, il démarre sa carrière au sein d'une formation, les Senechals, reprenant des instrumentaux des Shadows et des Ventures avant d'intégrer, en 1962, les Dollar Bills des frères Cruickshank, Pete, basse, né le 2 juillet 1945 à Calcutta, et John, chant et harmonica. Fervent admirateur de blues, en particulier de John Lee Hooker, Jack Dupree et Howlin'Wolf, McPhee oriente le groupe vers le Chicago blues. Son modèle est Hubert Sumlin, un des guitaristes de Howlin'wolf et de Muddy Waters. Avec le pianiste Bob Hall, en 1964, ils prennent le nom de John Lee's Groundhogs, d'après "Groundhog's Blues" de John Lee Hooker, pour accompagner ce dernier lors d'une tournée anglaise. Hooker enregistrera "... And Seven Nights" (1965) avec eux. On retrouvera les Groundhogs sur scène derrière Little Walter, Jimmy Reed et Champion Jack Dupree. Sur l'album de Dupree "From New Orleans To Chicago" (1966), TS McPhee partage les guitares avec Eric Clapton. En 1967, c'est avec Peter Green qu'il apparaît aux côtés d'Eddie Boyd, "Eddie Boyd And His Blues Band". Les Groundhogs sortent un premier single, "Shake It/ Rock Me" début 1965 et un deuxième en 1966, "I'll Never Fall In Love Again". Le groupe se sépare, puis se reforme en trio avec McPhee, Pete Cruickshank et le batteur Ken Pustelnik, né le 13 mars 1946 en Ecosse, avant l'adjonction de l'harmoniciste Steve Rye en 1968. Entretemps, McPhee et Pete Cruickshank forment Herbal Mixture le temps, en 1966, de deux singles psychédéliques dont "Machines". Parallèlement, TS McPhee est crédité d'un 45 tours de blues, "Someone To Love". Les morceaux gravés à cette époque figurent sur des compilations comme les "Blues Anytime" et les "Electric Sugar Cube Flashbacks" pour le psyché. En 1968, paraît le premier album des Groundhogs, "Scratching The Surface". De son côté, McPhee participe à deux anthologies du British blues : "Me And The Devil" (1968) et "I Asked For Water, She Gave Me ... Gasoline" (1969) qu'il produit, ainsi qu'à "Cabal" (1969) du John Dummer Blues Band et à "Western Flyer" de Hapshash And The Coloured Coat (1969). En trio après le départ de Steve Rye, c'est dans cette formule que les Groundhogs s'exprimeront au mieux. Si "Scratching The Surface" est un excellent album de blues de facture classique, "Blues Obituary" (1969), incluant "B.D.D." (pour *blind deaf dumb*) et "Mistreated", est un renouvellement du genre par une approche hard rock avec un jeu de guitare distordu, féroce, unique, utilisant de nombreux effets. Poursuivant et développant cette ligne artistique couplée à des commentaires sociaux et politiques acerbes, les albums suivants vont rencontrer un réel succès en Angleterre : "Thank Christ For The Bomb" (1970) avec "Eccentric Man", également le titre d'une biographie consacrée par Paul Freestone à McPhee parue en 2012 ; "Split" (1971), avec "Cherry Red" et n°5 dans les charts British ; "Who Will Save The World ? The Mighty Groundhogs" (1972), une pochette dépliante renfermant une BD. En 1971, pendant une tournée en première partie des Rolling Stones, les Groundhogs enregistrent un "Live At Leeds" qui ne sera diffusé qu'en 2002 sur Akarma. Avec le batteur d'Arzachel et d'Egg, Clive Brooks : "Hogwash" (1972). Un intermède en solo entre deux tournées : "The Two Sides Of Tony (T.S.) McPhee" (1973), une face blues, une face électronique. De nouveau avec Cruickshank et Brooks : "Solid" (1974). Après une interruption de deux ans, TS avec Dave Wellbelove, deuxième guitare, Martin Kent, basse, et Mick Cook, batterie : "Crosscut Saw" (1976) ; Rick Adams remplace Wellbelove : "Black Diamond" (1976) avec "Body Talk" et "Friendzy". Deux albums, bien trop souvent sous-estimés, avant la mise en sommeil du groupe, entrecoupée par une prestation pour Billy Boy Arnold, "Checkin' it Out" (1979). Les puristes du blues n'aiment pas ce disque dont la gravure laisse à désirer, mais, pour les autres, "Dirty Mother Fucker" est un grand moment de blues furieux. Retour en 1985 avec Mick Kirton, batterie, et Steve Towner, basse : "Razor's Edge". Avec le bassiste Dave Anderson (Hawkwind et Amon Düül II) et le batteur Mick Jones : "Back Against The Wall" (1986) ; "Hogs On The Road" (1988), un double live en Allemagne. Avec Kirton et Alan Fish, basse : "No Surrender" (1989), nouveau live. McPhee solo : "The Blues & The Beast" (1991) ; "Foolish Pride" (1993) ; "Slide, T.S. Slide" (1994). Groundhogs avec Pete Chymon, basse, et Dale Iviss, batterie : "Who Said Cherry Red ?" (1996). Eric Chipulina, basse, et Pete Correa, batterie : "Hogs In Wolf's Clothing", hommage à Howlin' Wolf ; "Muddy Waters Songbook" (1999). McPhee : "Bleachin' The Blues" (2002). Avec sa femme, Joanna Deacon : "Blues At Ten" (2004). En 2009, Tony McPhee subit une attaque cardiaque altérant ses capacités, notamment pour chanter. Ayant récupéré, une collaboration avec David Tibet/ Current 93, "I Am The Last Of All The Field That Fell (A Channel)" (2014) et un nouvel album des Groundhogs en préparation. Compilations : "Hoggin The Stage" (1984), compilation de trois concerts ; "BBC Radio One Live In Concert" 1972 et 1974 (1994) ; "The Best Of" (1997).

Cher Erudit, j'aimerais vous lire au sujet de ce groupe injustement oublié et pourtant excellent : TITANIC.

■ XAVIER *(courriel)*

Comme Slade et un certain nombre de groupes *populaires*, les Norvégiens de Titanic fut un peu méprisé par la presse rock à l'époque. Sur fond de percussions omniprésentes, son mélange de hard rock, de pop et de progressif, dans un dosage variant selon les périodes et les enregistrements, fut pourtant apprécié par un large public, notamment en France. Malgré une production inégale, plusieurs morceaux supportent encore très bien l'épreuve du temps, en particulier ceux des trois premiers albums. Au début des années 1970, des prestations scéniques funky et dynamiques contribuèrent également à les faire connaître hors des frontières de la Norvège et de l'Europe. Auparavant dans les Beatnicks, auteurs



d'une dizaine de 45-tours entre 1962 et 1968, le batteur Truls John Lorck, le chanteur et percussionniste Kjell Asperud et le guitariste Janne Loseth, également membre de Lost & Found (à ne pas confondre avec les texans psychédéliques), forment, en 1969, un nouveau groupe avec Kjell Kenny Aas, claviers et basse, avant de quitter Oslo pour se produire au Danemark, puis en Allemagne où ils recrutent le chanteur anglais Roy Robinson. Ils prennent alors le nom de Titanic. En France, les cinq musiciens jouent, notamment, au festival de Cannes avant la projection de Woodstock et au festival d'Aix-en-Provence. Sous la direction artistique de Jean-Jacques Souplet à CBS et avec des arrangements de cordes et de cuivres par William Sheller, leur premier album paraît en 1970 d'abord en Allemagne et en France : "Titanic", avec "Searchin'". Le single "Sultana", à l'origine une parodie de Santana, rencontre le succès en Angleterre, ce qui lui ouvre aussi les portes des USA. Jean-Claude Camus est devenu leur manager. "Sea Wolf", incluant "Sultana" et "Confusion", produit par le groupe et Jean-Jacques Souplet (1971). Arica Siggs à la basse et Helge Groslie, de Junipher Greene, aux claviers : "Eagle Rock" (1973). Titanic s'installe en France. Robinson, Asperud et Loseth avec John Williamson à la guitare et Andrew Poulton : "Ballad Of A Rock'n'Roll Loser" (1975). Après un hiatus de deux ans, retour de Truls John Lorck à la batterie et arrivées à la basse de St. Clair Brunet et aux claviers de Claude Chamboissier, futur Musclé du Club Dorothée sous le pseudo de Framboisier : "Return Of Drakkar" (1977). En remplacement de Brunet et Chamboissier, Kjell Aas de nouveau aux claviers et à la basse : "Eye Of The Hurricane" (1979). Le groupe se sépare en 1984. Sous l'impulsion de Janne Loseth et de Roy Robinson de nouvelles incarnations de Titanic verront le jour, d'abord en 1991, "Lower The Atlantic", puis en 2005, "Ashes & Diamonds", réinterprétations de plusieurs titres (2008), jusqu'au retrait et au décès de Roy Robinson en juin 2015. Par ailleurs, Janne Loseth a collaboré, à partir des années 80 à deux projets de Didier Marouani : Paris France Transit et Space. Compilations : "Greatest Hits" (1981). ❑

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Film catastrophe intimiste

Tunnel

DE KIM SEONG-HUN

Dans les années 70/80, le cinéma le plus furieux d'Asie – le pur, le dur – venait de Hong Kong via les polars *hard boiled* de John Woo, les cascades élastico-kamikaze de Jackie Chan ou les féeries déjantées de Tsui Hark. Totalement décomplexés dans leur rapport filmique aux gunfights sauvages et aux bastons brises-os, "A Toute Epreuve", "Police Story" ou "Histoires De Fantômes Chinois" rejoignaient ainsi l'esprit des films B qui hantèrent les vieilles salles de quartiers pendant des décennies. Puis, le ciné-adrénaline hongkongais commençant à se faire la malle dès la fin des années 90, la Corée du Sud prit le relais. Depuis une dizaine d'années des réalisateurs coréens alignent à leur tour des films à la violence outrée, mais où le sang, la sueur et les larmes sont filmés au premier degré. Plus proche de Sam Peckinpah que de John Woo en quelque sorte. A commencer par Park Chan-wook dont le "Old Boy" — qui manqua de peu de choper la Palme d'or à Cannes en 2003 — aida largement à l'aura du nouveau cinéma coréen de genre. Depuis l'aube du 21e siècle, on a ainsi vu débarquer des films violemment puissants comme "J'Ai Rencontré Le Diable", "Sympathy For Mr Vengeance" , "A Bittersweet Life", "The Murderer", "Bedevilled", "Snowpiercer" ou "L'Ile" qui, tout en restant ultra cinématographiques, se permettaient de déborder du genre. Avec, au beau milieu de bastons sauvages et autres vengeances salées, des visions désespérées, noires, mélancoliques et/ où ironiques sur les rapports humains. Même le génial "The Host" de Bong Joon-ho osait jouer aussi la carte de l'intime et de la vie de famille au détour de quelques séquences post-Godzilla où un varan géant gambadait fièrement au milieu des rues de Séoul. Or, depuis trois/ quatre ans, la majorité du cinéma de genre coréen n'a droit, en France, qu'à des sorties direct en DVD ou VOD. Sans la société Wild Side, nous n'aurions donc peut-être jamais découvert "The Tower" (une sorte de remake efficace de "La Tour Infernale") ou encore le glaçant "Pandémie" et son virus meurtrier qui décime une partie de la population d'une grande ville. Avec quelques exceptions quand même pour les miraculeuses sorties en salles des remarqués (et remarquables) "Dernier Train Pour Busan" et "Mademoiselle". Un film d'infestés/ zombies et un drame érotique opératique, tous deux passés par la case Cannes en 2016. Parmi cette nouvelle génération de cinéastes, il faudra donc compter sévère sur Kim Seong-hun, remarqué il y a deux ans avec l'excellent polar ironique "Hard Day". Avec son deuxième long, "Tunnel", le réalisateur s'offre un pur film catastrophe... intimiste ! Rentrant chez lui dans sa bagnole high-tech après une journée de travail, un *Salaryman* de trente ans, passe sous le tunnel le plus long de Corée. Tranquille. Sauf qu'en plein milieu du chemin, celui-ci s'effondre sur lui. Entouré de gravas si lourds que Conan le Barbare et Hercule ne pourraient les déloger à eux deux, l'homme se retrouve coincé sous les décombres. Mais pour combien de temps ? Le spectateur, enfermé avec lui, subit aussi les minutes passées. Puis les heures, puis les jours. Puis les semaines... En contact avec l'extérieur via son portable dont la batterie s'épuise à la vitesse grand V, le simili-rescapé est suivi à distance par tous les médias du pays. S'en sortira-t-il ? Disposant pour survivre de deux bouteilles d'eau de 50 centilitres et d'un gâteau (celui qu'il rapportait pour l'anniversaire de sa fille), l'homme flippe, fatigue, rit, pleure, désespère. Puis espère. Puis re-désespère... Le film slalome ainsi de l'intérieur du tunnel (l'homme seul face à son destin) à l'extérieur (les télés, les sauveteurs, la famille) avec, en point d'orgue, une critique acerbe des médias en mal de scoop. Un vrai exercice de style à la claustrophobie ultra tendue. Et, surtout, comme le précise le réalisateur : *"une interrogation de plus sur le sens de la vie humaine" (en salles le 3 mai).* ❑

Enorme carton en Italie

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

La Colère D'un Homme Patient

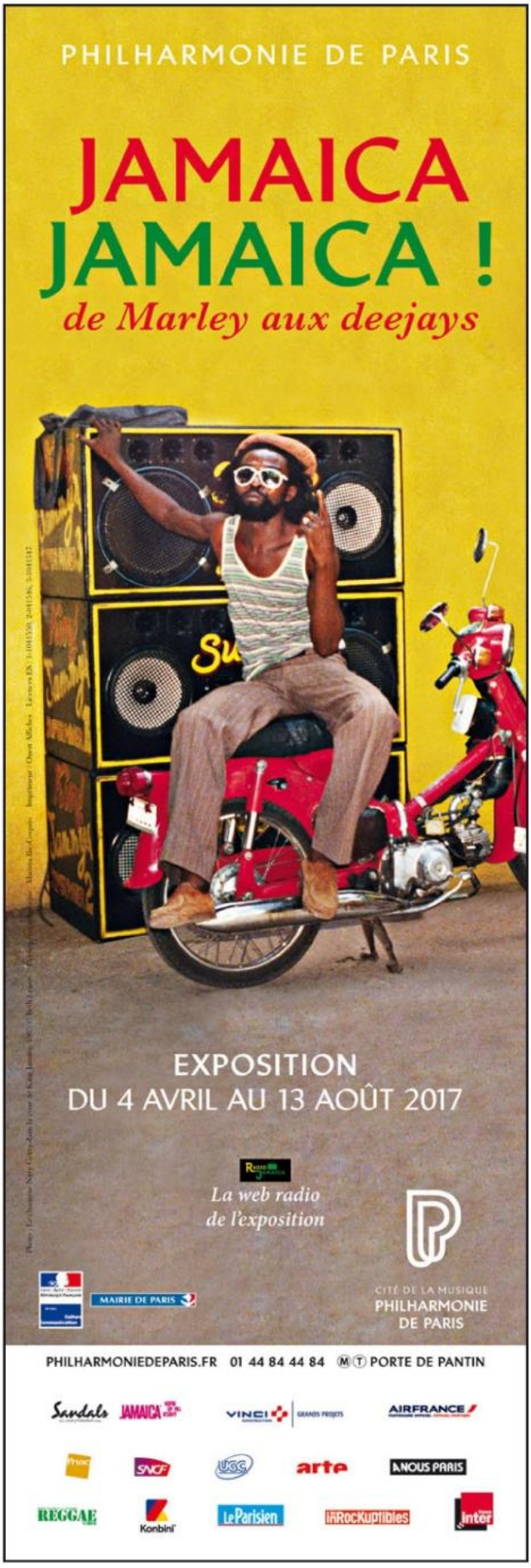
La Colère D'Un Homme Patient

Le western n'étant plus au goût du jour, certains cinéastes lui donnent une deuxième vie via le polar rural. Comme Eric Valette avec son "Serpent Aux milles Coupures" (toujours en salles) et l'Espagnol Raúl Arévalo avec "La Colère D'Un Homme Patient" qui a remporté le Goya (équivalent des Césars en Espagne) du meilleur film en février dernier. Si le synopsis a des airs de déjà vu (un homme accomplit une vengeance huit ans après que sa femme a été abattue lors d'un braquage), le traitement l'est beaucoup moins. Plus proche d'une étude comportementale que d'un pur *gun movie*, le film s'attache à la personnalité étrange de cet homme discret et effacé qui pratique l'*autojustice* comme s'il était guidé par la foi. Plus proche de De Niro dans "Taxi Driver" que de Charles Bronson dans "Un Justicier Dans La Ville" en quelque sorte. Formidablement interprété par Antonio de la Torre dont le jeu ultra réaliste permet à chaque spectateur de s'identifier, "La Colère D'Un Homme Patient" est un pont idéal entre film d'auteur et film de genre (*en salles le 26 avril*).

Get Out

Get Out

Aux Etats-Unis, "Get Out" a remporté 160 millions de dollars pour un coût de production de 4 millions. Un succès hallucinant pour cette petite série B d'horreur d'une malignité jouissive. Car le film de Jordan Peele joue avec les codes du genre tout en les transcendant de manière novatrice. Un peu, finalement, dans l'esprit des films de M. Night Shyamalan. Après une longue entrée en matière très classique digne d'un épisode d' "Amour, Gloire Et Beauté" (une jeune femme blanche présente son copain black à sa famille bourgeoise), le film commence à dévier sévère. Petit à petit, l'invité s'aperçoit que ses hôtes, trop accueillants et trop polis, semblent être des esclavagistes de première. Comme s'ils vivaient encore à l'ère des plantations de tabac et des champs de coton. Une atmosphère paranoïaque angoissante s'installe alors. Car plus "Get Out" avance, plus les bizarreries (une séance d'hypnose) et les références (Frankenstein) s'installent.



"Get Out" est aussi une puissante métaphore sur la condition des afro-américains sous le mandat de Trump. Sous les abords d'un petit film d'horreur fauché, "Get Out" est également un constat social sur une Amérique en train de perdre son humanité. Ce qui lui confère sa redoutable efficacité *(en salles le 3 mai)*.

On L'Appelle Jeeg Robot

Enorme carton en Italie l'année dernière, ce super-héros *en biais* réjouira ceux qui n'en peuvent plus de Thor, Spiderman et autre Howard The Duck (on l'avait presque oublié celui-là. Comme son créateur George Lucas d'ailleurs). Car le brave Enzo n'a pas la blondeur aryenne, ne slalome pas entre les immeubles et n'a même pas un semblant de plume au derrière comme ce canard idiot d'Howard. De plus, il transpire quand il court et n'a même pas le QI de base d'un fan de Richard Clayderman. Vivant son quotidien à la ramasse, Enzo se retrouve un jour doté de super pouvoirs. Mais sans être Superman non plus. Juste la force d'un méga Bud Spencer. C'est malgré lui qu'il défend la ville d'une bande de racailles, malgré lui qu'il fond devant une jolie fille un peu demeurée qui le prend pour la réincarnation de *Jeeg Robot* (super héros de manga japonais) et malgré lui qu'il va trouver une forme de rédemption à sa misérable vie. Le réalisateur Gabriele Mainetti l'avoue : lui non plus n'aime pas les super-héros Marvel. Et signe, du coup, un vrai poème urbain, à mi chemin entre la comédie italienne pure souche (et l'émotion qui va avec) et le conte métaphorique *(en salles le 3 mai)*.

On L'Appelle Jeeg Robot

Message From The King

Belge d'origine (ce qui, en soi, n'est pas très grave !) Fabrice Du Welz est réputé pour des films aussi formidables que personnels comme "Calvaire" et "Alleluia", longs métrages à base d'amour fou, de psychopathie inquiétante, de cochons grogneurs et de poésie destructrice. Le genre à ne plaire qu'à un tout petit pourcentage des sept milliards d'habitants de la planète. Histoire de s'essayer à un cinéma plus grand public, le réalisateur-frondeur a accepté un film de commande made in USA. Un petit polar où un homme venant d'Afrique du Sud débarque à Los Angeles pour retrouver sa sœur disparue. Une errance efficacement prenante dans sa première partie, mais plus caricaturale dans la deuxième (faute à un script simpliste). Mais, heureusement, transcendé par des règlements de compte sèchement violents et une vision peu glamour d'un Los Angeles pouilleux rappelant un certain cinéma américain des années 70. Et, surtout, via le jeu angoissé et revanchard de Chadwick Boseman (Black Panther dans "Captain America"). Malgré les contraintes (pas facile de tourner un film de commande aux States en gardant son identité de metteur en scène intacte) le film arrive néanmoins à retrouver la *Du Welz touch* par à-coups. Grace à un tournage sur pellicule, un nihilisme de bon goût et des personnages bien laminés par la vie *(en salles le 10 mai)* ❑

Message From The King

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Cette fois, il sort de sa maison

Le Détour Du Monde de Ozzy Et Jack Osbourne

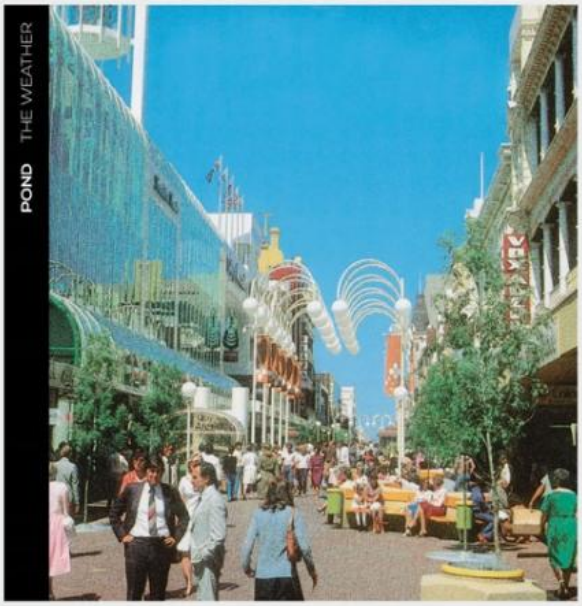
On ne fera pas l'affront de présenter ici Ozzy Osbourne. Il est au metal ce que Mozart est à la musique classique. Ou Rodin à la sculpture. Mais aussi Dupont-Aignan à la politique, Simplet aux nains et Rantanplan aux toutous. Car Ozzy est aussi un peu *ouf*. Peut-être est-ce pour cette raison que, contrairement à d'autres rockers, il n'a jamais vraiment su être acteur. Là où Mick Jagger synthétisait à merveille les sixties psychotroniques dans le "Performance" de Nicolas Roeg, où David Bowie clonait son âme à celle de l'extraterrestre mélancolique de "L'Homme Qui Venait D'Ailleurs" (toujours de Nicolas Roeg) et où Iggy Pop trainait sa carcasse d'iguane avec cette élégance déglinguée dans "Dead Man" de Jim Jarmusch (trois grands films quand même !), Ozzy, au mieux, se sera juste interprété lui-même via quelques apparitions. A savoir dans la comédie crétine "Little Nicky" et dans le remake récent (et indécent) de "SOS Fantômes". Quitte à s'auto-centrer devant la caméra, autant y aller à fond ! D'où l'échappatoire cabot de la télé-réalité. Entre 2002 et 2005, Ozzy, sa femme (et manageuse) Sharon et leurs deux mômes Kelly et Jack ont ainsi dévoilé leur quotidien frappadingue dans "The Osbournes". Mais, en 52 fois 24 minutes, Ozzy laissa fans et critiques un peu circonspects en dévoilant sa personnalité étrange. Au point qu'Ozzy a offusqué et amusé une bonne partie de l'Amérique (et du reste du monde) qui a suivi son show avec un grand plaisir coupable. Les auteurs du Zapping en rigolent encore... Ozzy, qui regretta par la suite s'être livré ainsi à cette expérience télévisuelle méga-nombrilesque avait juré qu'on ne l'y reprendrait plus. Jusqu'à ce qu'il change d'avis. Il remet donc le couvert pour une nouvelle volée de dix épisodes où, cette fois, il sort de sa maison. Accompagné par son fiston Jack, qui a bien grandi depuis, Ozzy parcourt le monde façon Antoine de Maximy pour découvrir quelques endroits de la planète qui ont marqué l'Histoire. Pour avoir une idée de l'entreprise, prenons l'épisode 1, assez emblématique, où Ozzy et fils visitent de célèbres sites d'Angleterre. Comme le monument mégalithique de Stonehenge ou encore Bletchley Park, haut lieu de l'espionnage britannique pendant la Seconde Guerre mondiale. On s'instruit donc sur les dessous de l'histoire du Royaume-Uni tout en subissant, sourires (et rires) à la clé, les réflexions à l'emporte-pièce du *Madman*. Lorsqu'il découvre la magnifique lande entourant le site de Stonehenge : *"Tu crois qu'on pourrait y faire pousser du cannabis ?"* Quand il aborde la guerre : *"Je croyais qu'un bombardement était un manège pour enfants !"* Quand il tente de s'auto-analyser : *"Il y a trois sortes de gens : les maboules, les normaux et les excentriques. Moi, je suis un maboul inférieur !"* Des réflexions nonsensiques qu'il lâche à l'envi. Il en va ainsi des neuf autres épisodes qui voient Ozzy déambuler de Fort Alamo au Mont Rushmore en passant par les studios Sun. Jusqu'à Roswell où des extraterrestres se seraient crashés un beau jour de juillet 1947. Et, comme le fait finement remarquer notre prince des ténèbres : *"Je ne dis pas que c'est bidon mais... c'est bidon"*. (*Diffusion chaque samedi sur Planète + dès le 13 mai*). ❑

Phantom Of The Paradise *Carlotta*

Certes, ce n'est pas la première fois que "Phantom Of The Paradise", chef-d'œuvre de Brian De Palma et film rock culte absolu, est abordé en ces pages : on vous fait le coup à chaque sortie et ressortie. Sauf que là, c'est le super méga hypra collector de la mort. Tirage à 2000 exemplaire, 49, 99 euros pièce, et bonus d'enfer pour les plus fétichistes : documentaire sur les décors du film, interview de la costumière, fausse pub du film avec William Finley, karaoké, chansons sous-titrées (ce qui n'était pas le cas avant), bandes annonces et courte présentation du film par Gerrit Graham notre Beef chéri, mix improbable des chanteurs rock les plus dégénérés de l'époque. Et même un livre de 160 pages. Un vrai pacte avec le diable.

POND THE WEATHER

Le nouvel album du groupe de psych-rock
Australien produit par Kevin Parker



SORTIE LE 5 MAI 2017 EN CD / LP / DIGITAL

En concert le 30 Mai à La Gaite Lyrique (Paris)

PIAS

GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS PRÉSENTE

UNE SOIRÉE AVEC
PAT METHENY
ET ANTONIO SANCHEZ, LINDA OH & GWILYM SIMCOCK
EN CONCERT

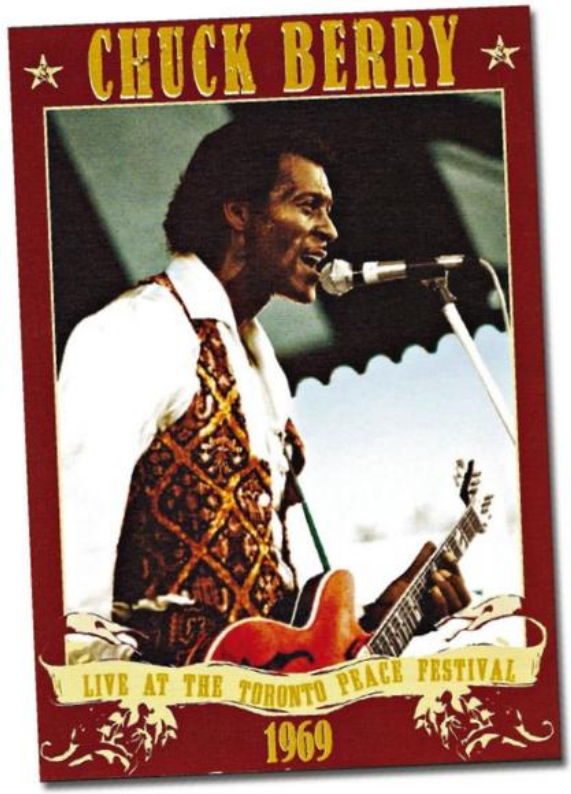
MARDI 23 MAI 2017 : A L'OLYMPIA
MERCREDI 24 MAI : COUTANCES - JAZZ SOUS LES POMMIERS
VENDREDI 26 MAI : LYON - AMPHI 3000
MERCREDI 31 MAI : MARSEILLE - LE SILO
DIMANCHE 15 OCTOBRE : SAUSHEIM - L'EDEN

INFOS & RÉSERVATIONS SUR GDP.FR
0 892 392 192 (0,34€/MIN), ET POINTS CB. VENTE HABITUELS

TSF JAZZ rock&folk JAZZ magazine GUITAR PART

DVD musique

PAR JEROME SOLIGNY



Chuck Berry

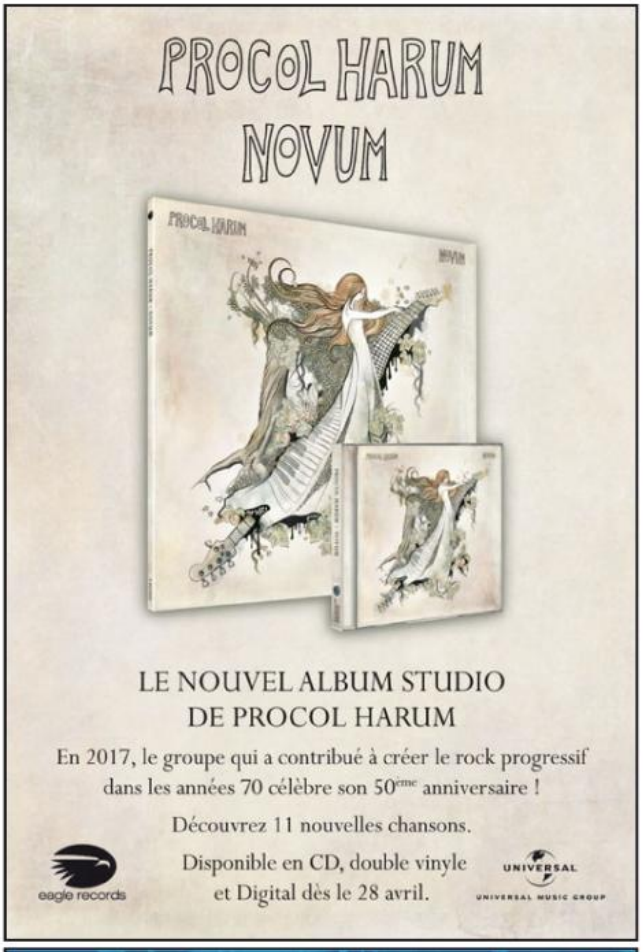
"LIVE AT THE TORONTO PEACE FESTIVAL"

Gravity

Il y a plus triste, encore, que la disparition de nos chers vieux rockers, c'est le flot d'inepties qui tient lieu d'hommage, un peu partout et un peu beaucoup sur Internet. Chuck Berry n'a pas dérogé à cette règle. Ainsi, a-t-on pu remarquer la présence, dans des Top 10 des meilleures scènes de film accompagnées de chansons de Chuck Berry (dont les droits de synchro, détail, ont davantage enrichi ses éditeurs que lui-même), des morceaux mythiques qu'il n'a bien sûr pas écrits et dont, tant s'en faut, il n'était pas l'interprète exclusif. Pour illustrer le propos, on se limitera à citer la plus connue des chansons qu'on lui attribue à tort : "Route 66" de Bobby Troup. Certes, c'est bien Chuck qui la chante dans "Cars", mais tout de même, par respect de sa mémoire, il convient de rendre à Troup ce qui lui appartient. Sans surprise, une des trois meilleures séquences de toute l'histoire du cinéma qui doit sa qualité (et le fait qu'on s'en souvienne à ce point...) à une chanson de Chuck Berry, est absente de la plupart des classements. Il s'agit bien évidemment du passage de "American Graffiti" dans lequel John (Paul Le Mat) et Carol (Mackenzie Phillips) s'en prennent à la voiture de filles jacasseuses après qu'elles se sont payé leurs tronches. Alors que John dégonfle les pneus et que Carol bombe de mousse à raser les vitres du véhicule, le célébrissime riff de "Johnny B. Goode" bastonne dans les enceintes et on conseillera à tous ceux qui possèdent l'édition collector du film de George Lucas de se le re-re-regarder "at maximum volume". Il va de soi que le reste de la BO est du même acabit et on retrouve même Chuck Berry une seconde fois, poussant son "Almost Grown", particulièrement adéquat dans cet impérial hymne à la jeunesse d'une époque, jurassique, où elle rimait avec innocence.

Jamais de set-list

Dans cette rubrique, la disparition de Chuck Berry est l'occasion de revenir sur trois DVD, dûment chroniqués à leur sortie. On invite ceux qui ne les auraient pas à les acquérir plutôt que d'autres galettes, assez décevantes, commercialisées (heureusement) à bas prix. Régulièrement réédité par Gravity, "Live At The Toronto Peace Festival" témoigne du passage de Berry par le Varsity Stadium de l'Université de Toronto, le 13 septembre 1969. Lors de cette journée dont on se rappelle davantage des prestations du Plastic Ono Band de John Lennon, des Doors ou d'Alice Cooper, bon nombre de rockers de la première vague étaient venus mettre la pagaille dans le poulailler des jeunots. En plus de Chuck Berry, ses collègues Little Richard, Bo Diddley, Jerry Lee Lewis et Gene Vincent (accompagné, à sa demande, par l'Alice Cooper Group) ont livré des prestations souvent mémorables disponibles séparément, pour certaines, sur des DVD (plus ou moins) officiels. Les onze titres de Chuck visionnables ici laissent à penser que c'est l'intégralité de sa performance qui a été immortalisée par D.A. Pennebaker (qu'on ne fait plus l'affront de présenter), et le groupe qui l'accompagne, même si ses membres avaient tous la moitié de son âge, s'en sort haut la dragée. Rappelons que Chuck Berry ne rédigeait jamais de setlist, ne répétait bien sûr pas avec les musiciens qu'il rencontrait généralement pour la première fois une quinzaine de minutes avant de monter sur scène et, tant qu'à faire, ne disait jamais, comme ce sacré Dylan, dans quelles tonalités (souvent les mêmes que la fois d'avant heureusement), il allait jouer les morceaux. D'une durée de quarante-cinq minutes, "Live At The Toronto Peace Festival" est certainement le meilleur DVD live de Chuck Berry. Impossible de ne pas mentionner la présence du créateur de "Maybellene" dans "The T.A.M.I. Show" (commercialisé en DVD par Shout! Factory en 2010). En 1964, les organisateurs de ce spectacle gratuit — dont l'acronyme remplace Teenage Awards Music International — au célèbre Civic Auditorium de Santa Monica à Los Angeles, avaient offert, sur un plateau, la chantilly du rock et de la pop de l'époque et notamment les Beach Boys, James Brown, Smokey Robinson, les Supremes, les Rolling Stones, Marvin Gave et donc, l'ami Berry. Absents pour cause de tournage de "A Hard Day's Night", les Beatles n'étaient pas de la partie, mais le son de la Mersey était tout de même représenté par Billy J. Kramer (et ses Dakotas) et Gerry And The Pacemakers dont le set démarrait par... "Maybellene" ! L'intervention de Chuck Berry se limite ici à quatre titres, mais rien que des tubes parmi lesquels "Nadine" et "Sweet Little Sixteen". Bien évidemment, la palme de cette sélection revient à "Hail, Hail, Rock'n'roll", de Taylor Hackford. L'édition 4-DVD de 2006 du film anniversaire tourné deux décennies plus tôt (pour les soixante ans de Chuck Berry) est la plus complète. Il s'agit, en réalité, d'une véritable anthologie du rock'n'roll puisqu'en plus du concert filmé (et proposé en DTS) dont la direction musicale fut confiée à Keith Richards, de "The Reluctant Movie Star", le fameux documentaire dans lequel l'enfer que Berry a fait vivre à la production du film pendant le tournage est révélé et "The Burnt Scrapbook", où Robbie Robertson recueille ses souvenirs musicaux, les chapitres "Witnesses To History" (1 et 2) rassemblent un flot de témoignages des autres "rois du rock" présumés (Little Richard, Bo Diddley, Jerry Lee Lewis, Roy Orbison, etc.). Rock&Folk s'est logiquement penché sur ce film chaque fois que l'actualité l'a réclamé, et a insisté sur le caractère de cette hydre à deux têtes qu'était Chuck Berry : poète impertinent, pionnier d'un genre musical qu'il a contribué à définir, guitariste pillé mais pourtant inimitable, singer-songwriter génial d'un côté, mais aussi un bonhomme souvent exécrable et particulièrement redoutable en affaire de l'autre. La séquence (issue des répétitions) dans laquelle il finit par prendre Etta James dans les bras alors qu'il ne voulait pas d'elle sur le set, en dit fichtrement plus long sur la réelle personnalité de ce drôle de type (qui faisait le pitre sur scène, mais n'amusait pas grand monde lorsqu'il en descendait) qui a emporté avec lui ses mystères. ❑



PAR HUGUES CORNIERE

Swinging sixties

Vox Mark VI

CHAQUE MOIS, NOTRE SPECIALISTE EVOQUE L'HISTOIRE D'UN APPAREIL, VETEMENT, INSTRUMENT OU BIBELOT DE LEGENDE...

Le design étonnant de cette guitare est devenu un véritable symbole des Swinging Sixties, à jamais associé à Brian Jones mais aussi à l'esprit novateur d'un fabricant anglais qui a su sortir des sentiers battus et créer un objet de désir toujours convoité aujourd'hui.

Les années 1960 vont être pour les fabricants de guitares électriques solid bodies en Europe une époque de création débridée qui commence en Italie. En 1959, Oliviero Pigini (1922-1967) fonde la société Eko à Castelfidardo, berceau historique des fabricants d'accordéons italiens (cf. R&F n° 551), et commence par importer les guitares et amplificateurs de la marque allemande Roger puis à fabriquer sous sa propre marque des guitares acoustiques et électriques. L'activité prenant de l'ampleur, Pigini emménage dans une nouvelle usine à Recanati en 1961. À partir de là, il va sortir des guitares dont les formes extérieures reprennent vaguement celles des Fender Jazzmaster, mais dont la finition imite la décoration des accordéons, avec des matières pailletées aux couleurs vives. En France, les frères Jacobacci s'inspirent de ces italiennes pour créer leur marque Ohio, qui va être le principal fournisseur des guitaristes yé-yé.

En octobre 1959, en Angleterre, la première guitare signée Vox apparaît, une solid body très proche des Guyatone de l'époque. À la fin de l'année 1960, le catalogue propose cinq guitares d'entrée de gamme (Ace, Duotone, Soloist, Clubman et Stroller) ainsi que les modèles à trois micros Consort et à deux micros Escort plus luxueux et deux basses. Tous ces instruments, copiés sur les Fender, sont fabriqués par Stuart Darkins & Co., une entreprise basée à Shoeburyness (Essex), au nord de l'embouchure de la Tamise. À la fin de l'année 1961, Thomas Jennings décide que les guitares Vox doivent avoir un nouveau design bien à elles et présente un exemple plutôt radical de ce qu'il veut avec le modèle Phantom, doté d'un petit corps taillé en forme de trapèze et d'une tige de vibrato qui devient vite une icône des sixties. C'est la première guitare entièrement construite à l'usine JMI. Deux ans plus tard, cette guitare est retravaillée et s'appelle dès lors Mark II. Pour toute la gamme de guitares et de basses – au nombre de 17 –, les corps et les manches sont fabriqués par E. Gomme & Son, basé à High Wycombe, à environ 50 km à l'ouest de Londres, et l'assemblage s'effectue à Dartford. En décembre 1963, les premiers prototypes du deuxième succès de la marque – le modèle Mark III – sont présentés. Ceux-ci possèdent un corps en forme de goutte d'eau ou de larme, d'où leur surnom : Teardrop.

Une Vox Mark VI fabriquée en Italie vers 1966

L'un de ces prototypes, peint en blanc à deux micros, est offert à Brian Jones, qui va l'utiliser presque exclusivement pendant les deux années suivantes, liant définitivement cette guitare à son personnage. Début 1964, les Teardrop Mark III reçoivent un troisième micro et sont rebaptisées Mark VI. Durant l'été, chez JMI, on travaille sur un projet compliqué : l'orgue-guitare... L'idée, qui est de combiner un orgue Vox Continental dans un corps de Phantom, ne sera finalisée qu'en 1966. Les Mark VI sont déclinées en Mark IX (9 cordes) et Mark XII (12 cordes). Au printemps 1965, les commandes de guitares pour les États-Unis deviennent si colossales qu'il est décidé de basculer une partie de la fabrication à Recanati, chez le fabricant italien Eko. Au début, seuls sont produits là-bas des modèles originaux anglais, mais petit à petit des créations locales apparaissent. La production à Dartford et à Erith continue jusqu'en 1968.

En novembre 1966, JMI s'associe avec Eko, Danieli et Thomas Organ pour créer un consortium, EME (Elettronica Musicale Europea), chargé de fabriquer et de distribuer les guitares et les claviers pour les États-Unis et le reste du monde. En avril 1967, les guitares anglaises et italiennes sont proposées avec tout un tas de boutons et d'effets incorporés qui ne sont pas sans rappeler les guitares Eko, et pendant l'été sort le dernier modèle produit en Angleterre : le Marauder.

Les Vox Teardrop Mark VI ont eu un tel succès que bien après l'arrêt de leur fabrication des instruments signés Vox réapparaissent au Japon et en Corée entre 1982 et 1988 ; puis, à la fin des années 1990, Vox réintroduit à son catalogue des Phantom et Mark III, fabriquées aux Etats-Unis par North Coast Music. Ces dernières, produites à quelques centaines d'exemplaires jusqu'en 2001, sont parfois considérées comme les meilleures versions jamais produites de ces guitares. ❑

Pour en savoir plus :
www.voxshowroom.com/us/guitar/mark6.html

Combien ça coûtait ?

En 1966 Vox Mark VI (neuve) :
1 700 FF (259 €)
SMIC mensuel brut en 1966 = 54 €

Combien ça coûte ?

En 2017 Vox Mark VI (en parfait état) :
à partir de 3 000 €
SMIC mensuel brut en 2017 = 1 666 € (pour 169 heures), 1 480 € (pour 151 heures)

Photo Hugues Cornière

Video games

PAR JEROME REIJASSE

Et si on se prenait pour Dieu ?

"MASS EFFECT ANDROMEDA", chez EA, pour PS4, Xbox One et PC, était attendu au tournant et c'est encore un euphémisme. Et déjà, les critiques s'affrontent. D'un côté, les rassurés, voire les enthousiastes, de l'autre, les sceptiques, voire les rageux... La vérité, comme souvent, navigue entre les deux points de vue. D'entrée, on est pris par le doute : les personnages sont assez mal dégrossis, visuellement parlant, on se demande même si c'est un effet volontaire, pour faire old school. Mais on devine que non, pas vraiment... Et alors, on commence à stresser. Et si la suite était du même tonneau, c'est à dire un gros pavé dans la mare des sorties maousses qui se dégonflent en moins d'une heure de jeu. En fait, au fur et à mesure que l'on avance dans ce RPG cosmique, dans le système d'Andromède, on oublie les imperfections techniques pour se concentrer sur l'intensité d'une épopée galactique plutôt généreuse et vraiment enlevée. Ça se passe deux ans après le premier volet de la série, en 2185 si l'on a bien compris. Deux héros jouables, Sara et Scott Ryder, qui traversent l'espace à bord du vaisseau La Tempête. Le pitch reste efficace et limpide : Il s'agit de coloniser de nouveaux territoires et éventuellement de sauver l'humanité. Pas d'emploi fictif à signaler ici, nos deux camarades de galère spatiale enchaînent les missions et jouent leur peau comme d'autres leur loyer au poker. C'est prenant, parfois flippant et presque toujours valable. Mass Effect avait habitué ses fans à des titres burnés et surprenants et cet épisode parallèle manque un peu de profondeur. Mais pas de quoi non plus crier à la trahison. Du travail sérieux. En attendant la suite, que l'on espère rapide.

"HORIZON : ZERO DAWN", chez Sony pour PS4, après une campagne marketing qui avait de quoi écraser les derniers doutes dans les têtes des gamers exigeants, est donc enfin disponible. Développé par le studio hollandais Guerrilla, plus habitué à honorer le shoot épileptique et moderne (c'est lui qui avait enflammé les consoles avec la franchise Killzone), ce jeu abandonne les balles creuses et les visées laser pour un univers fantastique, plus proche d'un RPG que d'un FPS. Tout débute sur une planète plutôt sauvage. Là, Aloy, jeune héroïne orpheline élevée par Rost, sorte d'insoumis protecteur et viril, chasse les animaux féroces, qu'ils soient bien vivants ou mécaniques. Entre Wells, Monster Hunter et Tolkien, ce monde aux couleurs somptueuses et aux dangers omniprésents ne tarde pas à séduire le joueur. Sans attendre, l'action est au centre de cette quête assez mystique qui va emmener Aloy loin, très loin, par delà les montages sacrées, les certitudes et les traditions de son clan d'adoption. Armée d'une drôle d'oreillette holographique trouvée dans les vestiges

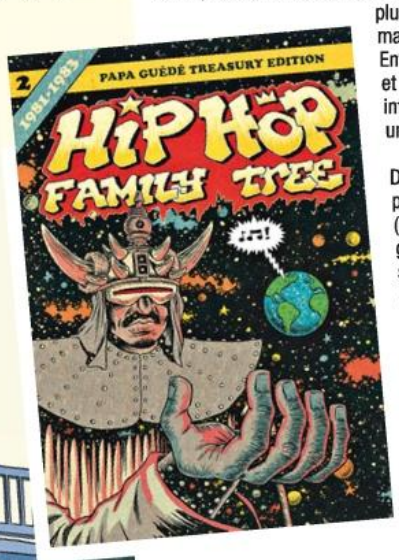
d'une civilisation oubliée, Aloy, c'est une évidence, n'est pas qu'une simple chasseuse mais plus probablement une sorte de prophète, de Jeanne d'Arc mais sans le bûcher final. Et voilà que commence véritablement une histoire haletante, où la jeune fille volontaire va explorer une carte assez généreuse, où de multiples missions l'attendent. Entre explorations diverses et bastons mordantes, parties de chasse astucieuses et apprentissage de la vie, on évolue en même temps qu'Aloy et le temps passe sans redite ni crispation. Avec même quelques moments de bravoure franchement formidables. Certes, ici et là, quelques séquences explicatives n'ajoutent pas grand chose au scénario et ralentissent parfois le rythme de cette saga sans frontière, quand, par exemple, on tombe sur une archive et qu'on veut la découvrir jusqu'au bout pour comprendre l'intégralité de cette histoire ambitieuse mais cela ne suffit pas à plomber l'ensemble. "Horizon : Zéro Dawn", un peu à la manière du film "Avatar", propose surtout de s'immerger dans un monde tout à fait nouveau, où l'impossible devient possible et où proies et chasseurs acceptent, malgré eux, d'échanger leurs rôles...

"LEGO WORLDS", chez TT Games/ Warner Bros.Interactive Entertainment, pour PS4, Xbox One et PC, démontre évidemment que le succès international de "Minecraft" allait forcément générer des tentatives d'inspiration, pour ne pas dire d'imitation de la part des concurrents. C'est de bonne guerre. La marque aux petites briques multicolores, très prolifique depuis des années maintenant, surtout avec ses jeux inspirés des univers des super héros, d'Harry Potter, Indiana Jones, Star Wars, n'en jetez plus !, et sans jamais la moindre sortie de route, propose ici une escapade ludique que l'on pourrait résumer ainsi : et si on se prenait pour Dieu ? L'occasion de façonner son propre monde sans limite... Simplement jubilatoire. Encore.❑

Time capsule

Avant de devenir l'équipe responsable du carton "The Wicked + The Divine", le scénariste Kieron Gillen et le dessinateur Jamie McKelvie s'étaient déjà associés dix ans plus tôt pour une histoire incroyable mettant en vedette rien moins que la pop culture du Royaume-Uni. Glénat réédite la série en couleur, et l'épisode de présentation, **"Phonogram — Ex Britannia"**, est bien la tuerie attendue par tout public friand d'univers rock'n'roll décadent, entre glam, gothique et punk. L'histoire se pose d'elle-même, tout simplement : dix ans après la mort restée inexpliquée de Britannia, la reine de la pop, le phonomancien David Kohl décide de rouvrir le dossier. Avant d'aller plus loin, le lecteur doit comprendre qu'un phonomancien est une sorte de critique rock du futur. Mais, à la différence de ce dernier, le phonomancien n'écrit pas sur la musique, il pratique une forme de magie à travers elle. Une particularité qu'il compte bien utiliser à son profit pour découvrir ce qui est exactement arrivé à Britannia. Album hautement recommandé.

"Les Deux Vies De Baudouin" (Delcourt) de Fabien Toulmé est un copieux roman graphique qui commence par cette citation de Confucius : *"on a deux vies, et la deuxième commence quand on se rend compte qu'on en a qu'une"*. C'est pas mal vu et tout à fait en rapport avec l'époque. Baudoin se réveille un matin plus que trentenaire, célibataire, petit employé effacé mais, toujours autant de rêves de rock dans la tête. Entre flashbacks pour comprendre ce qui a pu rater et retour à une vie trop normale, cette BD devrait interpeller tous les lecteurs qui n'ont qu'un seul et unique rond de serviette à qui faire la conversation.



Deuxième volet de la grande fresque boombox concoctée par Ed Piskor, ce **"Hip Hop Family Tree 2"** (Papa Guédé Edition) devrait ravir les amateurs du genre qu'ils soient puristes ou non. Principalement axé sur les années charnières 1981-1983, ce volume détaille consciencieusement comment ce mouvement de rue s'est répandu dans les clubs et boîtes de disques sans que la bien-pensance puisse y faire grand chose. Au fil des pages, le lecteur assistera aux débuts de personnages désormais connus à travers NWA, les Beastie Boys, Run-DMC, Ice T et tutti frutti. Véritable who's who de la musique, cette énumération du gotha hip hop fait toute la différence avec le premier volume qui donnait au lecteur l'impression de participer directement à l'action aux hasards des rues dessinées. Là, c'est vraiment les stars qui conduisent, mais le résultat vaut le déplacement tant Piskor a le chic pour faire revivre intensément la moindre anecdote. C'est la time capsule du mois.

Six personnes ne se connaissant pas, toutes issues d'époques différentes, se réveillent un beau matin dans un espace clos sans savoir comment elles sont arrivées là. Si le scénario de Laurent-Frédéric Bollée ne respire pas vraiment l'originalité, il arrive quand même à faire de son **"Espace Vital"** (Glénat) une histoire suffisamment captivante pour que le lecteur s'y accroche une fois passée la chasse aux influences multiples qui composent ce scénario fantastique, à situer entre "Bates Motel" et "Lost". Pour ce qui est des points positifs, le lecteur appréciera les nombreuses références au monde du rock qui saupoudrent ce premier épisode. Elles sont autant de clés pour mieux comprendre les évènements à venir. Pour le reste, bon passage sur Woodstock, où le dessinateur Fabrice Meddour démontre qu'il sait parfaitement qu'Hendrix était un guitariste gaucher ayant largement plus d'une corde à sa Stratocaster. ❑

Le gros plan du Géant

Vilipendés dans les westerns, les Apaches n'étaient pas vraiment ce peuple sanguinaire décrit par Hollywood pour oblitérer un passé gênant. Afin de rappeler comment les choses se sont passées, l'acteur Ethan Hawke ("Boyhood", le Chet Baker de "Born To Be Blue"...) corrige l'histoire à grands coups de faits avérés dans "Indeh - Une Histoire Des Guerres Apaches" (Hachette) qui retrace magnifiquement le drame d'un peuple. L'autre point fort de cet album est le dessin impeccable de Greg Ruth ("Conan", "Freaks Of The Heartland"...) et les utilisations différentes de la plume et de l'encre de Chine au sein d'une même case. Grâce à ce noir et blanc à l'équilibre parfait, les amateurs de mouvements et de mustangs en liberté vont se précipiter sur ce petit monument de papier qui donne beaucoup à réfléchir sur les travers du monde. A lire en écoutant quelques instrumentaux de Link Wray, tout en se renseignant sur l'importance des natives dans la musique moderne américaine.

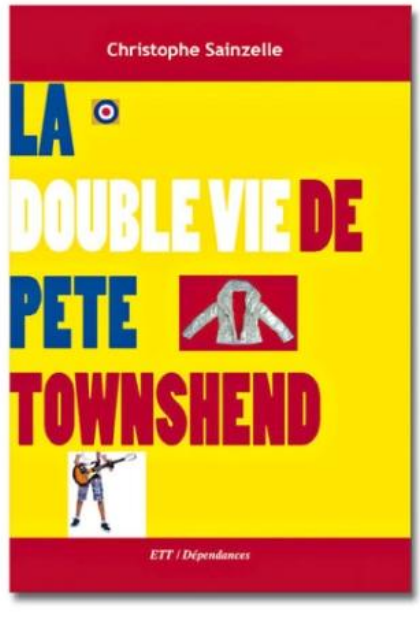
Casser une guitare est-il gratifiant ?

Fils De Gonzo
JUAN F. THOMPSON
Globe

On dit que derrière chaque grand homme, il y a une femme. On dit aussi que derrière chaque grand homme, il y a une femme qui lève les yeux au ciel mais personne ne parle des enfants d'un grand homme qui eux n'ont rien choisi du tout et supportent avec plus ou moins de bonheur cette vie et ce sacro-saint statut. Et si en plus, les insupportables excès du père en question sont vus par la terre entière comme l'expression de son style, de sa séditieuse liberté et de sa suprême coolitude, on se retrouve vite le seul à observer d'un œil tant soit peu critique et à garder pour soi l'amertume d'une vie de famille totalement dysfonctionnelle. Juan Thompson a littéralement connu ça. Son père, l'immense Hunter S. Thompson, écrivain et journaliste plus grand que nature, aussi brillant que barré, aussi créatif qu'allumé, aussi drogué qu'alcoolique, devenu mythique de son vivant mais dont le suicide a encore accru la légende dorée qui ne cesse de s'enrichir depuis que des célébrités comme Johnny Depp ont contribué à sa saga avec des adaptations de ses livres — "Las Vegas Parano" ou "Rum Diaries" — ou le financement de ses extravagantes obsèques où le clou n'était pas sur le cercueil mais bien un lancer de cendres par canon tout à fait digne du monarque qu'il était. Mais vu d'en bas, de la place d'un petit garçon doux et tendre, ce fauve était aussi incompréhensible qu'effrayant et sa personnalité troublée par les excès, une source d'inquiétudes et d'angoisses plutôt que la rassurante présence paternelle que les jolies photos du livre donnent pourtant aussi à voir. Aucun lecteur de Hunter Thompson n'a jamais imaginé qu'il ait pu jouer un rôle et être différent dans la vie du personnage qu'il affichait dans ses articles et dans ses livres mais bien sûr, aujourd'hui, vu par les yeux d'un enfant, impossible de nier qu'il était terriblement perturbé et que le truc de la fiesta permanente est vite devenu une routine un peu glauque et intellectuellement suicidaire. Les fans hardcore de HT auront parfois du mal à avaler les critiques que l'adolescent Juan adressait à son père — et adresse encore ? — mais personne ne peut rester insensible aux difficultés que la cohabitation avec un addict génial mais égocentrique et autoritaire entraine même si l'amour que Juan porte à son père baigne ce récit de leur difficile rencontre, d'une tendresse qu'il ne réalise peut-être pas lui-même, comme il a mis longtemps à discerner l'amour qu'ils se portaient. Impossible aussi de ne pas céder aux regrets et aux interrogations, quels livres aurait écrit Hunter Thompson si l'alcool n'avait pas limité sa créativité et sa concentration avant de détruire son corps et sa volonté de vivre ? Quels rugissements de rage aurait-il éructé, lui qui, dès Nixon, avait discerné dans les entrailles de la vie politique américaine toutes les graines de corruption qui ont permis de hisser un lamentable Trump aux manettes de l'*american dream* ? Dommage que sa sagacité et son humour nous fassent défaut en ces temps troublés mais rappelons-nous qu'il avait bel et bien choisi de profiter follement de la vie et d'arriver usé aux portes de l'au-delà et que cette promesse là, en tous cas, a été tenue avec panache.

La Double Vie De Pete Townshend
CHRISTOPHE SAINZELLE
Editions Territoires Témoins

Certains rêvent peut-être d'un père plus discret mais d'autres, eux, aimeraient bien qu'un peu du glamour fou des stars du rock les contagionnent — cherchez pas, j'ai vérifié, c'est un vrai mot — et leur transmettent ainsi une part du mystère sacré pour mieux impressionner les copines. Ça ne marche pas toujours. Mais dans le cas du jeune héros du loufoque et sympathique "La Double Vie De Pete Townshend" la surnaturelle assurance que ses origines ne peuvent qu'être liées à son idole l'aidera toutefois à traverser une adolescence moyennement fun, dans un trou paumé avec une mère dépressive, des fringues ridicules et plein de questions : casser une guitare est-il gratifiant ? Peut-on assassiner ses vrais parents sans se faire prendre ? Pete Townshend en père de substitution sera-t-il à la hauteur de ses bonds sur scène ? Lui qui a un jour dit qu'il ne s'intéressait qu'aux histoires de rites de passage s'amuserait sûrement de ce passage là.



Rolling Stones Tournée 1966
ROLAND REICHMAN ET DIMITRI VERDET

On oublie souvent que le rock c'est avant tout une histoire de petits mecs, de *little guys*, de gamins qui rêvent, de types très ordinaires qui trimballent des amplis, d'ados qui collent des affiches, d'amateurs qui rameutent les copains et la famille et que ce sont eux qui ont créé le rock, l'ont fait survivre et qui, loin des stades et des maisons de disques, font tourner véritablement la baraque du rock. Mais aux débuts du rock, il n'y avait aucune distinction, les pros étaient d'ex-amateurs qui avaient franchi le pas et chacun pouvait saisir sa chance pour s'introduire dans un milieu flou et sans barrière. C'est comme ça qu'en 66, un jeune Marseillais inconscient eut l'idée, *tranquilleuh*, de faire venir les Stones pour une troisième date de leur tournée française et que, plus dingue encore, il a réussi — avec l'aide de deux potes de 17 et 18 ans dont le jeune Jean-Pierre Foucault — à organiser un des concerts mémorables que raconte un sympathique livre de maniaques "Rolling Stones Tournée 1966". Bel album nostalgique, bourré de photos terriblement rétro et de fac-similés des journaux horrifiés qui découvraient le rock et son cortège de filles hystériques, de policiers malmenés et de fauteuils cassés. Le livre retrace cette tournée par des textes d'ex-jeunes fans qui n'ont jamais oublié ces très riches et marquantes heures et en gardent encore de très frais souvenirs et un amour manifestement toujours intact, c'est beau *(le livre, publié à compte d'auteur est disponible ici : dimitri.verdet@orange.fr).* ❑

Top Ten livres musique *(source Fnac)*

01 "Chroniques" BOB DYLAN (Fayard)
02 "Born To Run" BRUCE SPRINGSTEEN (Albin Michel)
03 "Comme Un Enfant Perdu" RENAUD SECHAN (XO)
04 "Un Cadeau Du Ciel" FRANCOISE HARDY (Equateurs)
05 "Cured Two Imaginary Boys" LOL TOLHURST (Le Mot Et Le Reste)
06 "Porcelain" MOBY (Seuil)
07 "Just Kids" PATTI SMITH (Gallimard)
08 "Bowie L'Autre Histoire" PATRICK EUDELINE (La Martinière)
09 "Not Dead Yet" PHIL COLLINS (Michel Lafon)
10 "Kate Bush Le Temps Du Rêve" FREDERIC DELAGE (Le Mot Et Le Reste)

Absolutely live

PAR MATTHIEU VATIN

Chemise en jean

Jacco Gardner
5 MARS, LA CINEMATHEQUE FRANCAISE (PARIS)

Le Hollandais aux vignettes pop géniales a souvent exprimé son désir d'expérimentation, d'exploration instrumentale. C'est à la vénérable Cinémathèque qu'il présente une musique spécialement composée pour illustrer un classique expressionniste allemand qu'il adore, "Faust" de Murnau. Accompagné d'un percussionniste et d'une fille qui bidouille un Korg MS-20, Jacco, penché sur ses claviers, tresse des motifs entêtants qui collent magnifiquement au film. Le thème du début revient lors de la conclusion de l'histoire et les frissons gagnent l'assemblée. Constat : Jacco Gardner pourrait être un grand compositeur de cinéma. Puisse-t-il simplement ne pas abandonner l'art de la chanson, si cher à nous autres Terriens.
BASILE FARKAS

SXSW
10 AU 19 MARS, AUSTIN (ETATS-UNIS)

30 ans après le premier SXSW, cette édition avait des parfums de gueule de bois. Bien loin du festival organisé pour promouvoir la scène locale avec seulement 288 artistes d'Austin parmi les presque 2000 groupes programmés. Si le chiffre parait toujours énorme, le déclin est amorcé depuis 2014 à la fois pour le nombre d'artistes mais aussi de participants. Remarqués le premier jour : **SINE** un groupe d'Austin mêlant efficacement glam rock et electro, les californiens de **SEXTILE**, post-punk, dark, des cousins énervés du Velvet Underground, les New Yorkais **DEAD LEAF ECHO**, dreamy psyché shoegazing pop et **DAVID VINCENT** ex-Morbid Angel qui depuis qu'il s'est installé à Austin s'est réinventé en chanteur country, rebelle/ hors la loi avec des titres comme "Drink With The Devil", "Buyer Beware" extraits de son nouveau 45 tours. Les jours suivants sont marqués par les prestations des **SORE LOSERS**, **FUTURE PUNX**, **DADDY LONG LEGS**, le gigantesque bordel punk avec **CHEETAH CHROME**, **BOBBY BLITZ** et **BOBBY LIEBLING** dans le rôle de Stiv Bators qui jouent la quasi intégralité de "Young, Loud, And Snotty" des Dead Boys. Et puis il y a l'erreur de parcours. Puisqu'il est difficile, voire impossible de passer d'un show à l'autre surtout quand ils sont programmés à la même heure dans des salles éloignées, il faut faire des choix et pas toujours le bon. Au lieu d'aller voir Lemon Twigs ou Weezer, la décision de passer la soirée à l'Hôtel Vegas, proposant plus d'une vingtaines de groupes dont **ROYAL TRUX**, s'avère être la mauvaise... Ayant appris la veille la sortie prochaine d'un nouvel album, et ne les ayant jamais vu sur scène, on assiste au désastre. Neil Hagerty et Jennifer Herrema : pensez à ces potes un peu fatigués et un peu trop défoncés qu'on n'ose plus fréquenter. Heureusement que les artistes moins connus comme : les très électriques **TENNIS SYSTEM**, les californiens anglophiles **DEAR BOY**, **NO JOY**, shoegaze psychédélique canadien, ou **LEOPOLD AND HIS FICTION** sauveront la soirée. Dimanche soir, clôture non officielle chez Justine's, brasserie avec le blues du Mississipi de Cedric Burnside, la slide de **ROCCO DELUCA** qui signe également la bande originale du documentaire "Sugar And Spade" consacré à deux des premiers noirs américains ayant enfourché des choppers, puis pour finir par **SSHH LIGUE**, le projet electro rock de Zak Starkey…
ERIC DEBRIS

Fishbach
14 MARS, LA CIGALE (PARIS)

Portée par un public plein de ferveur, Fishbach occupe la scène avec une originalité remarquable, tant dans la gestuelle que dans l'intensité avec laquelle elle allie des textes profonds et noirs à des musiques plutôt fun et dansantes. Secondée par trois musiciens aux claviers et guitares, elle présente d'évidents points communs avec Christine And The Queens (personnage androgyne, goût pour la dance, aplomb affirmé) mais s'en distingue par son parti-pris vintage en clin d'œil aux années 80.
H.M.

SSHH Ligue

Photo Eric Débris

Les Sans-Pattes
15 MARS, LA BOULE NOIRE (PARIS)

Le duo réunissant le peintre Robert Combas et le vidéaste Lucas Mancione propose une expérience unique : bien plus qu'un concert, bien plus qu'une performance, tant le propos musical (une sorte de rock garage expérimental) est indissociable d'un feu d'artifice graphique mélangeant réel et virtuel. Ce spectacle total, original et abouti a de quoi faire pâlir de jalousie Didier Wampas, Brigitte Fontaine ou Katerine par son humour et son sens affûté de la dérision.
H.M.

Elliott Murphy
17 MARS, NEW MORNING (PARIS)

Un Elliott Murphy requinqué est venu à son traditionnel birthday show du New Morning présenter quelques titres de son dernier opus "Prodigal Son", notamment l'inspiré "Chelsea Boots". Après un set acoustique accompagné de son fidèle guitariste Olivier Durand, il a embrayé sur un deuxième acte avec une formation rajeunie depuis la mort de son bassiste Laurent Pardo : son fils Gaspard à la guitare, une violoniste et un clavier complètent son groupe. Hanté par ses fantômes littéraires, toujours aussi romantique, Murphy s'est renouvelé dans l'interprétation de son répertoire. Une reprise de "Walk On The Wild Side" et plusieurs titres de "Just Another Story From America", "Drive All Night", "Anastasia" et le grandiose "Rock Ballad", ont illuminé la soirée.
CHARLES FICAT

Father John Misty
20 MARS, CAFE DE LA DANSE (PARIS)

Présenter son prochain album tant attendu seulement accompagné d'un piano et d'une guitare avait tout de l'exercice périlleux. Pas pour le charismatique FJM qui, en plus de pouvoir toujours compter sur son ardente voix, propose de nouvelles mélodies aussi gracieuses que torturées décrivant une Amérique au bord du précipice, avec une justesse et une facilité déconcertantes. Même sur l'aventureux "Leaving LA" de quinze minutes, le gourou Josh Tillman accompagné de sa répartie pleine de sarcasmes réussit à ravir un parterre définitivement acquis à sa cause et à convertir les derniers impies.
MATTHIEU VATIN

Korn
20 MARS, LE ZENITH (PARIS)

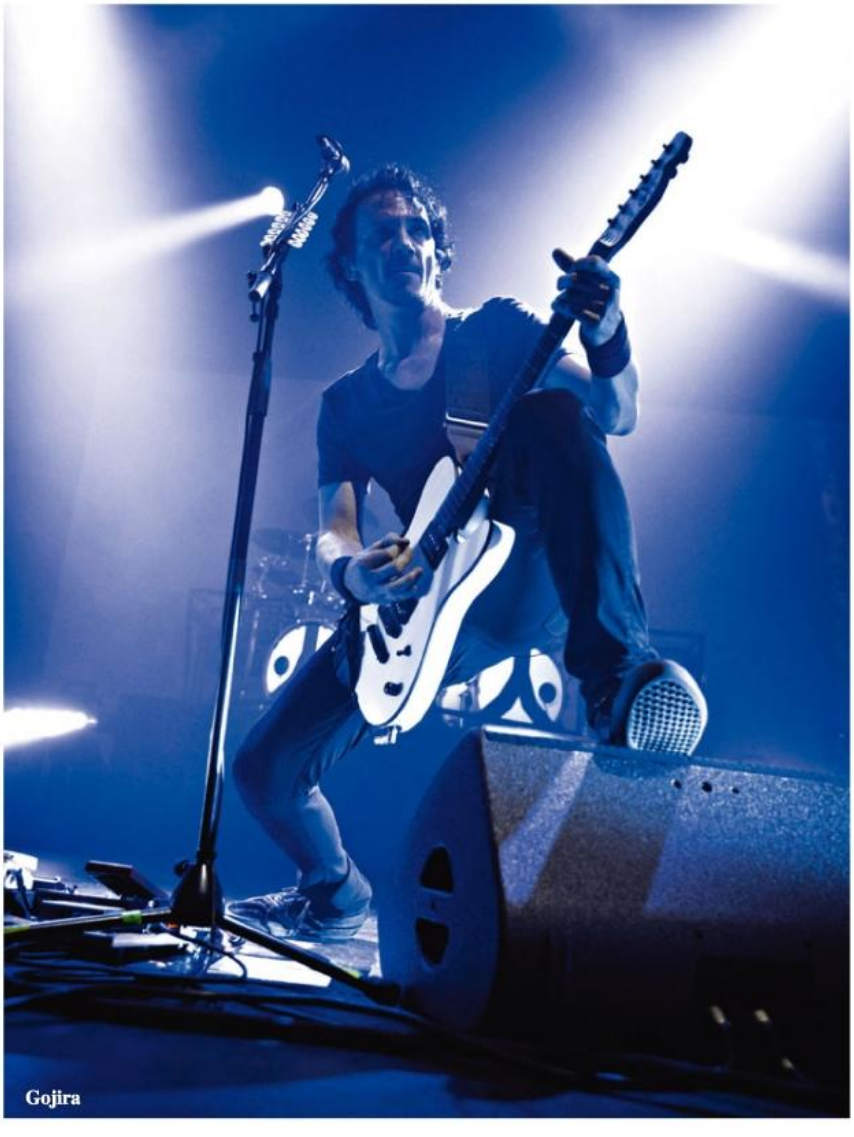
A part l'affaire de cette jupette qui remplace son kilt, non, Jonathan Davis n'est pas tant ridicule, pas plus que ne l'est Korn en 2017, soit vingt ans après l'âge d'or déclaré d'un nü-metal brutal, jadis pour boutonneux torturés. Moins *freaky kids* à quarante ans, leurs fans bondissent pourtant avec la même ferveur sur tous les classiques ici puissamment assénés : la nostalgie frappe, mais c'est le son qui assomme, tant les "Freak On A Leash", "Blind" ou "Good God" restent d'infaillibles poutrelles de pur metal.
JEAN-CHARLES DESGROUX

Buzzcocks
25 MARS, ELYSEE MONTMARTRE (PARIS)

Quarante ans après le déluge sonore engendré par la parution du manifeste "Spiral Scratch", les Buzzcocks s'offrent une série de rééditions ainsi qu'une tournée. Certes, visuellement Pete Shelley n'a plus grand chose à voir avec le famélique étudiant en art d'antan mais sa gouaille mancunienne demeure quasi intacte. Habilement épaulé par la section rythmique, l'autre originel, Steve Diggle n'est pas en reste, surtout lorsque retentissent les hymnes juvéniles à l'écriture imparable que sont "Fast Cars", "Orgasm Addict", "What Do I Get ?" ou "Boredom". Une heure et quart aux allures de best of qui confirme que leur répertoire, lui, n'a pas pris une ride.
MATTHIEU VATIN

The Lemon Twigs

Photo Michela Cuccagna



Gojira

Photo Marion Ruszniewski

Woods

27 MARS, MAROQUINERIE (PARIS)

L'affiche était belle pour cette soirée de printemps. En ouverture, les garçons et les filles de Gloria se sont montrés à la hauteur de leur excellent premier album avec leur soul façon sixties aux harmonies aériennes. Moins solaires mais tout aussi chaleureux, les classicistes de Woods, menés par Jeremy Earl en voie de *cousteau-isation* avancée (bonnet rouge, chemise en jean), ont livré une de leurs plus belles prestations parisiennes. Désormais accompagnés d'un orgue façon Al Kooper et d'une trompette (sur les morceaux les plus récents), leurs chansons folk-rock frappent par l'évidence de leurs mélodies ("Cali In A Cup"). Mieux, le groupe s'envole dans de longs instrumentaux psychédéliques ("With Light And With Love") sans jamais sonner complaisant.

ERIC DELSART

The Lemon Twigs

31 MARS, ELYSEE MONTMARTRE (PARIS)

Ça y est, le groupe des frères D'Addario fait salle pleine et les fans de pop n'en croient toujours pas leurs oreilles. Les quatre gamins de Long Island savent tout faire : harmoniser, jouer comme des prodiges et faire le spectacle. Brian est un chanteur guitariste à l'aisance ahurissante mais jamais gratuite. Michael est sans doute le batteur le plus flamboyant du monde, ce sans même évoquer son costume léopard. La petite bande balance des tubes ("These Words" et "As Long As We're Together"), de nouveaux morceaux prometteurs et aussi des reprises : "All Of The Time" d'Alex Chilton, un titre du paternel Ronnie D'Addario, et un bout du medley d'Abbey Road, "The End", joué les doigts dans le nez au rappel.

BASILE FARKAS

Gojira

1er AVRIL, OLYMPIA (PARIS)

On ressort sonné de ce premier Olympia : la salle a vacillé sous les secousses de "Blackbone", "Flying Whales", "Stranded" ou encore "L'Enfant Sauvage". Une mise en scène atomique et un mysticisme à la Tool : rarement avons-nous été témoins d'une telle transe — un concert aussi brutal que cérébral et émotionnel, perçu par tous comme l'événement metal de ce début d'année.

JEAN-CHARLES DESGROUX

Rag'N'Bone Man

Photo Matthieu Vitré-DR

ROCK THE PISTES

19 AU 25 MARS, DOMAINE DES PORTES DU SOLEIL

Le festival sis en haut des pistes alpestres fêtait sa septième édition.

Pour une fois, les organisateurs et la police seront d'accord sur les estimations : nous étions plus de 6000 skieurs et/ ou festivaliers à assister au concert de Rag'N'Bone Man. L'équivalent d'un Zénith blindé, mais sous le soleil radieux et sur la neige immaculée, à 13 h 30. Un horaire improbable pour un concert rock, mais ici c'est Rock The Pistes, et ça ne ressemble à aucun autre festival. Fondé en 2011 sous le nom de Festival Des Concerts Sauvages (on a connu plus sexy), l'événement démarre dans l'amateurisme sympathique, avec une équipe de rookies et des scènes minuscules (les premières étaient carrément des luges de 6 mètres sur 4 tractées par des dameuses). Les premiers shows attirent une centaine de curieux, puis le team RTP passe à la vitesse supérieure : du rock, des scènes démontables à 1500 mètres d'altitude, et de vrais concerts longue durée à l'heure du déjeuner, qui en montagne est l'heure de pointe pour les skieurs. Bruno Cherblanc, le directeur du festival, se souvient encore du premier show de Keziah Jones, 45 minutes chrono. Depuis, les choses ont bien changé : les prestations durent désormais 90 minutes, et près de 40 artistes se sont succédés sur les scènes des Portes Du Soleil, l'immense domaine skiable qui s'étend jusqu'en Suisse, avec pour les plus valeureux le légendaire *mur suisse*, réservé aux skieurs chevronnés.

Après une ouverture à Morgins le 19 mars avec Matmatah, les choses se corsent le 20 avec Chinese Man, à Châtel, en haut du télésiège Pierre Longue. Les Sudistes hip-hop dub funk ont fait les frais de l'ambiance survoltée avec un rappel raccourci par une bataille de boules de neige. Constat technique : boules de neige et ordinateurs ne font pas bon ménage, et le PC planté obligea Zé Mateo, High Ku et le beatmaker Sly à conclure prématurément leur set féroce. Après une pause de deux jours, c'est donc Rag'N'Bone Man qui fit l'unanimité. A Avoriaz, sur un site exceptionnel, Rory Graham (son vrai nom) a séduit les foules avec son mélange de soul, de funk et de pop qu'il interprète avec une voix douce que son allure massive rend d'autant plus improbable. "Human" est le tube qui met tout le monde d'accord, et le nouveau single "Skin" frappe aussi fort. Caravan Palace mélange jazz swing et séquences électro, avec en maitresse de cérémonie la chanteuse Zoé Colotis, offrant aux festivaliers des Gets-Morzine un live apprécié. Et en guise de clôture, Julian Peretta investit Champéry-Les-Crosets en Suisse, jouant son single "Karma" et une surprenante reprise du "One Dance" de Drake tandis que les guests du carré VIP goûtent une soupe au foin typiquement suisse. Après Sea, Sex & Sun, RTP propose une autre trilogie : Snow, Rock & Ski.

OLIVIER CACHIN

rock&folk

Depuis 50 ans
au service du Rock'n'Roll

MAI 16 — 585 — 6,40 €

JUIN 16 — 586 — 6,40 €

JUIL.16 — 587 — 6,40 €

AOÛT 16 — 588 — 6,40 €

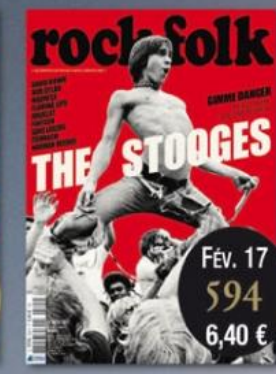
SEPT. 16 — 589 — 6,40 €

OCT. 16 — 590 — 6,40 €

NOV. 16 — 591 — 6,40 €

DÉC. 16 — 592 — 8,90 €

JAN. 17 — 593 — 6,40 €



FÉV. 17 — 594 — 6,40 €

MAR 17 — 595 — 6,40 €

AVRIL 17 — 596 — 6,40 €

20€ **L'ÉCRIN INDISPENSABLE**

BON DE COMMANDE : Editions Larivière - VPC - 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex
Pour commander par téléphone : 01 47 56 54 00

Email : .....@.....
Nom/Prénom
Adresse
CP Ville
Tél.

Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N° Expire Cryptogramme

Signature et date obligatoires

N° ou écrin	Prix	Total
VROFP17	*Frais de port	
	TOTAL	

*Frais de port et d'emballage :
1 à 2 revues : 2,60 € + 1 € par revue suppl
1 écrin : 6,80 € + 2 € par écrin supplémentaire

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere à mon adresse courriel. Nous contacter : 01 47 56 54 00 (non surtaxé) ou : abo@editions-lariviere.com. Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

Paris

AVRIL

14 AVRIL

Creeper (Backstage) ● **Lou & Dust** (Bus Palladium) ● **Persefone et Poem** (Boule Noire) ● **Tales Of Murder And Dust** (Supersonic) ● **Trans AM** (Point Ephémère)

15 AVRIL

Chocolat, La Terre Tremble et Mustang (Maroquinerie) ● **Christian Löffler** (Badaboum) ● **Dead Rabbits et Dr One** (Supersonic) ● **The Eight Killers (Blues Brothers Show)** (Olympia) ● **Flanagan** (Bus Palladium) ● **Nightmare et Melted Space** (Boule Noire) ● **Soen et Madder Mortem** (Backstage)

16 AVRIL

Blue Foundation (Batofar) ● **C-ute** (Cigale) ● **New Candys** (Supersonic) ● **Plaisir Vallée** (Dame de Canton)

17 AVRIL

Bry (Les Etoiles) ● **Electric Guest** (Maroquinerie, *complet*)

18 AVRIL

Exsonvaldes et The Franklin Electric (Trois Baudets) ● **Pulled Apart By Horses et Black Foxes** (Mécanique Ondulatoire) ● **Benjamin Siksou** (Petit Bain, *complet*) ● **Terre Neuve et Diva Faune** (Maroquinerie)

19 AVRIL

Barry Adamson Experience (Boule Noire) ● **Keith Ape** (Maroquinerie) ● **Thomas Boudineau (The Flegmatic) et Running Tree** (Trois Baudets) ● **Mighty Oaks** (Les Etoiles) ● **Protoje & The Indiggnation et Nattali Rize** (Trianon) ● **Julieta Venegas** (Café de la Danse) ● **Timber Timbre** (Cigale) ● **Xeno & Oaklander et Nova Materia** (Badaboum) ● **Zeal & Ardor** (Glazart)

20 AVRIL

Con Brio (Boule Noire) ● **Bob Dylan** (Zénith, *complet*) ● **Computer Kill People, Desert Mountain Tribe et The Almighty Raccoon Project** (Supersonic) ● **Fingers and Cream et Call Me Max** (Dame de Canton) ● **Nick Hakim** (Pop Up du Label) ● **Valerie June** (Alhambra) ● **Mathis Haug** (New Morning) ● **6.33, Acyl et Malemort** (Divan du Monde) ● **Kelly Lee Owens** (Badaboum) ● **Papooz** (Trianon) ● **Sean Paul** (Bataclan) ● **Frank Turner & The Sleeping Souls et Forest Pooky/ Federico El Ladron** (Maroquinerie)

21 AVRIL

Cameron Avery (Maroquinerie) ● **Café Bizarre** (Dame de Canton) ● **Cobra Fantastic** (Café des Sports) ● **Bob Dylan** (Seine Musicale) ● **Tommy Genesis et Balladur** (Badaboum) ● **Cécile Hercule et Sangue** (Espace Christian Dente) ● **Jabberwocky** (Olympia) ● **Jens Lekman** (Café de la Danse) ● **David Rosane & The Zookeepers, The Bowling Team et Bloddy Claps** (Gambetta) ● **Russ** (Bataclan)

22 AVRIL

Cigarettes After Sex (Maroquinerie) ● **Jesca Hoop et Wyve** (Café de la Danse) ● **Inna de Yard** (Cité de la Musique, *complet*) ● **Serge Kassy** (Boule Noire) ● **Gianni Nannini** (Olympia) ● **Pumarosa** (Pop Up du Label) ● **Les Sheriff, Tagada Jones et No One Is Innocent** (Elysée Montmartre) ● **Smash Hit Combo, Shoot The Girl First et Danforth** (Gibus) ● **Emily Wells** (Batofar)

23 AVRIL

Cage, Hurlements et Altered Beast (Espace B) ● **Furious Zoo** (Nez Rouge) ● **Sisters Reggae** (Philharmonie)

24 AVRIL

Elephant Man (Gibus) ● **En Vogue** (Cigale) ● **Findlay** (Maroquinerie) ● **Goodnight Moonlight et Satellite Jockey** (Supersonic) ● **Inquisition, Pillorian, Valborg et Cobalt** (Glazart) ● **Peter Silberman** (Pop Up du Label) ● **Temples** (Elysée Montmartre) ● **Tété** (Théâtre de l'Atelier)

25 AVRIL

Gutalax, Spasm, Squirtophobic et Guinea Pig (Glazart) ● **Lysistrata** (Trabendo) ● **The Marcus King Band** (New Morning) ● **Nightstalker** (Batofar) ● **Rat Columns et Lotus Blossom** (Supersonic) ● **Rwan** (Les Etoiles) ● **Thunder** (Maroquinerie) ● **Mans Zelmerlöw** (Yoyo)

26 AVRIL

Aluk Todolo et Oranssi Pazuzu (Petit Bain) ● **And Finally… Phil Collins** (Cigale) ● **Bagdad Rodeo** (Backstage) ● **Rodolphe Burger** (104, *complet*) ● **Thomas Dybdahl** (Flow) ● **Martha High & the Soul Cookers** (New Morning) ● **Isaac Delusion** (Elysée Montmartre, *complet*) ● **Japandroids et Dasher** (Maroquinerie) ● **Jaune et Babe** (Boule Noire) ● **Nesles et Philippe Crab** (Manufacture Chanson) ● **Sea Change et Sekuoia** (Point Ephémère)

27 AVRIL

Aliocha et Octave Noire (Maroquinerie) ● **Ben l'Oncle Soul** (Trianon) ● **Blondino** (Les Etoiles) ● **Hands Habits** (Espace B)

Prévisions Paris

Mew : 19/5 (Point Ephémère), **Milow :** 21/5 (Cigale), **Sleaford Mods :** 23/5 (Gaîté Lyrique), **Jad Wio et Collection D'Arneli Cornea :** 31/5 (Petit Bain, *complet*), **Pond :** 30/5 (Gaîté Lyrique), **Slim Cessna's Auto Club :** 30/5 (Boule Noire), **Sondre Lerche :** 31/5 (Boule Noire), **The Beach Boys :** 1/6 (Olympia), **Deep Purple :** 3/6 (Bercy), **Bruno Mars et Anderson .Paak :** 6/6 (Bercy), **Camille :** 6 au 9/6 (Cigale), **Primal Scream :** 8/6 (Gaîté Lyrique), **Rufus Wainwright :** 10/6 (Philharmonie, *complet*), **Phil Collins :** 18 au 20, 22 et 23/6 (Bercy), **King Gizzard and the Lizard Wizard :** 22/6 (Cabaret Sauvage), **Bryan Ferry :** 23/6 (Olympia, *complet*), **Southside Johnny et Jesus Volt :** 23/6 (Trabendo), **Vieilles Canailles :** 24 et 25/6 (Bercy), **Pretenders :** 26/6 (Salle Pleyel), **Kris Kristofferson :** 25/6 (Cigale), **Blondie :** 28/6 (Olympia), **Foo Fighters :** 3/7 (Bercy), Midnight Oil : 6/7 (Olympia), **Norah Jones :** 11/7 (Palais des Sports), **ZZ Top :** 11/7 (Zénith), **Buddy Guy :** 12/7 (Olympia), **Coldplay :** 15, 16 et 18/7 (Stade de France, *complets* 15 et 16), **U2 et Noel Gallagher's High Flying Birds :** 25 et 26/7 (Stade de France, 25 *complet*), **Interpol :** 5 et 6/9 (Trianon, 5 *complet*), **Metallica et Kvelertak :** 8, 10 et 27/9 (Bercy), **Les Insus? :** 15 et 16/9 (Stade de France, 15 *complet*), **Phoenix :** 29/9 (Bercy), **Clap Your Hands Say Yeah :** 30/9 (Maroquinerie), **Nick Cave and the Bad Seeds :** 3 et 4/10 (Zénith), **Lady Gaga :** 6 et 7/10 (Bercy), **Marillion :** 7/10 (Zénith), **Dweezil Zappa :** 14/10 (Trianon), **Weezer :** 19/10 (Olympia), **James Blunt :** 7/11 (Zénith), **Helloween :** 15/11 (Zénith), **The Temperance Movement :** 23/11 (Elysée Montmartre), **Alice Cooper :** 3/12 (Salle Pleyel)

● **The Jesus & Mary Chain** (Elysée Montmartre) ● **The Moonlandingz** (Point Ephémère) ● **Les Rats et Homeboys** (Gibus) ● **Alexandra Savior** (Nouveau Casino) ● **Stoned Jesus et 1000 Mods** (Petit Bain) ● **Synapson** (Zénith)

28 AVRIL

Celeste, Sumac, Inter Arma, Jaye Jayle, Emma Ruth Rundle et Oxbow (Gibus) ● **Nathan Fake** (Café de la Danse) ● **The Japanese House** (Supersonic) ● **Lost In Thought, Wolverine et Until Rain** (Boule Noire) ● **PVT** (Point Ephémère) ● **Uli Jon Roth** (Petit Bain, *complet*) ● **Underoath** (Alhambra)

29 AVRIL

Camera Men et Staretz (Dame de Canton) ● **Alain Chamfort** (Salle Pleyel) ● **Daga** (Connétable) ● **Fufanu, Gangly et Russian Girls** (Point Ephémère) ● **Frustration, Cheveu, Satàn, La Femme (DJ), Usé, Violence Conjugale et Cannibale** (Machine du Moulin Rouge) ● **Jim Gaffigan** (Déjazet) ● **Gorod, Havok, Exmortus et Warbringer** (Petit Bain) ● **Laura Llorens et Looking For Emma** (Boule Noire) ● **Thylacine** (Olympia) ● **Volker et Dool** (Backstage)

30 AVRIL

Big Business et Whores (Glazart) ● **Eths** (Elysée Montmartre) ● **Nadja, Ensemble Economique et Matt Jencik** (Supersonic) ● **Seefeel** (Batofar) ● **Fred Wesley and the New JB's** (Jazz Club de l'Etoile)

MAI

1er MAI

Black Marble (Batofar) ● **Fred Wesley and the New JB's** (Jazz Club de l'Etoile)

2 MAI

Rick Astley (Alhambra) ● **The Deftones** (Olympia, *complet*) ● **He Is Legend** (Les Etoiles) ● **Jack Savoretti** (Café de la Danse) ● **Status Quo** (Salle Pleyel) ● **Fred Wesley and the New JB's** (Jazz Club de l'Etoile)

3 MAI

Mathieu Boogaerts (Java) ● **The Deftones** (Olympia) ● **Albin De La Simone** (Européen) ● **Fink's Sunday Night Blues Club** (Café de la Danse, *complet*) ● **John Garcia, Bongzilla et Estatic Vision** (Glazart) ● **Gonjasufi et Skrapez** (Badaboum) ● **La Grande Sophie et Delphine Le Vigan** (Philharmonie) ● **Imany** (Salle Pleyel) ● **John And The Volta** (Pop Up The Label) ● **Jake Miller** (Les Etoiles) ● **Rocky** (Gaîté Lyrique) ● **Singapore Sling** (Batofar) ● **Tennis** (Point Ephémère)

4 MAI

Archimède (Café de la Danse) ● **Big James & The Chicago Playboys** (Jazz Club Etoile) ● **Joe Bonamassa** (Palais des Congrès) ● **The Cranberries** (Olympia, *complet*) ● **Douchka** (Point Ephémère) ● **Fishbach** (Cigale) ● **La Grande Sophie et Delphine Le Vigan** (Philharmonie) ● **Imany** (Salle Pleyel) ● **K's Choice** (Elysée Montmartre) ● **Part-Time Friends** (Maroquinerie)

5 MAI

Big James & The Chicago Playboys (Jazz Club Etoile) ● **The Cranberries** (Olympia, *complet*) ● **Sylvan Esso** (Point Ephémère) ● **Fishbach** (Cigale) ● **La Grande Sophie et Delphine Le Vigan** (Philharmonie) ● **Jake Isaac** (Maroquinerie) ● **Miyavi** (Elysée Montmartre) ● **Ultra Vomit** (Alhambra)

6 MAI

Big James & The Chicago Playboys (Jazz Club Etoile) ● **Jonas Blue** (Trabendo) ● **Baaba Maal** (Zénith)

7 MAI

Akae Beka (Nouveau Casino)

8 MAI

Pvris (Trabendo)

9 MAI

Ephemerals (Sunset Sunside) ● **Future Islands** (Elysée Montmartre) ● **Julie's Haircut** (Supersonic) ● **Last Train** (Bataclan) ● **Morgan Heritage** (Cigale) ● **When Reasons Collapse, Jinjer et Oscar Venus Tango Nine** (Gibus)

10 MAI

Gavin Degraw (Trianon) ● **Ephemerals** (Sunset Sunside) ● **Neon Animal** (Cirque Electrique) ● **Jim Jones And The Righteous Mind** (Petit Bain) ● **Meilyr Jones** (Pop Up du Label) ● **Toots & the Maytals** (Cigale)

11 MAI

All For Nothing, Locomuerte, We Ride et Honesty (Gibus) ● **The Big Moon** (Pop Up du Label) ● **Ephemerals** (Sunset Sunside) ● **Homeshake** (Point Ephémère) ● **Grupo Compay Segundo** (Pena Festayre) ● **Katerine** (Olympia) ● **Simple Minds et KT Tunstall** (Grand Rex) ● **John Moreland & Noah Gundersen** (Les Etoiles) ● **Mush et Derfzen** (Dame de Canton) ● **Navarre** (104) ● **Naturally 7 et Jo Harman** (Trianon) ● **Oiseaux-Tempête, O (L'Effondras) et Noyades** (Trabendo) ● **The Pirouettes** (Cigale)

12 MAI

Arkhon Infaustus, Black Death et Regarde Les Hommes Tomber (Glazart) ● **Manu Dibango** (IMA) ● **Disiz** (Elysée Montmartre) ● **Doolin'** (Cigale) ● **Kiz** (Flow) ● **Wire et Blackmail** (Maroquinerie) ● **Zenzilé** (Café de la Danse)

13 MAI

Collection D'Arnell Andrea (Batofar) ● **Corbeaux, Dirge, Hush Frequency, Cendres, Car Crash et L'Impasse** (Bus Palladium) ● **Daga** (Connétable) ● **Inna Modja** (IMA) ● **Napalm Death, Brujeria et Iron Reagan** (Glazart) ● **Agnès Obel** (Philharmonie, *complet*) ● **Julian Perretta** (Elysée Montmartre) ● **Phasm, The Order Of Apolyon et Khaos Dei** (Backstage) ● **Romeo Elvis** (Maroquinerie) ● **Kandace Springs** (Flow)

14 MAI

Fall Of Messiah, Charbon, Mime, The Random Monsters, Saar, Wolve et Mobboss (Bus Palladium) ● **Beth Hart** (Palais des Congrès) ● **Agnès Obel** (Philharmonie, *complet*) ● **Thee Oh Sees** (Trabendo)

15 MAI

Asgeir (Cabaret Sauvage) ● **The Butcher's Rodeo, DJ Mike Rock et Supertanker** (Batofar) ● **The Chameleons Vox** (Supersonic) ● **Gang Of Youths** (Pop Up du Label) ● **Kungs** (Olympia, *complet*) ● **Marianas Trench** (Les Etoiles) ● **The One Hundred** (Backstage)

16 MAI

The Kooks (Olympia) ● **Clara Luciani** (Point Ephémère) ● **Matmatah et Violin** (Cigale)

17 MAI

Matmatah et Violin (Cigale) ● **Pogo Car Crash Control** (Nouveau Casino) ● **Riverside** (Divan du Monde) ● **Xiu Xiu et Le Prince Harry** (Petit Bain)

Province

AVRIL

Akae Beka : 20, Annecy (Brise-Glace) • 23, Brétigny-sur-Orge (Rack'Am) • 25, Nantes (Stéréolux, avec Marcus Gad) • 27, Le Blanc-Mesnil (Deux Pièces Cuisine, avec Marcus Gad) ● **Amon Amarth, Dark Tranquility et Omnium Gatherum :** 14, Caen (Cargö) • 15, Nancy (Autre Canal) ● **Anti-Flag, Pogo Car Crash Control et The Decline :** 26, Angers (Chabada) ● **Archimède :** 28, Langan (Trousse Chemise) • 29, Riom (Puce à l'Oreille) ● **Attila :** 21, Strasbourg (Laiterie) • 24, Pratteln (CH, Z7 Konzertfabrik) ● **Austra :** 15, Rouen (106) ● **Betraying The Martyrs :** 21, St-Brieuc (Citrouille, avec Loudblast) • 22, Magny-le-Hongre (File 7, avec Hypno5e) ● **Big Business et Whores :** 22, Nantes (Ferrailleur, avec Closet Disco Queen) • 29, Orléans (Astrolabe) ● **Joe Bonamassa :** 26, Lille (Zénith) ● **Rodolphe Burger, Lescop et Cyril Mokaiesh :** 20, Les Lilas (Triton) ● **La Cafetera Roja :** 20, Alès • 21, Quillan • 22, Ste-Croix-Volvestre (Art-Cade) • 28, Clermont-Ferrand (Coopé) ● **Cage, Lonewolf, Last Prophecy et Old'n'Glam :** 21, Mulhouse (Noumatrouff) ● **Chaos Synopsis et Dying Flag :** 21, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Chocolat :** 14, Clermont-Ferrand (Baraka) • 16, Bordeaux (Void) • 18, Rennes (Mondo Bizarro) • 19, La Rochelle (La Sirène) • 20, Rouen (106) • 21, Lille (Maison Folie) • 25, Lyon (Péniche Sonic) • 26, Capbreton (Circus) • 27, Nantes (pôle étudiant) • 27, Lorient (Gallion) ● **Christine, Greg Kozo et Epic Empire :** 29, Nancy (Autre Canal) ● **Cigarettes After Sex :** 15, Tourcoing (Grand Mix) ● **Electric Guest :** 15, Marseille (Poste à Galène) • 19, Bordeaux (Rock School Barbey, avec Naya) • 20, Lyon (Transbordeur) • 21, Bourges (W) ● **Elmer Food Beat :** 14, St-Jean-de-Védas (Secret Place) • 15, Bollène (centre Georges-Brassens) • 22, Tauves (Bascule) • 30, Le Russey (salle des fêtes) ● **The Exploited, The Casualties et Code Red :** 16, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Fishbach :** 19, Bourges (théâtre Jacques-Coeur) • 20, Feyzin (Epicerie Moderne) • 27, Rouen (106, avec Peter Von Poehl) • 28, Brest (Carène, avec Adrien Soleiman) • 29, Rennes (Ubu) ● **Fujiya & Miyagi :** 19, Lyon (Razzle) • 21, Montpellier (Rockstore) • 21, Bordeaux (I.Boat) • 22, St-Ouen (Mains d'Œuvres) ● **The Ginger Accident :** 14, Romans-sur-Isère (Cordonnerie) ● **Havok, Warbringer, Gorod et Exmortus :** 24, Nantes (Ferrailleur) ● **Holy Two :** 14, Villeurbanne (Double Mixte) ● **Kent :** 28, Bobigny (Canal 93) ● **Manu Lanvin and the Devil Blues :** 21, Villeneuve-la-Garenne (MJC) ● **Lysistrata, Møme et Mai Lan :** 26, Lille (Aéronef) • 27, Nancy (Autre Canal) ● **Matmatah :** 15, Le Mans (circuit des 24 H) • 29, Lille (Aéronef, *complet*) ● **Møme :** 21, Bourges (W) • 22, Ris-Orangis (Plan) ● **Osukaru :** 18, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Patrice :** 14, Grenoble (Belle Electrique) • 15, Annemasse (Château Rouge) ● **Persefone et Poem :** 15, Nantes (Ferrailleur) ● **Placebo :** 18, Lyon (halle Tony-Garnier) • 19, Bourges (Printemps) • 21, Lille (Zénith) • 22, Dijon (Zénith) • 24, Toulouse (Zénith) ● **Calypso Rose :** 14, La Rochelle (Sirène) • 20, Orléans (Jazz Or Jazz) • 22, St-Jean-de-Luz (SN du Sud Aquitain) • 29, Le Mans (Les Saulnières)) ● **Siberian Meat Grinder et Xinquisitionx :** 25, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Stinky :** 14, Brest (P'tit Minou) • 15, Angoulême (Le Mars) ● **Suicidal Tendencies et 22 Below :** 15, Reims (Cartonnerie) ● **Temples :** 19, Tourcoing (Grand Mix) • 22, Feyzin (Epicerie Moderne) ● **Narrow Terrence, Nosfell et Sheitan Brothers :** 30, Marseille (place des Danaïdes) ● **Toots & the Maytals :** 28, Ramonville (Bikini) • 29, Biarritz (Atabal) ● **True Widow et King Woman :** 25, Nantes (Ferrailleur) ● **Ultra Vomit :** 28, St-Avé (Echonova) • 29, Lyon (Transbordeur, avec Tagada Jones et No One Is Innocent) • 30, Mulhouse (Noumatrouff) ● **Les Wampas :** 21, Strasbourg (Laiterie) • 22, Pagney-derrière-Barine (Chez Paulette) • 23, Val-d'Ajol (Chez Narcisse)

MAI

Alceste, Nostromo, Herod, White Butchery, Tat2 Noise Act et Gerome Nox : 7, Audincourt (Moloco) ● **Archimède :** 3, Nantes (Ferrailleur) • 13, Metz (Chapelle) ● **Black Mambas et Dirty Henry :** 7, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Joe Bonamassa :** 2, Dijon (Zénith) ● **Rodolphe Burger :** 12, St-Brieuc (Citrouille) • 13, Vendôme (Minotaure, avec Maud Lubeck) • 18, Strasbourg (Laiterie) ● **La Cafetera Roja :** 5, Nantes (Machines de l'Ile) ● **Camille :** 5, Amiens (cirque Jules-Verne) • 10, Caen (Cargö) • 11, Lille (Aéronef) • 16, Clermont-Ferrand (Coopé) • 17, Ramonville (Bikini) • 18, Cenon (Rocher de Palmer) • 21, Reims (Parc de Champagne) • 30, Nantes (Stéréolux) • 31, Rouen (106) ● **Céleste et Inter Arma :** 5, Joué-lès-Tours (Temps Machine) ● **Crowbar, Inter Arma, Tusken et The Dawn :** 9, Les Pennes Mirabeau (Jas'Rod) ● **The Cranberries :** 12, Lille (Nouveau Siècle, *complet*) • 30, Tours (Le Vinci) • 31, Lyon (Amphithéâtre) ● **Crowbar et 400thecats :** 8, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Dream Theater :** 2, Toulon (Zénith Oméga) ● **Elmer Food Beat et Pink Lady :** 12, Angers (Chabada) ● **Enter Shikari :** 4, Marseille (Moulin) • 5, Bordeaux (I.Boat) • 6, Toulouse (Connexion Live) • 14, Tourcoing (Grand Mix) ● **Fleshgod Apocalypse :** 8, Villeurbanne (CCO) • 9, Nantes (Ferrailleur) • 10, Metz (Chapelle) ● **John Garcia, Bongzilla, Boss Keloid et Chubby TBKM :** 4, Nantes (Ferrailleur) ● **The Hives :** 19, St-Médard-en-Jalles (place de l'Hôtel de Ville) ● **Ignite et Disgust :** 2, Nantes (Ferrailleur) ● **King Biscuit :** 3, Oignies (Métaphine) ● **Lysistrata, Møme et Mai Lan :** 2, Caen (Cargo) • 3, Rennes (Ubu) • 4, La Rochelle (Sirène) • 9, Lyon (Transbordeur) • 10, Montpellier (Rockstore) • 11, Ramonville (Bikini) • 12, Clermont-Ferrand (Coopé) ● **Madball, H2O, Unfit, Full In Your Face et DJ Hugauze :** 2, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Matmatah :** 12, Meisenthal (halle Verrière) • 19, Blois (Châto Do, *complet*) • 20, Les Landes Genusson (Godelinière) ● **Møme :** 13, Alençon (Luciole, avec Feyman) • 20, Davezieux (espace Montgolfier, avec Clément Bazin et The Geek X VRV) ● **Naturally 7 :** 10, Lyon (Black By Jack) • 12, Aulnay-sous-Bois (Nouveau Cap) • 13, Trappes (Merise) ● **Agnès Obel :** 16, Ramonville (Bikini, *complet*) • 17, Mérignac (Krakatoa, *complet*) • 19, Reims (parc de Champagne) ● **Peelander et Sheena and The Brats :** 21, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Pogo Car Crash Control :** 4, Bobigny (Canal 93) • 13, Vauréal (Forum, avec The Dizzy Brains et Ko Ko Mo) • 19, Chelles (Cuizines) ● **Poni Hoax :** 13, Mérignac (Krakatoa) ● **Catherine Ringer :** 14, Castelsarrasin (Salle Jean-Moulin) • 19, Magny-le-Hongre (File 7, avec Blondino) • 27, La Havre (Un Eté) ● **Riverside :** 12, Rilleux-La-Pape (O Totem) • 16, Mérignac (Krakatoa) ● **Sleaford Mods :** 22, Rennes (Ubu) • 24, Clermont-Ferrand (Coopé) ● **Thee Oh Sees :** 10, Clermont-Ferrand (Coopé) • 11, La Rochelle (Sirène) • 12, Rouen (106) • 13, Feyzin (Epicerie Moderne) • 19, Rennes (Antipode) ● **The Toasters :** 4, Colmar (Grillen) • 6, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec Korttex) ● **Toots & the Maytals :** 7, Vauréal (Forum) • 16, Strasbourg (Laiterie) • 17, Grenoble (Belle Electrique, avec Disk R)

Festivals

■ **Reperkusound :** 14 au 16/4, Villeurbanne (Double Mixte, avec – le **14** : Salut C'est Cool, Naive New Beaters, Club Cheval, Holy Two, Romulus, Cosmic Boys, Droplex et No-K – le **15** : Panda Dub, Dr Peacock, L'Entourloop, Brain Damage, Le Bask, Dartek, La Dame Blanche, Skarra Mucci, DJ Aphrodite, T.Lesco.P, Mandragora et Adi Shankara – le **16** : Chinese Man, Pone, DJ Netik, L'Animalerie, DJ Fly, Dope DOD, Al Tarba, Clozee, Proleter, Perfect Hand Crew, Senbei, Oddwave, Burn In Noise et DJ Phobos) www.reperkusound.com

■ **Le Printemps de Bourges :** 18 au 23/4, Bourges (divers lieux, avec – le **18** : Renaud, Tim Dup, Carpenter Brut, Jupiter & Okwess, Pogo Car Crash Control, Rebeka Warrior et French Fuse – le **19** : Fishbach, Thomas Azier, Otzeki, Sch (Mathafack), Disiz, Lorenzo, Shay, Placebo, Camille et Lior Shoov – le **20** : La Grande Sophie & Delphine Le Vigan, Timber Timbre, Barbagallo, Cameron Avery, Frustration, Cheveu, Cannibale, Orval Carlos Sibelius, Kery James, Demi Portion, Deen Burbigo, Romeo Elvis, TSR Crew, Vianney, Jain, Boulevard des Airs, Laura Cahen, Paradis, Agar Agar, Her, Parcels, Tommy Genesis, Coely, Gaël Faye et Gren Seme – le **21** : Françoís & the Atlas Mountains, Warhaus, Vincent Delerm, Safia Nolin, Gaël Faye, Magyd Cherfi, DeLuxe, Brocken Back, Calypso Rose, Møme, Talisco, Panda Dub, Fakear, Wax Tailor, Feder, Alltta, Electric Guest, The Sonics, Part Company, Pwrt Bttm, Rat Boy, The Moonlandingz et The Idles – le **22** : Albin De La Simone, Gaëtan Roussel, Rachida Brakni, Zéro, Virginie Despentes, Petit Biscuit, Vitalic, Jabberwocky, Bon Entendeur, N'To, Jacques, Yuksek, Mr Oizo, French 79, Joachim Pastor, Rercondite, Molécule, Mind Against, The Pirouettes, Juniore, Juliette Armanet, Cléa Vincent, Kid Francescoli et Thérapie Taxi – le **23** : Soprano et Keblack) www.printemps-de-bourges.com

■ **Festiv'Al Arrach :** 21 et 22/4, Cergy (base de loisirs, avec – le **21** : Smokin' Fuzz, Time Code, Gayason et Blasting Box – le **22** : Dubamix, Skarah B, Shifumi et Narbo') www.festivalarrach.wordpress.com

■ **Art Kore :** 21 et 22/4, Pont Réan (salle Henri-Brouillard, avec – le **21** : The Butcher's Rodeo, Faith Off, Urban Blaster et Kickstarters – le **22** : The Arrs, Breed Machine, Artweg et Hipskor)

■ **No Fun :** 21 et 22/4, Champs-sur-Marne (maison des Etudiants, avec – le **21** : Toÿbloïd, Billet d'Humeur, Dubamix, Balto Parranda et The Bad Pelicans – le **22** : Hippocampe Fou, Guérilla Poubelle et Arms Aloft) www.nofunfestival.fr

■ **Mo Fo Festival :** 21 au 23/4, St-Ouen (Mains D'Œuvres, avec – le **21** : Grand Blanc, Johnny Mafia, Marietta, Robbing Millions, Oko Ebombo aka 19 et The Parrots – le **22** : Il Est Vilaine, Fujiya & Miyagi, Forever Pavot, Halo Maud, Faire et Bernard Fèvre aka Black Devil Dico Club – le **23** : Barbagallo, Arnaud Rebotini, Aquaserge, Rendez-Vous, Fils de Vénus et The Luyas) www.festivalmofo.org

■ **Spirit In Black :** 21 au 25/4, Colmar (Grillen, avec – le **21** : Inquisition – le **24** : Oranssi et Aluk Todolo – le **25** : Stone Jesus et 1000 Mods)

■ **Insolent :** 22/4, Lanester (parc expo, avec Chinese Man, Tryo, Hilight Tribe, Taïro, Yaniis Odua, Le Peuple de l'Herbe, Alborosie, Sara Lugo, Manudigital, Gentleman's Dub Club et Joseph Coton) www.festival-insolent.fr

■ **Good Rockin' Tonight :** 27/4 au 1er/5, Attignat et Viriat-La-Neuve (divers lieux, avec – le **27** : Don Diego et Sandybilly and the Wildones – le **28** : RJ & the Swamp Shackers, The Hardrock Goners, Don Diego, The Sun Trio, Johnny Powers et Chris Casello – le **29** : The Sun Trio, The Rythm Calaveras, Dany Fletsher, The Rhinogrades, The Chainsaw Blues Cowboys, Lance Lipinsky et Vicky Tafoya – le **30** : Radio Ramblers, Don Diego, Chris Casello, The Hardrock Goners, Don Diego, Wheels Fago and the Nightingale et Mike Waggoner – le **1er** : The Hoodoo Tones, The Ringtones, Don Diego et Harry Fontana) www.bluemonday01.com

■ **La Soirée Déglinguée :** 28/4, Beauvais (Elispace, avec Boulevard des Airs, Danakil, Hilight Tribe, Taïro et Elisa Do Brasil) www.horizonscroises.fr

■ **Ozosphère :** 28 et 29/4, Strasbourg (La Coop/port du Rhin, avec – le **28** : Fakear, Synapson, Salut C'Est Cool, Boys Noize, Bon Entendeur, Mr Oizo et 2manydjs – le **29** : N'To, Joachim Pastor, Molécule, Charlotte De Witte, Sven Vath, Stephan Bodzin, Rødhad et Phase) www.artefact.org

■ **Coming Of Rock :** 29 et 30/4, Le Russey (salle des fêtes, avec – le **29** : Mass Hysteria, Forever Still, Sequane et Silver Dust – le **30** : Elmer Food Beat, Les Sales Majestés, The Rising Sun et Sidilarsen)

■ **Rock 'N' Ried :** 6/5, Benfeld (salle des fêtes, avec Black Cat Crossin', Last Coyote, Pyrah, Lemon Bush et Stekllkar Donkeys)

■ **Demigny On The Rock :** 13 et 14/5, Demigny (salle Jacques-Copeau, avec – le **13** : Glyys, Furry Hazelnuts Factory, Cendres et Lifeline – le **14** : The Supercopters, Steal The Universe et Mass Hysteria) www.demignyontherock.weebly.com

■ **Rolling Saône :** 5 au 7/5, Gray (halle Sauzay, avec – le **5** : Claudio Capeo, Trust, Mass Hysteria, The Inspector Cluzo, Johnny Mafia et Komodo – le **6** : Slimane, Naive New Beaters, SCH (Mathafack), Magic System, Sianna, Nadamas et Tournelune – le **7** : Soprano, Zmir, Zaho, Feder, Waf, We Are Family et Crazy Therapy) www.rolling-saone.com

■ **The Euro Festival :** 11 au 13/5, Grimaud (golfe de St-Tropez, avec – le **11** : The Chris Slade Time Line et The Picture Books – le **12** : Tiggerfinger et Mat Bastard – le **13** : Pretenders et The Picture Books) www.events.harley-davidson.com

■ **Moshfest #3 :** 12 et 13/5, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec – le **12** : Sublime Cadaveric Decomposition, Crippled Fox, Appraise, The Arson Project, Tina Turner Fraiseur et Taste The Floor – le **13** : Blockheads, Inhumate, Vengeance, Riposte, Lust For Death et Pendrak) www.toutafond.com

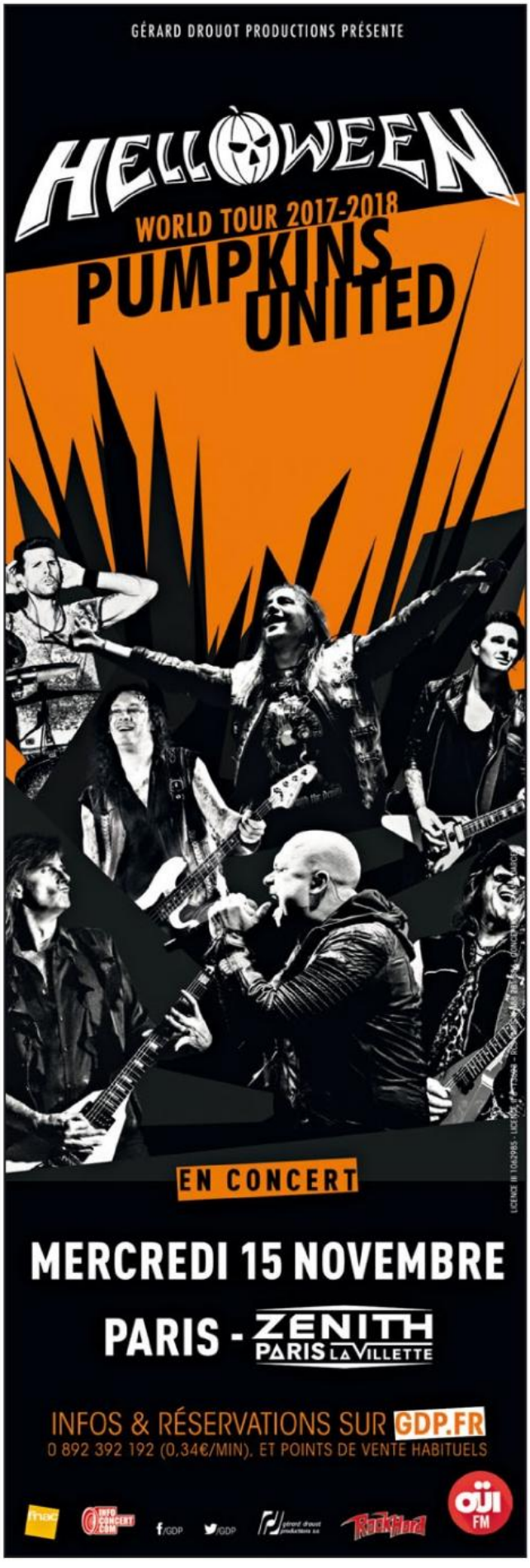
■ **Sur Les Pointes :** 12 au 14/5, Vitry-sur-Seine (parc départemental des Lilas, avec – le **12** : Les Wampas, Mass Hysteria et Soviet Suprem – le **13** : Ludwig Von 88, Rachid Taha et Raggasonic – le **14** : Flavia Coelho, Alloua et Motivés) www.surlespointes.fr

■ **Festyrock :** 13/5, Gradignan (salle du solarium, avec Sutagar, World Avenue et Morning Ride)

■ **Reggae Trolls :** 13/5, Thonon-les-Bains (espace Tully, avec Brain Damage, Panda Dub et Doctor Red) www.lestrolls.fr

■ **La Magnifique Society :** 16 au 21/5, Reims (parc de Champagne, avec – le **19** : Agnès Obel, Air, Trentemøller, Lorenzeo, Moderat, Bon Entendeur, Talisco et Alltta – le **20** : Vitalic, Gregory Porter, Jacques, Parcels, Sleaford Mods, Thee Oh Sees, Paradis, Group Doueh & Cheveu, Requin Chagrin, Tommy Cash, Show Me The Body, BCUC, Alex Cameron, Bon Gamin, Black Bones et Boys Noize – le **21** : Fishbach, Camille, Møme, Her, Lescop, Little Simz, Papooz, They, Thylacine et Jamie Cullum) www.lamagnifiquesociety.com

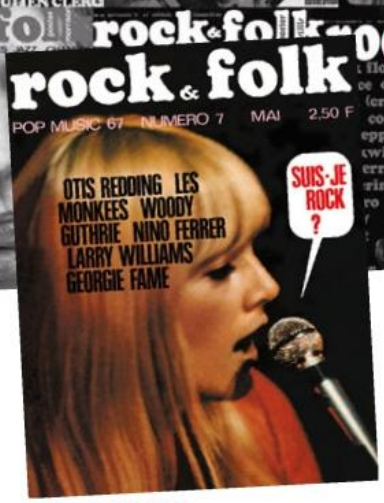
*Les dates de concerts pour la période **15/5 au 28/6** qui ne seront pas parvenues au journal le **23/4 au plus tard** ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention **"Concerts"** sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation*



Ça ne s'invente pas

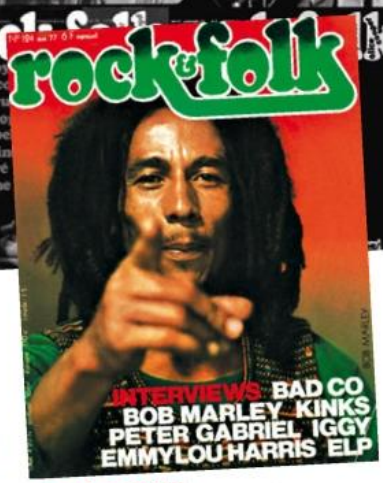
ROCK 'N' ROLL FLASH BACK

PAR VINCENT TANNIERES



Mai 1967 R&F 007

"Suis-je rock ?" s'interroge **Sylvie Vartan** en couverture. Réponse page 23 : "J'ai commencé en chantant des chansons rapides, purement rock and roll. A cette époque, je n'en chantais que des rapides". Avec **Sandie Shaw**, "c'est la première fois que l'Angleterre triomphe dans le Grand Prix de l'Eurovision". A Londres, "on parle beaucoup de **Pink Floyd**, le groupe psychedelio" et au Bag O'Nails, "un concours de la mini-jupe la plus courte" est annoncé. Sur la scène de l'Olympia, lors du Musicorama des Stones, "Les **Move** ont cassé à coups de hache deux postes de télévision chaque soir". **Des Rockeurs D'Aubervilliers** écrivent, ils sont "contents du journal". Ils proposent des idées de "reportages face à face, par exemple : un mod contre un rocker ou un croulant contre un beatnik, là, on se fendrait la gueule".



Mai 1977 R&F 124

Bob Marley, "Le dieu noir" qui n'est "jamais physiquement allé en Afrique", avance cette explication sur l'engouement pour sa musique : "Les gens adorent Rasta. Ecouter du reggae est une mode. Rastafari ça fait partie des gens, ce n'est pas comme... la télévision. C'est une chose naturelle, comme d'aller acheter des tomates" et, durant les deux heures d'interview, "il ne sortira pas le joint escompté...". A Paris, la Nuit Punk au Palais des Glaces a vu les **Stinky Toys** montrer "qu'ils ont encore beaucoup (tout ?) à apprendre, les **Jam** en costards gris et pompes de ritals et **Police** qui fit un demi bide parce qu'ils jouèrent trop heavy". En début de magazine, Sony s'offre une double page de publicité pour ses enceintes avec ce slogan : "Que diriez-vous d'une bonne paire de baffles ?".

Mai 1987 R&F 241

Les **Rita Mitsouko** "sont venus à New York engager des musiciens et répéter avant de partir en tournée". Pas impressionnés : "On habite le 19ème, à Paris. T'as des trucs qui ressemblent. A part la taille des building, t'as l'impression de connaître la ville", seule différence "dans les restos, les portions sont dix fois plus grosses". **Prince** publie "Sign 'O' The Times" qui est qualifié de "double album fleuve illuminé d'une grâce diabolique" mais aussi de "galette de roi". "Où Veux-Tu Que Je R'garde", mini-LP de **Noir Désir** "s'affirme comme un des grands moments rock de 87 qui se situe dans la lignée convulsive et brute qui faisait la beauté des premiers albums de Gun Club". Réaliste, **Marc Almond** ne "compte pas trop passer sur la BBC avec son nouveau single vantant les joies de la masturbation".

Mai 1997 R&F 357

Paul Weller l'affirme : "**Supergrass** est un groupe à part". Le jour de l'interview **Gaz Coombes** trimballe "une gueule de bois en ébène massif". Il raconte : "Hier, au Whisky A Go Go, il y avait le batteur des Pistols. J'arrive et je lui dis : 'Mon dieu, vous êtes Peter Cook' il me répond : 'Peter Cook, il est mort. Moi, c'est Paul' ". Dès sa sortie, "Pop" de **U2** "a été numéro un aux quatre coins de la planète. USA, France, Australie, Canada... Seul pays où l'album ne s'est pas classé, la Belgique". En librairies, le livre "100 % Rock" compile les "plus flagrantes déclarations" des rockers. Impossible de ne pas citer l'immortelle saillie de **Frank Zappa** : "La critique rock, ce sont des gens qui ne savent pas écrire, qui interviewent des gens qui n'ont rien à dire, pour des gens qui ne savent pas lire".

Mai 2007 R&F 477

Les **Arctic Monkeys**, "porte-paroles de la jeunesse d'Angleterre en survêtement ou polo Lacoste" sont à Paris. Lendemain de concert, **Alex Turner**, 21 ans, évoque Chris Waddle "le meilleur joueur de l'histoire d'Angleterre. Il a joué chez nous à Sheffield !". Au Tryptique, le concert des **Prostitutes** à convaincu : "Ils font preuve d'un bel enthousiasme, le chanteur saute dans la fosse avant même le début du concert". Imbibée, **Amy Winehouse** "a lourdement chuté et s'est cassée les dents de devant". **Dolores O'Riordan** "chanteuse favorite de Jean-Paul II" sort un album sans les Cranberries. A l'inverse de Céline Dion, elle n'observe pas de périodes de silence pour épargner sa voix : "Je ne pourrais pas, je suis une vraie pipelette ! En plus, je n'ai pas arrêté de fumer, surtout après quelques verres de vin..."

RATP · Kronenbourg SAS · îledeFrance · 20 minutes · TGV LIVE SNCF

4 · CULTUREBOX francetélévisions · CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX · SAINT-CLOUD · inter

1664 BLANC

LA BLANCHE AU GOÛT UNIQUE*

BK RCS Saverne 775 614 308 - HEREZIE

* 1664 Blanc est une bière blanche au goût fruité rehaussé d'une pointe d'agrumes.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.